OCT 15 1925
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

32e Année. N° 19. 1er Octobre 1925.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
Louis **Barthou**	*Lamartine et Aimé Martin*	481
Lamartine	*Lettres à Aimé Martin.* — I.	490
Bernard **Shaw**	*Préface de Sainte Jeanne.* — I.	506
Sylvain **Lévi**.	*Essai sur l'Humanisme*	528
Maurice **Genevoix** . . .	*Raboliot.* — I	541
G. de **Grandmaison** . .	*L'Expédition française en Espagne en 1823* (fin).	571
Valentin **Mandelstamm**.	*Hollywood.* — III.	607
Karen **Bramson**	*Parmi les Hommes* (fin).	637
Julien **Schaeffer**	*Les sociétés à responsabilité limitée.*	679
Henry **Bidou**.	Les Lettres : *Parmi les Livres*	691
André **Chaumeix**. . . .	La Politique : *Le Pacte de sécurité.*	702

Chronique bibliographique : J. Poirier; M. Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

L'œuvre, la vie et les amours d'Edgar Poë

par LUCIE DELARUE-MARDRUS

Le Livre qui fait mourir

par NOËLLE ROGER

Les Mémoires de Laugel

Une suite
de lettres de Richard Wagner
à sa femme, Minna Wagner

Un Saint colonial

par PIERRE MILLE

L'Insurrection kurde

par P. GENTIZON

Une ancienne famille

par G. P. DANILEWSKY

(Traduit par Henriette de Clausade.)

LAMARTINE ET AIMÉ MARTIN

Tandis que Victor Hugo a souvent trouvé sur le bord de la tombe d'un ami, d'un confrère ou d'un compagnon de son exil quelques-unes de ses plus belles inspirations, je ne sais qu'un seul discours prononcé par Lamartine en face d'un cercueil. Ce fut, en juin 1847, aux obsèques d'Aimé Martin. Il fallut, pour l'y décider, les souvenirs d'une longue amitié et l'appel pressant de tous ceux qui, ayant connu et regrettant un excellent homme, voulaient une voix à leur douleur. Leurs larmes ne pouvaient pas avoir de plus éloquent interprète que Lamartine, parvenu depuis des années déjà à la maîtrise de son art oratoire. Il prononça avec émotion un discours dont l'élévation philosophique, la délicatesse et la mesure gagnèrent tous les cœurs. C'est le sien qui l'avait inspiré. Il perdait avec Aimé Martin un « frère de son choix » et il enfonçait dans le sépulcre « une part des meilleurs jours de son passé ».

Lamartine et Aimé Martin se connaissaient depuis près de vingt-cinq ans et il y en avait vingt que leur amitié, devenue intime, avait établi entre eux les relations d'une entière et réciproque confiance. La *Correspondance générale* de Lamartine ne donne pas la mesure de cette pure et solide amitié. Comment s'en étonner? On n'en compte plus ni les erreurs ni les lacunes. Élevée comme un pieux monument par la gratitude amoureuse de Valentine à la mémoire d'un oncle illustre, elle se ressent d'une absence de méthode, d'une insuffisance de documentation ou d'un parti pris de silence qui

BBP

affaiblissent son crédit et nuisent à son utilité. Elle est à compléter et à refaire. Lamartine ne sera connu tout entier que lorsque sa correspondance tout entière sera enfin livrée au public. Il y a, de ce côté, beaucoup à espérer et à attendre.

Les lettres de l'auteur de ces *Confidences* où il y a tant d'apprêt et d'inexactitudes voulues sont les vraies confidences où s'épanchent son esprit et son cœur. Il s'y peint jour par jour, et il s'y analyse avec la franchise d'un aveu continu. Moins brutales que celles de Flaubert, elles ne sont pas moins humaines et leur délicatesse ne masque jamais une hypocrisie. Il y a des négligences de style, mais aucune réticence calculée n'en diminue l'autorité révélatrice. Il n'est que temps de les recueillir et de les réunir toutes, en y ajoutant les commentaires dont l'absence rend trop souvent si obscure l'édition publiée par la nièce préférée du grand écrivain. En écartant le plus grand nombre des lettres écrites par Lamartine à madame de Pierreclos ou à son fils Léon — je dis *fils* pour les deux — Valentine a excité la curiosité plus encore qu'elle n'a caché un secret. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de mystère, on peut tout dire. Mais pourquoi toutes les lettres à Cazalès et à Aimé Martin n'ont-elles pas pris leur place dans la *Correspondance générale*? Ce n'est pas, cette fois, la pudeur filiale... ou, d'aucuns disent, conjugale, de Valentine qui explique la lacune. Je n'y vois d'autre raison que l'ignorance, la négligence ou la hâte de l'éditrice.

Qu'il y ait dans ces lettres des répétitions dont l'intérêt n'est pas toujours remarquable, je l'accorde sans peine. Mais n'y en a-t-il pas dans madame de Sévigné, dans Voltaire, dans Flaubert, ces grands épistoliers de la langue française, et n'y en a-t-il pas dans Anatole France, qui, j'ai des raisons de le croire, se révélera quelque jour, moins l'abondance, leur égal? Il s'en faut, d'ailleurs, que, dans sa correspondance avec Aimé Martin, Lamartine ne dise que ce qu'il dit aux autres. Il se plie avec son habituelle aisance au ton qu'appelle la situation de son ami. Cet ami ne fut pas simplement, comme on l'a écrit, son « factotum » : l'homme et son œuvre valent mieux que ce dédain sommaire.

Aimé Martin était né le 17 avril 1782 dans le petit village

de Rilleux, près de Lyon, sur les bords du Rhône. La situation fortunée de son père, propriétaire rural, lui avait permis de recevoir une éducation soignée. On le destinait au barreau, mais son goût pour les Lettres l'emporta et il vint à Paris, plein d'ardeur confiante, en 1809. Doué d'une rare puissance de travail, d'une grande curiosité d'esprit et d'une forte volonté, il obtint son premier succès, en 1811, avec les *Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire Naturelle.* Ce livre, écrit sur le modèle des fameuses *Lettres* de Desmoutiers à *Emilie sur la Mythologie* lui fit un nom et commença sa situation littéraire. Son succès précoce ne le grisa pas. Il développa par de sérieuses études son esprit, plus capable d'assimilation que d'originalité, et il cultiva, dans la science et dans les lettres, un peu tous les genres. Disciple et familier de Bernardin de Saint-Pierre, il connut, dans cette intimité, la seconde femme de l'homme célèbre qui avait uni ses soixante-trois ans aux dix-neuf ans de mademoiselle de Pelleport, attirée vers l'auteur de *Paul et Virginie* par un vrai culte d'adoration. Selon la belle expression de Lamartine, « cette fleur vint croître auprès d'un tombeau. Elle avait un grand nom, des formes accomplies, un esprit sérieux et tendre, une vertu pieuse ». Aimé Martin conçut pour elle une passion qu'il ne lui avoua pas tant que vécut illustre vieillard, « qu'il ne voulait pas déshériter du bonheur et de la sécurité de son dernier amour ». Mais, après sa mort, il sollicita la main de la jeune femme, intelligente et belle, riche des souvenirs d'un grand homme et de sa propre culture, et il l'obtint « en récompense de sept années de servitude volontaire, comme Jacob ». Cette servitude respectueuse et résignée avait en réalité duré le double, mais l'exactitude dans les renseignements n'a jamais passé pour la qualité principale de Lamartine. Il dit avec plus de raison dans l'édition commentée de ses *Recueillements Poétiques* que « jamais union ne présenta un spectacle plus touchant et plus continu de bonheur. Le culte de Bernardin de Saint-Pierre était encore vivant dans cette maison; son image était partout, ses maximes sur les lèvres, sa mémoire dans les deux âmes. Le mari et la femme se sentirent également ses enfants; ils m'aimèrent surtout parce que j'aimais moi-même Bernardin de Saint-Pierre : ma mère l'avait connu; elle m'avait nourri de ses *Études de la Nature*

et de ses poèmes, si simples, qu'ils sont le lait des enfants, comme le vin des vieillards. »

Les relations épistolaires de Lamartine et d'Aimé Martin datent de la fin de l'année 1824. Aimé Martin avait entremêlé et illustré ses *Lettres à Sophie* de vers « faciles et gracieux » dont le « gazouillement suranné » n'avait pas déplu au jeune poète qui n'avait pas encore trouvé la neuve et immortelle inspiration des *Méditations*. Mais ils ne firent vraiment connaissance qu'au cours d'un voyage d'Aimé Martin et de sa femme en Italie. Lamartine le reçut à Florence « comme un compatriote, et comme un poète aussi. » Il apprécia en lui « un caractère très au-dessus de son talent » et une bonté vraiment grande, qui rendait l'homme supérieur à l'artiste. Madame Aimé Martin plut de son côté à Madame de Lamartine, dont quelques lettres révéleront la douceur clairvoyante et patiente, le bon sens et l'élégante facilité. Il n'est pas commode d'être la femme d'un homme de génie, surtout d'un poète qui est en même temps un homme politique, obsédé par les grandes questions de son époque, et un vigneron tourmenté par les récoltes dont le profit est nécessaire à ses incessants besoins d'argent. Madame de Lamartine remplit son rôle avec une dignité qui n'eut d'égale que son dévouement. Née anglaise, elle comprit à merveille et son pays d'adoption et l'homme illustre qui l'avait faite à la fois sa femme et française. Elle n'eut rien d'une *étrangère*. J'ai choisi dans ses lettres à madame Aimé Martin celles qui la peignent et où elle ajoute à la physionomie si mouvante de Lamartine des traits pris sur le vif de leur vie commune.

Les relations nées à Florence entre les deux ménages se développèrent en amitié. Lamartine avait trouvé dans Aimé Martin un « véritable ami, indulgent par tendresse, sévère par tendresse aussi quand il le fallait ». Ils avaient des goûts communs : la poésie, la politique... et les armes. Aimé Martin était le « roi du fleuret, le *Saint-Georges* du jour, la première lame de l'Europe... qui avait la vie de tous ses adversaires à la pointe de son épée. » Mais ne sachant pas haïr, il ne voyait dans les armes qu'une « philosophie du mouvement » et il ne versa pas une goutte de sang. Lamartine nous le montre « grand de taille, souple de membres, sculpté

en athlète, l'œil prompt et vif, le pied et la main lestes, le visage taillé à rudes équarrissures, mais la bouche fine et le sourire illuminé de bienveillance et de franchise ».

Cette bienveillance était serviable. Lamartine y eut recours dès 1829 pour assurer le succès de sa seconde candidature à l'Académie. Ses chances étaient grandes. Mais sait-on jamais? Il avait pour lui de hautes et actives influences. Lainé et Villemain le soutenaient et le conseillaient. Que penser de Chateaubriand? Son attitude inspirait à Lamartine une réflexion dont tous les candidats de tous les temps auraient pu ou pourront goûter la délicieuse ou l'amère profondeur. « M. de Chateaubriand m'a écrit, il y a huit jours, une lettre charmante où il me parle de son *admiration* et de son dévouement; mais peut-être que le vote n'y est pas compris. Il n'y a qu'à attendre. » L'Académie eut le bon goût de ne pas faire attendre le poète des *Méditations* et de la *Mort de Socrate*.

Aimé Martin, qui s'était dépensé pour ce succès, eut, en novembre 1830, après s'être intéressé avec activité au lancement des *Harmonies*, une nouvelle occasion de servir son ami. Démissionnaire au lendemain de la Révolution de Juillet, non par hostilité de *citoyen* contre un gouvernement qui réalisait en partie ses espérances politiques, mais par scrupule de *salarié* envers le gouvernement « encore chaud » dont il avait été le fonctionnaire, Lamartine avait surtout redouté le procès des ministres de Charles X, qui devait avoir lieu en novembre. Ce qu'il craignait, c'était que la peine de mort, grosse de terribles conséquences, ne fût prononcée contre Polignac et ses trois collègues. Aussi pensait-il qu'un appel direct au Peuple sous la forme d'une ode pourrait écarter cette peine et ces périls. Il l'écrivit dans un état d'esprit dont une lettre à Cazalès, que n'a pas publiée la *Correspondance générale*, donne bien l'idée. « Je viens d'envoyer à Paris un morceau de poésie sur le moment et la question du moment, qui peut-être ne vous plaira pas beaucoup. Mais c'est à peu près mon opinion de conscience : ainsi je la risque à tout vent. Les royalistes feront une grimace : je parle de ceux à coup d'État; et les Jacobins me noteront sur leur table; je suis résigné aux sottises des uns et aux crimes des autres... Je crois que c'est mâle et beau. Je puis et dois me tromper. »

Lamartine se serait moins trompé s'il avait pu donner un libre cours à son inspiration sans être retenu, dans l'intérêt même des accusés, par des précautions et des convenances que leur sort, qui était d'ailleurs son unique souci, exigeait. Aucune de ses poésies n'a subi plus de retouches. Il l'avait écrite « avec un grand enthousiasme » et dans une sorte de « verve bouillante », mais ce premier jet atteindrait-il son but? Il ne suffisait pas que l'accent de l'Ode fût « mâle et beau », il fallait en surveiller toutes les expressions, pour ne pas compromettre, soit d'un côté, soit de l'autre, par un souvenir opportun ou même par une épithète imprudente, le résultat désiré.

C'est à Aimé Martin que Lamartine envoya son « griffonnage ». Il s'en remettait à lui, et à des amis qu'il devait consulter, du soin de prendre un parti. « Si vous la trouvez médiocre, brûlez-la tout de suite. Si, par aventure, vous voyiez qu'elle arrive au point juste et que vous la trouviez vigoureuse et bonne, alors n'attendez pas les corrections et faites-la publier telle quelle. » Aimé Martin fut, à n'en pas douter, frappé par le ton vigoureux de l'Ode *Contre la peine de mort*, mais il n'eut pas l'imprudence de la donner « telle quelle » à l'impression. Lamartine dut consentir à ses conseils et à ceux de ses amis, et aussi aux avis du Gouvernement, des corrections dont les lettres que l'on lira plus loin donnent les plus importantes.

Parmi les personnes consultées, Lainé joua un rôle décisif. Il était à la fois l'ami du correcteur et celui du poète, qui s'en souvint en louant devant la tombe d'Aimé Martin « ce ministre philosophe, digne, si les temps l'avaient permis, d'être un jour dans notre histoire nommé le Turgot de la liberté... » Quatre ans plus tard, dans son *Histoire de la Restauration*, Lamartine reprenait cet éloge sous la forme d'un admirable portrait auquel Sainte-Beuve rendait un bel hommage avec une piquante et peut-être juste restriction : « Je crains qu'en faisant de lui un républicain *in petto*, M. de Lamartine ne se souvienne trop qu'il avait pris au début M. Lainé pour modèle, et qu'il ne veuille faire après coup de M. Lainé un Lamartine en germe et auquel il n'a manqué que du temps pour se développer. »

La Révolution de 1830 coûta à Aimé Martin le poste de professeur de belles-lettres, de morale et d'histoire qu'il occupait depuis une quinzaine d'années à l'École Polytechnique. Je ne sais quelle querelle avec Arago provoqua cette destitution. Il fut nommé plus tard conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

En 1836 il publia un livre sur l'*Éducation des Mères de Famille* ou *la Civilisation du Genre humain par les femmes*. Sainte-Beuve lui consacra un article assez bref, mais bienveillant, où il louait des « distinctions fines » et de « nobles sentiments de spiritualisme », des « aperçus justes, des observations élevées. Il a animé un sujet grave de mouvements honnêtes et généreux; son style et sa parole sont restés fidèles à l'harmonie de ses maîtres. Il y a du mérite à tout cela ». Je ne doute pas que Lamartine n'ait, de son côté, reconnu et même exalté ce mérite, mais je n'ai aucune lettre qui en témoigne. Il est vrai qu'Aimé Martin se rendit à cette époque à Saint-Point, où Henri de Lacretelle, qui l'y rencontra, fixe ainsi son souvenir. « Il venait d'écrire, sous le titre de : *L'Éducation par les mères de famille*, un livre dont les souffles de la libre-pensée soulevaient les pages. Mari de la veuve de Bernardin de Saint-Pierre, porteur d'une figure ingrate que rayaient deux petites moustaches noires, il m'a toujours paru en même temps silencieux et gourmé. L'amitié très vive dont l'honorait Lamartine et les bonnes intentions de ses œuvres étaient ses correctifs. »

L'Église n'apprécia pas de la même façon que Lacretelle les « bonnes intentions » du livre : il fut mis à l'index. L'auteur de *Volupté*, sans prévoir et moins encore sans provoquer ce verdict sévère, avait fait des réserves qui ont lieu d'étonner sous sa plume déjà libérée et hardie. « Nous portons un jugement autre que le sien sur le christianisme catholique, sur ses grandes institutions, ses sacrements et ses mystères, sur la sainteté des vierges, sur le célibat des prêtres. Nous croyons qu'il y a dans la nature un reste de mal, qu'il faut combattre par le sacrifice, et contre lequel la nature elle-même est infirme sans une sorte de grâce [1]. » N'est-ce pas des réserves du même genre que Lamartine avait soumises à Aimé Martin, en 1831,

1. *Premiers lundis*, II, p, 268.

il est vrai, à propos de son *Abrégé critique de l'Histoire du Christianisme*?

En 1834, après la publication de l'*Histoire des Mères de Familles*, et évidemment avant la condamnation par l'Index, Lamartine s'était occupé de l'élection d'Aimé Martin à l'Académie. Son enquête lui avait démontré que les chances de son ami ne seraient sérieuses que dans trois ou quatre ans et, tout en l'engageant à ne pas renoncer, il l'avait remercié de ne pas exiger de lui un voyage inutile et il ne s'était pas dérangé. Ce ne furent ni *Caligula*, une tragédie en cinq actes (1838), ni *la Gageure*, une comédie d'un acte en vers, qui augmentèrent les chances d'Aimé Martin. En réalité, il n'ajouta que ses articles du *Journal des Débats*, où il se montra publiciste remarquable, aux titres qu'avaient pu lui valoir, à côté de son grand ouvrage, ses belles éditions commentées de La Rochefoucauld, de La Fontaine, deux auteurs que Lamartine n'aimait pas, de Boileau, de Racine, de Molière, de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre.

Sa vaste érudition et son goût sûr lui donnaient auprès de Lamartine, qui en faisait son confident, un grand crédit. Il n'en abusa jamais. Mais il était bibliophile et le poète lui fit un jour la surprise d'un cadeau royal :

Mon cher ami. Voici un album très confidentiel qui vous est destiné depuis longtemps. Vous verrez que c'est celui sur lequel j'ai griffonné Socrate, les Préludes, les Étoiles, le Chant d'Amour. *Puisse-t-il avoir aux yeux des amateurs de bibliographie le prix que votre amitié lui donne. Adieu.*

LAMARTINE

Paris, 12 juin 1835.

D'un autre côté, Lamartine lui réservait la primeur de ses productions et il comptait sur son influence pour les faire valoir dans la presse, comme le prouve ce court billet dont je regrette de n'avoir pu fixer ni la date ni l'objet :

Voilà, mon cher ami, pour vous seul, mon petit épisode. Je vous le recommande en père toujours partial. Lisez-le deux fois avant de le juger. Il n'y a pas d'éclat, mais si la poésie silencieuse de l'âme, celle qui se sent sous la peau, est quelque

part, j'espère qu'il y en a là. Cela paraît dans huit jours. Tenez-vous prêt et, pour abréger, beaucoup de citations.

Il y a une grande confiance dans cette petite lettre. Quoique la correspondance entre Lamartine et Aimé Martin, du moins celle qui est entre mes mains, accuse de longs intervalles de silence, cette confiance et l'amitié dont elle était la cordiale expression ne s'affaiblirent jamais. Après la publication, en avril 1847, des deux premiers volumes des *Girondins*, Aimé Martin écrivit à Lamartine une lettre dont la réponse qu'il reçut suffit à indiquer le ton.

Votre mot m'exulte et me ravit. C'est vous que je craignais le plus. Si vous jugez ainsi, sans prévention d'ami, je dors tranquille.

Le bruit est, dit-on, général et tempétueux. Mais tout le monde, dit-on, exalte l'intérêt. C'est ce que je veux.

J'irai voir madame Aymé.

LAMARTINE

Trois mois après, Aimé Martin était mort. Lamartine avait pu serrer « sa main mourante. Il me dit, en nous séparant, ces deux mots, les derniers qu'il ait prononcés avant les balbutiements des derniers rêves : Courage et espérance en Dieu ».

Aimé Martin n'avait voulu être qu'un philosophe et qu'un homme de lettres, mais sa vie connut des amitiés illustres et, par ses études, il avait fréquenté les grandes âmes du passé. Lamartine prononça sur son cercueil, « comme ceux de ses parrains dans l'immortalité », les noms de Platon et de Fénelon, de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre et, dans une péroraison magnifique qu'il suffirait à la mémoire d'Aimé Martin d'avoir inspirée, il salua la chère espérance de se réunir avec lui « dans le sein de ce Dieu qui a créé l'amitié pour faire supporter la terre et qui a créé la mort pour faire regarder au delà du tombeau. »

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie française.

LETTRES DE LAMARTINE

A AIMÉ MARTIN

I

Paris, 1er décembre 1824.

Monsieur,

Je ne puis vous dire tout le plaisir que m'a fait votre lettre; être goûté, c'est beaucoup; mais être aimé, c'est bien mieux, surtout si ce sentiment vous est spontanément exprimé par un des hommes que l'on se sent le plus disposé à aimer soi-même : c'est mon histoire avec vous. De très bonne heure, j'ai lu vos vers et ils m'avaient enchanté; depuis, la conformité de principes, d'opinions, de sentiments politiques ou religieux m'avait confirmé dans l'idée que je m'étais plu à me faire de vous : celle d'un caractère au niveau de son talent. Cette dernière circonstance ajoutera, je l'espère, à l'amitié de nos esprits, une affection personnelle. Une maudite fièvre nerveuse qui s'est aggravée depuis quelques jours m'empêche seule d'aller vous porter moi-même mes remerciements, mais à mon retour vous serez ma première visite. Je dis : à mon retour, car je compte partir demain ou après-demain.

J'ai passé une partie de ma nuit à lire votre ouvrage; c'est une bonne et belle œuvre. Je vous le dis sans compliment. Vous avez lutté corps à corps avec un des hommes du plus dangereux esprit et vous êtes toujours sorti vainqueur! Je suis enchanté de voir enfin ce prétendu grand homme réduit à sa juste dimension : celle d'un bel esprit faux et immoral.

Quel peuple que celui qui citerait La Rochefoucauld pour son moraliste! Mon instinct naturel me l'avait toujours fait tomber des mains; je l'ai lu, grâce à vous, mais je l'ai lu pour vous lire : vos pensées ont un air de famille avec celles de Fénelon; elles respirent ce parfum de vertu, d'amour, d'héroïsme que la doctrine du Christ a ajouté à la philosophie de Platon, vous êtes plein de mots sublimes qui s'échappent du fond de l'âme à votre insu; enfin voilà un bon livre, un livre de conscience, un livre utile pour une jeunesse qu'on se plaisait à corrompre de la précoce admiration qu'on lui inculquait pour un pareil homme. Vos notes tueront le texte.

Adieu, Monsieur. J'espère que vous vous souviendrez de moi à mon retour à Paris et que notre première entrevue sera une reconnaissance. Dès que je pourrai sortir, j'irai chercher pour vous les envoyer mes trop faibles essais poétiques; votre imagination y voit ce qu'elle y ajoute.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus distingués et la plus affectueuse estime,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

ALPH. DE LAMARTINE

II

Lettre de madame de Lamartine à madame Aymé Martin.

Florence, 10 janvier 1827.

J'espère que vous saviez, Madame, que votre lettre ne devait me parvenir que bien longtemps après sa date. Autrement vous avez dû m'accuser d'une insensibilité pour tout ce que vous me dites d'aimable, dont je suis fort éloignée. Votre lettre m'est arrivée hier soir, vous voyez que je ne tarde pas à vous en remercier.

Je suis tout à fait reconnaissante de ce que vous voulez bien m'admettre à participer à une faible portion des sentiments de bienveillance et d'amitié que vous accordez à M. de Lamartine, sur lesquels il compte, et qu'il vous rend bien sincèrement. Se faire aimer est son plus grand privilège et sa plus douce récompense. Ce serait renier mes propres sentiments que de ne pas accepter toutes les choses flatteuses que vous me

dites de M. de Lamartine et vos espérances pour l'influence que peut avoir son génie; c'est par l'amour du beau qu'il éprouve et communique que son influence peut être grande et, en prouvant que tout ce qu'il y a de meilleur est en même temps tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus sublime, il pourra ennoblir à leurs propres yeux des sentiments cachés au fond de bien des cœurs.

M. de Lamartine exprimera sans doute à M. Aymé Martin tous ses remerciements pour cette correspondance que nous avons reçue avec tant d'empressement, et que nous lirons avec avidité, ne fût-ce que par reconnaissance pour les agréables moments, que nous ont fait passer les *Études de la Nature*, qui seront renouvelés, je n'en doute pas, car tout ce qui part de cette âme doit réveiller une corde sympathique. Pour vous, madame, qui sentez profondément et qui vivez presque dans un monde idéal, je conçois que l'Italie était un peu gâtée par les salons et les bals. Vous y cherchiez d'autres plaisirs et d'autres impressions. Venez-y donc l'été. C'est alors qu'elle est désertée par la foule et que tout entiers aux beautés de la nature, à ce ciel, à ces monuments, nous vous ferions faire des promenades, et jouir des clairs de lune, ici, et aux bords de cette mer qu'Alphonse a chantée, qui réaliserait mieux vos pressentiments que le Théâtre Vecc... et le salon des belles. En attendant, nous sommes dans le fort du Carnaval auquel pourtant nous ne sacrifions pas notre liberté tout entière. Les fêtes pour les couches de la Grande Duchesse sont un peu attristées par la naissance d'une fille au lieu d'un prince qui était ardemment désiré, et nous avions joint nos vœux à ceux de tous les Florentins pour la continuation d'une si excellente race de souverains qui se sont tellement identifiés avec leur peuple qu'on commençait à oublier leur origine étrangère. Enfin, ce que la Providence a refusé cette fois sera peut-être accordé l'année prochaine. C'est ainsi qu'on vit d'espérance. Laissez-nous celle de vous revoir dans le courant du printemps en attendant d'aller vous trouver à Paris, et agréez l'expression de tous les sentiments les plus distingués que vous savez inspirer.

MARIANNE-ÉLYSE DE LAMARTINE

III

Saint-Point, 22 novembre 1828.

Je me reproche d'être parti sans vous revoir, sans vous remercier de toutes les amitiés dont vous m'avez comblé cette fois et toutes les autres pendant mon court séjour à Paris. Mais j'étais malade, accablé; aussitôt hors de mon lit, je suis monté en voiture et, quand j'ai eu fait trente lieues, j'ai été guéri. Je suis maintenant dans ma complète solitude, heureux, bien portant, très occupé et très paisible, faisant quelques vers le matin avant le bruit et le jour, et pendant la journée à cheval ou à pied suivant les ouvriers ou les livres. Voilà l'idéal d'une vie pour moi : je voudrais qu'elle durât éternellement. Quand je suis ainsi, mes pensées se reportent vers mes amis. A ce titre elles vont à vous. Je vous vois dans votre charmante mais bruyante retraite, environné de vos livres et de vos amis ayant eu le courage de dire adieu, *Spes et fortuna valete*! et de suivre votre génie seul. Il nous en reviendra un bon et beau livre quelque jour; car si le dévouement d'un sot n'est jamais sans mérite, celui d'un homme de talent n'est jamais sans fruit. Puissé-je le voir éclore bientôt. Assaisonnez-le, si vous m'en croyez, de beaucoup de philosophie et de religion, c'est à quoi vous excellez. Il y a du Platon dans le ton de votre style : donc il y en a dans votre âme.

Quant à moi, j'ai envie aussi d'écrire, j'ai un germe vague qui remue en moi et qui m'empêche de songer sans remords à d'autres affaires. Mais je ne me sens pas la force et le loisir d'enfanter. Si pourtant je reste six semaines tel que je suis et dans la paix qui m'environne, j'écrirai quelques vers, ne fût-ce que des mélodies, harmonies, impressions poétiques, telles que vous en avez entendu.

Parlez de moi à Vigny. J'ai sous les yeux à présent même son *Cinq-Mars* et dans la mémoire ses vers épiques et son *Moïse*. Ne m'oubliez pas non plus avec M. Lainé et avec les traducteurs d'Homère, mais surtout ne m'oubliez pas avec madame Aimé Martin dont le souvenir nous est bien précieux. Où trouve-t-on des femmes qui ne soient pas pédantes et devant qui on puisse parler philosophie, poésie, politique, sans autre crainte que d'être au-dessous d'elles?

Adieu donc, mon cher ami, à revoir au printemps. Mais écrivons-nous d'ici là. Entre le poème et le roman philosophique, l'affection vaut mieux que l'un et l'autre.

LAMARTINE

IV

Au château de Montulot, 29 septembre 1829.

Mon cher ami, M. Lainé me mande que vous prenez l'intérêt de votre bienveillance si vive pour moi à ma présentation à l'Académie. Je vous le rendrai en semblable occasion. Mais je veux vous en remercier avant cette époque. Si vous connaissez en effet certains académiciens, recommandez-moi à eux dans le cas où M. Lainé jugera mes chances plus que probables. Dans le cas contraire, je ne m'exposerai pas à un second refus et, pour l'éviter, M. Lainé qui, grâce à vous, est si excellent pour moi ne présentera ma demande officielle qu'au dernier moment. Ne jugez-vous pas ceci très sage et très diplomatique?

Vous me demandez pourquoi je trouble mon repos de ce vain désir? Je vous répondrai avec sincérité : ce vain désir ne me trouble nullement moi-même, mais il trouble excessivement mon père qui a soixante-dix-sept ans, à qui je voudrais bien donner cette innocente joie sur ses derniers jours. Voilà pourquoi je me presserais de saisir cette occasion si elle est bonne. Mais ceci n'est pas cependant le principal objet de ma lettre. Le sujet essentiel est que je voudrais vous prier de venir passer huit, dix, quinze jours avec nous ici, où nous sommes assez près de Paris pour que cela soit proposable. En vingt-huit heures vous y seriez. Vous prendriez le coupé d'une bonne diligence, pour madame Aimé Martin, vous et une femme de chambre. Vous vous réveilleriez à ma porte. Vous demanderiez à Paris une diligence allant à Dijon par le *Pont de Passy*, dernier relai avant d'arriver à Dijon. Là on vous amènerait en un quart d'heure ici. Vous nous y trouveriez jusqu'au 25 octobre, seuls avec des livres, des bois, des fontaines, du loisir et vous seriez bien logés, bien chauffés et feriez le bonheur de ma femme, de ma fille et de moi qui savons vous apprécier et vous aimer. Répondez-moi oui, et si c'est oui, annoncez-

moi le jour où j'irai vous chercher en calèche au Pont de Passy. Ce serait vraiment un bon jour.

Mais adieu. On vient me déranger pour recevoir du gibier, que je voudrais bien vous faire manger en retour de vos excellents dîners de Paris.

ALPH. DE LAMARTINE

V

9 octobre 1829.

Mon cher ami,

C'est moi encore. On me mande de tous côtés aujourd'hui que les chances académiques tournent en ma faveur. Lavigne et autres m'engagent leur voix. Mais on me dit : venez. Or j'ai une répugnance invincible pour plus d'un motif à venir en effet. Je ne supporterais pas ce départ *ad hoc* et ce retour honteux une seconde fois, si l'élection, comme il est possible encore, allait au rebours de mes espérances. Je mande tout cela à Lainé et je voudrais vous prier, pour concilier ma répugnance et ma candidature, de faire répandre par quelques-uns de vos amis, voire même par le *Journal des Débats*, si vous y avez accès, que j'arrive pour le moment de l'élection même à Paris; plus encore, d'envoyer par un domestique de place, si cela est jugé nécessaire la veille même de l'élection, mon nom à la porte de chaque membre de l'Académie[1]. Si je suis élu, j'arriverai le surlendemain pour les remercier. Que pensez-vous de ma diplomatie?

Quand je vous disais : Venez, il faisait beau, il ne neigeait pas comme aujourd'hui. Je ne vous croyais pas emprisonnés encore tous deux dans les parois de satin bleu de votre cage d'acajou. Nous pensions avoir devant nous six semaines d'été. Le voyage alors n'était rien et le séjour, tolérable pour vous, eût été si doux pour nous. Mais remettons à l'année prochaine. C'est moi vraisemblablement qui irai vous chercher plus tôt que je ne pensais, si les choses vont comme on me les annonce. J'entrerai pour vous ouvrir la porte.

Adieu, mille excuses et amitiés. Si vous adoptez mon idée

1. Lamartine renonça à cette idée. « Je pense qu'il n'est pas nécessaire de remettre les billets de visite... » (Lettre à Aymé Martin, 19 octobre 1829).

de billets de visite la veille de l'élection comme si j'étais là, soyez assez bon pour en faire graver un cent et les envoyer par un homme sûr. Je vous remettrai cette petite avance en arrivant.

Votre ami,

LAMARTINE

VI

Mâcon, 9 décembre 1829.

J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre, non pas de vaine condoléance, mais d'intime et profonde consolation. Vous avez les vraies paroles, car vous les puisez dans votre cœur et dans le ciel. C'est là que sont maintenant toutes mes pensées. Vous ne pouvez vous figurer tout ce que j'ai perdu. Moi seul, je connaissais la perfection idéale de cette mère et l'abîme de son affection pour moi et cependant tout ce qui l'a connue ici s'accorde à la proclamer l'être le plus parfait et le plus impossible à retrouver. Pour moi, ma vie est à moitié vide! Elle en était pour moi tout le passé et beaucoup de l'avenir, que tout me promettait délicieux et long avec elle.

Je suis tombé malade après quelques jours de retour ici. Je le suis encore et ne puis guère écrire. C'est le contre-coup du chagrin auquel je n'en puis comparer aucun dans ma vie. Vous demandez ce que je vais faire. Je n'en sais rien. J'ai perdu ma boussole en ce monde. Provisoirement, je vais passer l'hiver ici dans les larmes. J'achète la maison de ma mère pour y vivre avec son souvenir plus présent. Au mois de mars j'irai à Paris pour cette réception académique, dont j'aurais voulu reculer encore plus le moment. J'y passerai deux mois et j'espère que nous nous verrons beaucoup. J'y mène ma femme et ma fille. Après cela, j'ignore ma destinée; mais, quelle qu'elle soit, je pense comme vous que nous n'en avons qu'une et qu'elle est ailleurs.

Adieu, merci encore de votre bonne et vraiment belle lettre : elle m'a fortement ému et convenu. Je la relis. Mille respects à madame Aymé Martin, et à M. Lainé. Il a perdu aussi toute la reconnaissance que sentait ma mère pour son admirable intérêt. Mille amitiés.

LAMARTINE

VII

Mon cher ami,

Nous sommes enfin comme vous au lieu de notre repos, mais, au milieu de la solitude, des bois et des prés, le fantôme qui agite le pays nous menace aussi; les élections marchent et marchent mal à mon sens. Il fallait une Chambre centre droit, et qui pût offrir au Roi de la confiance, et un ministère sans réaction. Nous allons par une autre voie, le pays est irrité, les symptômes révolutionnaires se montrent comme en 1819, les hommes du 8 août en profiteront pour crier au péril et le péril viendra, s'il n'est déjà venu. J'ai le cœur navré. Tout cela finira mal, si cela ne finit bientôt. Si vous habitiez plus la province, si vous touchiez comme moi à toutes les couches de la société, vous penseriez de même!

J'ai été, comme vous savez, profondement touché de la lettre de madame Aymé Martin. Je vous prie de le lui répéter; ma femme la conserve comme un beau titre de gloire. Lisez-vous encore des *Harmonies*? Quel est leur sort sur le pavé de Paris? Je reçois une foule de lettres d'inconnus qui m'en remercient et qui semblent les goûter avec amour et d'un autre côté, je vois des journaux, surtout l'*Universel*, qui les traitent sans pitié et comme le radotage d'une « théophilanthropie absurde » et d'une « mélancolie bavarde »; ce sont leurs expressions. Les *Débats* n'ont point donné d'articles et je sais que les articles étaient faits par M. Nisard et dans un sens vraisemblablement favorable d'après une lettre où il me dit : « les plus beaux vers que j'aie lus dans la langue française ». Pourriez-vous me savoir quel motif, raison ou intrigue de coterie littéraire, empêche que les *Débats* n'en parlent et me mander franchement et en ami si décidément cela tombe à plat ou si on trouve mauvais? Vous me rendriez service car je suis dans l'ignorance et les ténèbres, et mon père est désolé de ces articles de l'*Universel* qui me font moquer de moi dans mon pays. Cela dégoûte des vers.

J'ai le temps d'avoir de vos nouvelles ici avant mon départ, qui n'aura lieu que le 12 juillet. J'irai alors à Aix en Savoie pour un mois; puis nous vous attendrons ici. Julia et ma femme se portent bien et courent les montagnes à cheval

et à âne; pourquoi le bois de Boulogne est-il si loin? Nous aimerions bien à aller y descendre le soir et causer du jour.

Voyez-vous M. Lainé? Son heure approche, j'espère qu'il nous tirera de là, si on peut nous en tirer; un ministère de la partie raisonnable de la Chambre des Pairs, qu'on ne pourra accuser de démocratie, peut seul nous remettre à flot. Le pays y prendra confiance et le Roi ne pourra la lui refuser. Dites-lui mon idée, il aura pour le soutenir tout ce que la France a de loyauté et de talent. *Addio. A riverderla.*

LAMARTINE

Saint-Point, 27 juin 1830.

VIII

Saint-Point, 13 juillet (1830).

Maintenant à Aix en Savoie :
chez M. Perret, sur la place.

Oui, certainement, j'ai été content et plus que content, humilié de l'excès de faveur de l'article des *Débats*; faites-en, je vous en supplie, mes vifs et sincères remerciements à M. Bertin. J'irai les lui faire avec vous moi-même à mon retour à Paris. J'ai écrit par M. Gosselin un mot de reconnaissance à M. Nisard. Quant à M. Tissot, il n'y avait ni oubli ni ingratitude de ma part; j'avais moi-même écrit sur un exemplaire chez Gosselin son nom et mon souvenir, c'est pure négligence de la part de ce dernier. Je lui écris pour qu'il s'en confesse et la répare. J'écris de même à M. Tissot, non pour le solliciter d'un article favorable, puisqu'il est donné, mais pour lui dire, ce qui est vrai, que je ne suis point ingrat envers ses anciennes bontés. Tâchez seulement que celui de M. Thiessé soit le moins insultant possible.

Je suis pénétré de toutes vos amitiés et confus de ce que madame Aymé me dit des *Harmonies*. Elle s'y connaît en harmonies, mais, hélas! je me rends justice; je dis et je pense ce qu'Homère faisait déjà dire à ses héros : qu'il y a loin des hommes de nos jours à ceux des temps passés!

Qu'est-ce qui vous a blessé dans ma lettre et jusque dans l'adresse? Je vous jure que je ne puis le trouver dans ma conscience; je n'y trouve qu'amitié, pur attachement et sensibilité et plus encore.

J'attends à la minute ici monsieur et madame de Villeneuve des Postes et le préfet de Lyon; nous allons reparler politique tout le jour. Ils pensent comme moi et presque comme vous; car nous avons une nuance, quoique bien faible; je ne crois pas autant que vous à la sagesse spontanée et modératrice des masses parce que j'en vis plus près; ne les remuez pas, vous y retrouveriez ce qui y est de toute éternité, aveuglement, non-sens, jalousie cruelle de toute supériorité sociale, lâcheté et cruauté; je parle des masses prolétaires et non éclairées, et je ne parle pas de Saint-Point, qui est excellent; mais croyez à ce que je vous dis.

Dieu entende votre politique et la mienne! revenons au bon temps et ne rétrogradons pas vers des temps dont il y a peu à regretter et où il y aurait tout à craindre. Mais une conciliation est-elle encore possible? J'ai peur que non d'après ce que je sais des opinions très élevées. Je verrai en noir et très noir tant qu'il y aura conviction opposée dans la partie qui gouverne et celle qu'on gouverne. M. Lainé et les hommes de cette loyauté et de cette sincérité dans leur double conviction pourraient seuls nous remettre à flot; je vous l'ai dit et vous le répète. Si ce cas arrive, je suis tout à ses ordres et prêt à le suivre en bon soldat. Adieu : mille amitiés. Julia et ma femme sont bien fières de ce que vous vous souvenez de

L'herbe qui danse
Au joli bruit du vent!

Elle danse aussi, elle, tout le jour sur nos gazons naissants. Nous partons pour Aix et la Suisse demain. Adieu. Voilà mon monde qui arrive.

Je n'ai pas besoin de vous rien dire pour madame Aymé, elle est de moitié en tout ce que je sens pour vous et dans tout ce que j'écris.

LAMARTINE

IX

Milly, 16 novembre 1830.

Hier, mon cher ami, j'ai reçu toutes vos lettres et celles de M. de Montcalm. M. Lainé et le duc de Guiche me pressent de paraître dans l'intérêt de ces quatre malheureux et me deman-

dent des corrections nouvelles. J'ai sur le champ copié le morceau tel qu'il doit être et l'ai remis à un inconnu qui était venu me voir, allait à Paris et vous le portera vendredi, dit-il; mais comme il peut lui arriver d'égarer ou retarder, voici la copie des corrections par duplicata. Plus en voici aujourd'hui deux ou trois demandées par les dames, à la fin de cette lettre.

Écoutez donc. Après

Et les siècles battront des mains,

voici deux strophes avant la dernière :

Peuple, diront-ils, ouvre une ère
Que dans ses rêves seuls l'humanité tenta!
Proscris des codes de la terre
La mort que le crime inventa!
Remplis de ta vertu l'histoire qui la nie,
Réponds par tant de gloire à tant de calomnie,
Laisse la pitié respirer!
Jette à tes ennemis des lois plus magnanimes,
Ou, si tu veux punir, inflige à tes victimes
Le supplice de t'admirer [1]!

Quitte enfin la sanglante ornière
Où se traîne le char des révolutions,
Que ta halte soit la dernière
Dans ce désert des nations!
Ici, dira l'histoire en feuilletant les âges,
Ici l'humanité, déroulant d'autres pages,
A quitté le sentier battu :
Pour défendre les lois et venger la justice,
Les Rois ont inventé la mort et le supplice,
Le Peuple inventa la Vertu [2]!

Donc et surtout belle impression.

1. Le texte de cette strophe fut celui auquel s'arrêta définitivement Lamartine après les hésitations et les corrections dont témoignent les lettres à Aymé Martin que je publie. Voir pour d'autres variantes un article de M. René Doumic (*Revue des Deux-Mondes* 15 août 1908, p. 878).

2. Texte définitif des six derniers vers :

Que le genre humain dise en bénissant tes pages :
C'est ici que la France a de ses lois sauvages
Fermé le livre ensanglanté;
C'est ici qu'un grand peuple, au jour de la justice,
Dans la balance humaine, au lieu d'un vil supplice,
Jeta sa magnanimité.

P. S. — N'oubliez pas dans la cinquième et sixième strophe que la gradation est ainsi :

oui, tu fus *beau*
fort
grand
magnanime.

J'ai interverti par inadvertance dans la dernière copie. J'ai mis *grand* au premier vers : ce n'est pas cela dans l'idée poétique[1]. Pardon. Vous me faites faire un cours de rhétorique. Jamais je n'ai tant corrigé, refait, etc...

Adieu, voyez M. Lainé, qui s'entendra avec M. de Montcalm, le duc de Guiche et vous surtout pour la publication, le mode, le temps, le nombre d'exemplaires, tous les moyens de publicité par les journaux de toutes couleurs. Vous pouvez envoyer à tous avec un mot en mon nom. Celui-ci par exemple :

M. de Lamartine a l'honneur d'adresser à M. le rédacteur de la *Tribune* (ou de la *Révolution*) tant d'exemplaires d'un morceau contre la Peine de mort en matière politique adressé au *Peuple* du 19 octobre ; il espère que les sentiments qui le lui ont inspirés trouveront de la sympathie dans les sentiments de M.... et le disposeront à prêter l'appui de son Journal à des vers qui n'ont d'autre prix que l'humanité qui les a dictés.

Voici les quatre vers qui déplaisent aux dames dans la cinquième changés ainsi. Mettez :

Non, le dieu qui trempa mon âme
Pour que génie et gloire y pussent palpiter
Ne laisse pas trembler sa flamme
Dans la main qui doit la porter !
Que l'autel de la peur..., etc.
Ce cœur ne tremble pas..., etc.

ou bien :

Non, le dieu qui forma notre âme
Pour nourrir le génie et chanter la vertu
Ne laisse pas trembler sa flamme
Comme un flambeau des vents battu !

1. Malgré la gradation voulue par « l'idée poétique », celle que donne le texte définitif est différente : Tu fus *gueux*... Tu fus *fort*... Tu fus *beau*... Tu fus *magnanime*. Aymé Martin avait usé — abusé peut-être — de la liberté de correction que Lamartine lui avait laissée.

ou bien :

Non, le dieu qui créa mon âme
Pour croire à la vertu, la suivre et la chanter,
Ne laisse pas trembler sa flamme
Dans la main qui doit la porter

J'aime mieux le premier que les deux autres, quoique plus corrects. Vous choisirez[1]. Adieu. Sachez que Gosselin est un rude jouteur et tâchez qu'il ne me fasse pas payer quelque énormité pour sa publication. Il est inutile de m'envoyer des épreuves si le temps presse et même si M. de Montcalm dit que oui. Corrigez-moi.

Voici la strophe qui vous déplaisait, également changée :

Veux-tu que sa liberté feinte
Du carnage civique arbore aussi la faux?
Et que partout sa main soit teinte
De la fange des échafauds?
Veux-tu que ton drapeau qui la porte aux deux mondes,
Veux-tu que les degrés du trône que tu fondes,
Pour piédestal aient un remords?
Et que ton Roi, cachant sa main pleine de grâces [2],
Ne puisse à son réveil descendre sur tes places,
Sans entendre hurler la mort?

La septième telle que vous devez la laisser absolument.

Peuple, dirais-je, écoute! et tue!
Oui, tu fus grand, le jour où d'un flot révolté
Tu débordais de rue en rue,
Déluge de la liberté [3]!
Tu fus fort, quand, pareil à la mer écumante,
Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente,

1. Lamartine, qui voulait plaire « aux dames », en particulier à madame de Montcalm, fixa ainsi le texte définitif de cette strophe : cinquième variante.

Non, le dieu qui trempa mon âme
Dans les torrents de force et de virilité,
N'eût pas mis dans un cœur de femme
Cette soif d'immortalité.

2. Texte définitif :

Et que ton Roi, *fermant* sa main pleine de grâces,

3. Texte définitif :

Peuple, dirais-je, écoute et juge!
Oui, tu fus grand, le jour où du bronze affronté
Tu le couvris comme un déluge
Du reflux de la liberté!

Noyant les gueules du canon,
Tu bouillonnais *semblable à l'or* dans la fournaise [1]
Et roulais, furieux, sur une plage anglaise,
Trois couronnes dans ton limon!

A la onzième, mettez après les deux premiers vers :

L'erreur brise dans un caprice
Les nœuds même qu'elle a tissés [2]!
Tu t'élances bouillant de honte et de délire :
Le lambeau mutilé du gage qu'on déchire
Reste dans les dents du lion.
On en appelle au fer; il t'absout! Qu'il se lève...

A la dix-huitième, M. Lainé a raison. Au lieu de *Honteuses saturnales*, mettez :

Aux jours de fer de tes annales, etc...

A la première, laissez : *Sang et lie* [3].

X

21 novembre.

Mon cher ami,

Voici votre lettre du 17. Vous aurez reçu hier par M. Gaillard la nouvelle copie de mon Ode avec les corrections demandées. Je vous envoie à présent corrigée l'avant-dernière strophe de l'Ode et si la correction est mauvaise elle-même, effacez toute la strophe : on peut s'en passer. Cependant regardez si, telle qu'elle est dans la dernière copie, elle n'est pas bien, sauf le vers des *Rois inventant la mort* qu'il faut changer. La voici.

Quitte enfin la sanglante ornière
Où se traîne le char des révolutions,
Que ta halte soit la dernière
Dans ce désert des nations;
Et que l'histoire dise en feuilletant tes pages :
C'est ici que la France a tracé pour les âges

1. Texte définitif :
Semblable au plomb, etc...

2. Texte définitif :
Un jour brise dans un caprice
Les nœuds par deux règnes tissus.

3. Attendez pour passer que le torrent s'écoule
De sang et de lie écumant!

D'autres sillons de liberté!
C'est ici qu'un grand peuple, au jour de la Justice,
Dans la balance humaine, au lieu d'un vil supplice,
Jeta sa magnanimité!

Si *peuple-roi* dans la quatrième strophe vous paraît choquant, remettez *peuple en courroux* et *vengeons-nous* au lieu de *venge-toi*. La rime y est des deux façons[1].

La septième commence mieux décidément ainsi :

Peuple, dirais-je, écoute, et juge :
Oui, tu fus beau, le jour où du bronze insulté
Tu refluais comme un déluge
Dans le lit de ta liberté!

Mais *Trois couronnes dans ton limon* valent à peu près les *trois Rois*. Tâchez de les effacer. Adieu.

Puisque vous pouvez me prêter les 2 000 francs, envoyez-les pour moi chez M. Durant, employé aux Affaires étrangères, division des Fonds. Il fait mes affaires et je lui dis qu'en faire. Mais je ne les veux absolument pas sans l'intérêt courant. Je ne suis pas pauvre; je les prendrai ailleurs ainsi. J'en rougirais autrement. Je vous envoie le billet à un an. Mille amitiés et pardon de l'ennui interminable.

XI

Lettre de madame de Lamartine à Aymé Martin.

Hélas, Monsieur, votre ami est au lit avec une forte fièvre et un mal de gorge qui tient de l'esquinancie. Je vais lui poser des sangsues tout à l'heure, mais il vient de me dicter auparavant les corrections que M. de Martignac et vous avez réclamées, et je me hâte de vous les envoyer.

Mais tout pouvoir a des salaires
A jeter aux flatteurs qui lèchent ses genoux,
Et les courtisans populaires
Sont les plus serviles de tous!

Un jour brise dans un caprice
Les nœuds par deux règnes tissus.

1. Le texte définitif a maintenu le *peuple-roi*.

Adieu, je vous quitte, ne pouvant dérober un instant de plus à mes soins.

M. DE L.

Milly, Jeudi 24.

Mon mari vous prie de ne faire que les corrections politiques; par exemple il tient que le *bras réduit en poudre* restât.

Il espère toujours que, quant à l'École P., ils ne pourront jamais faire la sottise de renvoyer un homme comme vous.

Quant à la publication, faites-la quand et comme vous voudrez et l'envoyez (l'Ode) aux journaux le lendemain du jour où elle aura paru dans les *Débats*. N'oubliez pas le *Correspondant*, Cazalès, rue Cherche-Midi, et le *Temps*, Coste, rue de Richelieu.

Encore une correction, septième strophe :

Peuple, dirais-je, écoute! et juge!
Oui, tu fus beau, le jour où du bronze affronté
Tu le couvris comme un déluge
Du reflux de la liberté!

(A suivre.)

PRÉFACE DE SAINTE JEANNE[1]

LA VRAIE ET PRÉSOMPTUEUSE JEANNE

Jeanne d'Arc naquit vers l'an 1412 dans un village des Vosges. En 1431, elle fut brûlée comme hérétique, sorcière et magicienne puis réhabilitée, jusqu'à un certain point, en 1456. Nommée Vénérable en 1904, elle fut déclarée Bienheureuse en 1908 et finalement canonisée en 1920. Elle est la plus importante sainte guerrière du calendrier chrétien et la créature la plus curieuse parmi les célébrités excentriques du Moyen Age. Quoique très pieuse, et catholique avérée, ayant projeté une croisade contre les Hussites, elle fut, en réalité, un des premiers martyrs protestants.

Elle fut également parmi les premiers apôtres du Nationalisme.

Elle fut aussi la première en France à mettre en pratique, dans la guerre, les méthodes réalistes de Napoléon, bien différentes de celles employées par la chevalerie de son époque, qui faisait du sport et était toujours en quête de rançons. Elle fut le pionnier du costume rationnel pour la femme. Refusant d'accepter le sort spécifique de la femme, elle s'habilla, combattit et vécut comme les hommes, de même que la reine Christine de Suède, deux siècles plus tard, sans parler du chevalier d'Éon et des innombrables héroïnes obscures, qui se sont habillées en hommes pour servir dans l'armée et dans la marine.

1. On a pu apprécier l'intérêt exceptionnel de la pièce de Bernard Shaw, *Sainte Jeanne*, que nous avons fait paraître dans nos livraisons des 15 mai, 1er juin et 15 juin 1925. La préface que nous publions aujourd'hui précise les enseignements de philosophie historique qu'il convient, d'après M. Bernard Shaw, de tirer de la vie de Jeanne d'Arc (N. D. L. R.).

Étant donné qu'elle réussit à s'imposer de toutes ces façons avec une force telle qu'elle fut connue dans toute l'Europe occidentale avant d'avoir atteint ses vingt ans — qu'elle n'atteignit même jamais, — il n'est guère surprenant qu'elle ait été brûlée judiciairement.

Ostensiblement, elle fut condamnée pour avoir commis un certain nombre de crimes capitaux, qui ne sont actuellement plus punis comme tels. En réalité, elle le fut à cause de ce que nous appelons une présomption intolérable, peu convenable chez une femme.

A dix-huit ans, les prétentions de Jeanne dépassaient celles du pape le plus orgueilleux ou celles de l'empereur le plus arrogant. Elle prétendait être l'ambassadeur et le plénipotentiaire de Dieu, et, en réalité, faire partie de l'Église Triomphante tout en étant encore sur terre en chair et en os. Elle patronnait son propre roi et sommait le roi anglais de se repentir et d'obéir à ses ordres. Elle gourmandait, gouvernait et réduisait au silence les hommes d'État et les prélats. Elle faisait fi des plans des généraux et conduisait leurs troupes à la victoire suivant ses plans personnels. Elle manifestait un mépris illimité et nullement caché pour l'opinion, le jugement et l'autorité officiels et pour la tactique et la stratégie du Ministère de la Guerre. Si Jeanne avait été un sage doublé d'un monarque, elle aurait joint au prestige de la plus vénérable hiérarchie celui de la plus illustre dynastie. Pourtant ses prétentions et ses façons d'agir auraient été aussi désagréables pour l'esprit officiel que l'étaient pour Cassius les prétentions de César. Mais comme sa véritable condition était celle d'une parvenue, il ne pouvait y avoir à son égard que deux opinions : l'une, qu'elle était miraculeuse, et l'autre, qu'elle était insupportable.

JEANNE ET SOCRATE

Si Jeanne avait été méchante, égoïste, lâche ou stupide, elle aurait été un des personnages les plus odieux de l'histoire, au lieu d'en être une des attractions. Elle aurait pu vivre aussi longtemps que la reine Elizabeth, si elle avait été assez âgée pour comprendre l'effet qu'elle produisait en humiliant les

hommes qui avaient tort quand elle avait raison, et si elle avait su comment les prendre et les flatter. Mais elle était trop jeune, trop rustique et trop inexpérimentée pour avoir de ces artifices. Quand des hommes, qu'elle jugeait être des imbéciles, s'opposaient à ses actions, elle ne cachait pas son opinion sur eux, ni l'impatience que lui causait leur bêtise.

Et elle avait encore la naïveté de s'attendre à ce qu'ils lui soient reconnaissants de les avoir remis dans la bonne voie et empêchés de faire des sottises. Les esprits supérieurs comprennent toujours difficilement qu'ils soulèvent des fureurs en faisant ressortir les stupidités de gens relativement bornés. Lors de son procès, Socrate lui-même, malgré son âge et son expérience, se défendit en homme qui ne comprenait pas la fureur accumulée depuis longtemps contre lui, fureur qui, en éclatant, faisait réclamer sa mort à grands cris. S'il était né 2 300 ans plus tard, on aurait pu prendre son accusateur dans un quelconque compartiment de première classe d'un train de banlieue aux heures d'affluence, allant le matin vers le centre et le soir vers la périphérie. En effet, au fond, cet accusateur n'avait rien à dire, si ce n'est que lui et ses pareils ne pouvaient souffrir d'être traités d'idiots chaque fois que Socrate ouvrait la bouche pour parler. Ne connaissant pas cet état d'esprit, Socrate fut paralysé par l'impression que le but de l'attaque lui échappait d'une façon ou d'une autre. Il est resté embarrassé après avoir établi qu'il était un ancien soldat et un homme de vie honorable et que son accusateur était un sot prétentieux. Étant conscient d'avoir seulement témoigné de la bonne volonté et rendu de bons services aux hommes, il était loin de soupçonner combien, par sa supériorité intellectuelle, il avait suscité de craintes et de haines en leurs cœurs.

LE CONTRASTE AVEC NAPOLÉON

Si Socrate était aussi innocent que nous venons de le dire à l'âge de soixante-dix ans, on peut imaginer combien Jeanne l'était à l'âge de dix-sept ans. Socrate était un logicien agissant lentement et tranquillement sur l'esprit argumentateur des hommes, tandis que Jeanne était une femme d'action, agissant sur leurs corps avec une violence impétueuse. C'est

sans doute la raison pour laquelle les contemporains de Socrate l'ont supporté si longtemps, et pourquoi Jeanne fut détruite avant d'avoir atteint la fin de sa croissance. Mais tous deux joignaient à une capacité terrifiante, une franchise, une modestie et une bienveillance qui rendaient absolument déraisonnable et par conséquent inconcevable pour eux la haine furieuse dont ils furent victimes.

Napoléon possédait, lui aussi, une capacité terrifiante, mais, n'étant ni franc, ni désintéressé, il ne se faisait aucune illusion sur la nature de sa popularité. Quand on lui demanda quelle impression sa mort produirait sur le monde, il répondit que celui-ci pousserait un grand soupir de soulagement. Il n'est pas si facile aux géants de l'intelligence qui n'ont ni haine, ni envie de blesser les autres hommes, de comprendre que ceux-ci les haïssent. Ces derniers voudraient les détruire non seulement par envie parce que l'existence d'un homme supérieur blesse leur vanité, mais encore, en toute honnêteté et humilité, parce que cette existence leur fait peur. La peur pousse les hommes à n'importe quelle décision extrême, et la peur inspirée par un être supérieur est un mystère qu'aucun raisonnement ne peut chasser.

Étant incommensurable, l'être supérieur est intolérable quand il n'y a ni présomption ni garantie de sa bienfaisance et de sa responsabilité morale, en deux mots, quand il n'a pas de situation officielle. La supériorité légale et conventionnelle d'Hérode et de Pilate, d'Anne et de Caïphe, inspire de la crainte, mais cette crainte est supportable étant une crainte raisonnable, dont les conséquences peuvent être mesurées et évitées, et semblent être salutaires et protectrices. Tandis que l'étrange supériorité du Christ et la crainte qu'elle inspire font jaillir, de tous ceux qui ne peuvent en deviner la grande bonté, ce cri : crucifiez-le.

Socrate est condamné à boire la ciguë, le Christ à être mis en croix et Jeanne à être brûlée sur le bûcher, tandis que Napoléon, tout en finissant ses jours à Sainte-Hélène, y meurt du moins dans son lit. Et maintes épouvantables canailles qui occupent des situations officielles meurent de leur mort naturelle dans toute la gloire des royaumes d'ici-bas. Cela montre qu'il est beaucoup plus dangereux d'être un saint

qu'un conquérant. Ceux qui, comme Mahomet et Jeanne, ont été l'un et l'autre, ont prouvé que c'est le conquérant qui doit sauver le saint et que la défaite et la capture signifient le martyre. Jeanne fut brûlée sans que personne dans son parti levât le doigt pour la sauver.

Les camarades qu'elle avait conduits à la victoire, les ennemis qu'elle avait désohonorés et vaincus, et le roi de France qu'elle avait couronné, et le roi d'Angleterre dont elle avait jeté d'un coup de pied la couronne dans la Loire, tous furent contents d'être débarrassés d'elle.

JEANNE ÉTAIT-ELLE INNOCENTE OU COUPABLE?

Comme une infériorité crapuleuse aurait produit ce résultat aussi bien qu'une supériorité sublime, la question à envisager est de savoir laquelle des deux fut efficace dans le cas de Jeanne. Elle fut résolue à son désavantage par ses contemporains, après une procédure très approfondie et très consciencieuse. L'annulation du procès vingt-cinq ans plus tard, présentée sous la forme d'une réhabilitation de Jeanne, ne fut en réalité que la confirmation de la validation du sacre de Charles VII. C'est l'annulation solennelle par une postérité unanime, annulation tout particulièrement affirmée par la canonisation de Jeanne, qui a écrasé la procédure originale. Cela a fait mettre en jugement ses propres juges. Jusqu'à présent, leur procès a été beaucoup plus injuste que le jugement de Jeanne.

Néanmoins la réhabilitation de 1456, pour corrompue qu'elle fût, a réellement fourni, satisfaisant ainsi à toutes les critiques raisonnables, la preuve suffisante que Jeanne n'était ni une vulgaire mégère, ni une prostituée, ni une sorcière, ni une blasphématrice, ni plus idolâtre que le Pape lui-même. Bref, cette réhabilitation a prouvé qu'elle ne se conduisait mal en aucune façon, si l'on met à part le fait qu'elle menait une vie de soldat, qu'elle portait des vêtements d'hommes et qu'elle avait de l'audace. Elle était au contraire d'un bon naturel, absolument vierge, très pieuse et très sobre (nous qualifierons même d'ascétique son repas de pain trempé dans le vin ordinaire, l'eau potable des Français). Elle était très bienveil-

lante et, bien que soldat brave et endurant, incapable de supporter un langage dissolu ou une conduite licencieuse. Elle alla au bûcher sans une tache sur son caractère, si ce n'est cette présomption démesurée, cette superbe, comme on l'appela, qui l'y conduisit. Ce serait donc désormais une perte de temps que de vouloir prouver que la Jeanne de la première partie de la pièce — écrite sous forme de chronique — d'*Henri VI*, de l'époque d'Élizabeth (supposée avoir été remaniée par Shakespeare) la diffame grossièrement dans ses scènes de la fin, par déférence pour le patriotisme chauvin. La boue qu'on lui a jetée est maintenant tombée si complètement qu'il n'est plus nécessaire qu'aucun écrivain moderne l'en lave encore.

Ce dont il est bien plus difficile de se débarrasser, c'est de la boue qui a été jetée à ses juges et du badigeonnage qui la défigure elle-même au point qu'on ne la reconnaît plus. Quand la malhonnêteté chauvine eut fait le pire à son égard, la malhonnêteté sectaire (dans le cas présent la malhonnêteté protestante) se servit de son bûcher pour combattre l'Église Catholique Romaine et l'Inquisition. Le moyen le plus facile pour faire de ces institutions les traîtres d'un mélodrame était que la Pucelle en fût faite l'héroïne. Ce mélodrame doit être rejeté comme un objet de rebut.

Jeanne obtint, de la part de l'Église et de l'Inquisition, un jugement infiniment plus juste que n'en obtient aujourd'hui n'importe quel prisonnier de son genre et dans sa situation de la part d'un tribunal séculier officiel, et la décision prise à son égard était rigoureusement conforme à la loi. Elle n'était pas non plus une héroïne de mélodrame, c'est-à-dire une amante délaissée, belle physiquement et parasite d'un héros également beau; mais elle était un génie et une sainte, et à peu près aussi entièrement différente d'une héroïne dramatique que peut l'être une personne humaine.

Soyons précis quant à la signification des termes. Un génie est une personne qui voit plus loin et examine plus à fond que les autres. C'est une personne qui possède un système d'évaluations morales différent de celui des autres et qui est douée de l'énergie suffisante pour réaliser cette vision supérieure et ces évaluations de la façon qui convient le mieux à ses talents spécifiques. Le saint est celui qui est susceptible d'être

canonisé pour avoir pratiqué les vertus héroïques et eu des révélations, ou reçu des pouvoirs d'un ordre que l'Église qualifie techniquement de surnaturel.

Si un historien est antiféministe et ne croit pas les femmes capables de génie dans les branches traditionnellement masculines, il ne verra jamais rien en Jeanne, dont le génie s'employait aux choses pratiques, surtout à l'art militaire et à la politique. S'il est rationaliste au point de nier que les saints existent et de soutenir que les idées nouvelles ne peuvent venir autrement que par un raisonnement conscient, il n'arrivera jamais à concevoir Jeanne telle qu'elle était. Son biographe idéal doit être libéré des préjugés et des tendances du XIXe siècle. Il doit comprendre le moyen âge, l'Église catholique Romaine et le Saint Empire Romain, beaucoup plus intimement que nos historiens libéraux ne les ont jamais compris.

Il doit enfin pouvoir rejeter toute idée partiale à propos des sexes et de leur romanesque et considérer la femme comme la femelle de l'espèce humaine et non comme une espèce animale différente, ayant des charmes et des faiblesses spécifiques.

LA BEAUTÉ DE JEANNE

Sur ce dernier point, la vérité brutale est que tout livre sur Jeanne qui commence par la décrire comme une beauté doit être immédiatement classé comme roman. Il n'y a pas un seul camarade de Jeanne, tant au village qu'à la cour et au camp, qui ait jamais prétendu qu'elle fût jolie, même lorsqu'il cherchait à plaire au roi en la louant. Tous les hommes qui ont abordé ce sujet ont déclaré formellement qu'elle manquait d'attrait sexuel à un point qui leur semblait miraculeux, étant donné qu'elle était à la fleur de la jeunesse, et en outre ni laide, ni gauche, ni difforme, ni désagréable de sa personne.

La vérité évidente est que, comme la plupart des femmes de ce type robuste et apte à diriger, elle semblait neutre dans le conflit des sexes parce que les hommes avaient trop peur d'elle pour en devenir amoureux. Elle-même n'était pas sans sexe, car, malgré la virginité dont elle avait fait vœu jusqu'à un certain point et qu'elle conserva jusqu'à sa mort, elle

n'avait jamais exclu la possibilité de se marier. Mais le mariage et ses préliminaires d'attraction, de poursuite et de capture du mari n'étaient pas son affaire.

Jeanne avait autre chose à faire. La formule de Byron : « L'amour de l'homme dans la vie de l'homme est une chose à part; pour la femme, c'est toute son existence », ne s'appliquait pas plus à elle qu'elle ne s'appliquait à George Washington ou à toute autre personne masculine agissant dans le plan de l'héroïsme. Si elle avait vécu de nos jours on aurait pu vendre des cartes postales la représentant comme général, mais jamais on n'en aurait vendu la montrant comme sultane.

Il y a néanmoins une raison pour supposer qu'elle avait un visage remarquable. A Orléans un sculpteur de son époque fit la statue d'une jeune femme casquée dont le visage est unique dans l'art. Il n'est évidemment pas une figure idéale, mais un portrait. Pourtant cette tête est si peu ordinaire qu'elle est comme on ne vit jamais femme vivante. On soupçonne que Jeanne a servi inconsciemment de modèle au sculpteur. Il n'y a aucune preuve de ceci. Mais ces yeux si extraordinairement espacés soulèvent avec une telle force la question : « Si cette femme n'est pas Jeanne, qui est-elle? » que je me passe d'autre preuve et que je défie ceux qui ne sont pas de mon avis de prouver le contraire. C'est une figure merveilleuse, mais complètement neutre du point de vue de l'amateur de beauté théâtrale. Cet amateur sera peut-être refroidi finalement par le fait prosaïque que Jeanne fut la défenderesse dans un procès pour rupture de promesse de mariage, qu'elle plaida sa cause elle-même et la gagna.

LA POSITION SOCIALE DE JEANNE

La situation que Jeanne occupait était celle de fille d'un fermier exploitant. Son père était l'une des autorités de son village, dont il traitait les affaires féodales avec les seigneurs voisins et leurs hommes de lois. Quand le château, dans lequel les villageois avaient le droit de se réfugier en cas d'incursion, fut abandonné, il organisa une association d'une demi-douzaine de fermiers pour en obtenir la possession afin de l'occuper, quand il y aurait danger d'invasion. Étant enfant, Jeanne

pouvait parfois se plaire à figurer la dame de ce château. Sa mère et ses frères purent la suivre et partager sa fortune à la cour sans se rendre particulièrement ridicules.

Ces faits ne nous laissent aucune excuse pour admettre le roman populaire qui fait de toutes les héroïnes des princesses ou des mendiantes. Dans le cas quelque peu semblable de Shakespeare, une foule de recherches ont été gaspillées dans une fausse direction parce qu'elles se basaient sur la supposition qu'il n'était qu'un ouvrier illettré malgré la preuve évidente que son père était un homme d'affaires, très prospère même à un moment donné, et marié à une femme qui avait quelques prétentions sociales. Il y a la même tendance à faire de Jeanne une bergère à gages, alors qu'une bergère à gages de Domrémy l'eût considérée comme la jeune demoiselle de la ferme.

La différence entre le cas de Shakespeare et celui de Jeanne est que Shakespeare n'était pas illettré. Il avait été à l'école et savait autant le latin et de grec qu'en retiennent la plupart des bacheliers : c'est-à-dire rien, au point de vue pratique. Jeanne, elle, était complètement illettrée. « Je ne sais ni A ni B », disait-elle. Mais beaucoup de princesses de cette époque et d'autres qui vécurent depuis, en auraient pu dire autant. Marie-Antoinette, par exemple, à l'âge de Jeanne, ne savait pas épeler son nom correctement. Ceci ne veut pourtant pas dire que Jeanne fût ignorante ou qu'elle souffrît du manque de confiance en soi et du sentiment d'infériorité sociale dont souffrent de nos jours les personnes qui ne savent ni lire ni écrire. Si elle ne pouvait pas écrire des lettres, elle pouvait les dicter, — et c'est ce qu'elle faisait en effet, — et y attacher une grande et même excessive importance. Quand on l'appelait bergère, elle en était très indignée et défiait les autres femmes de rivaliser avec elle dans les arts domestiques des maîtresses de maisons bien montées.

Elle comprenait la situation politique et militaire de la France beaucoup mieux que ne comprennent aujourd'hui la situation correspondante de leur propre pays la plupart de ceux qui ont des titres universitaires et qui sont nourris de la lecture des journaux.

La première conversion qu'elle fit fut celle du commandant

voisin de Vaucouleurs. Elle le convertit en lui racontant la défaite des troupes du Dauphin à la bataille des Harengs, et cela si longtemps avant qu'il en reçût la nouvelle officielle, qu'il en conclut qu'elle devait avoir eu une révélation divine.

Le fait de connaître les affaires publiques et de s'y intéresser n'était pas une chose extraordinaire chez les fermiers d'une campagne balayée par la guerre. Les politiciens apparaissaient trop souvent à la porte, l'épée en main, pour être considérés avec indifférence. La famille de Jeanne ne pouvait pas se permettre d'ignorer ce qui se passait dans le monde féodal. Elle n'était pas riche, et Jeanne travaillait à la ferme tout comme son père, menant les moutons au pâturage, etc. Mais rien ne prouve ni ne permet de supposer le fait d'une pauvreté sordide. Il n'y a pas non plus de raison pour croire que Jeanne eût à travailler comme le fait une servante à gages, ni même qu'elle dût travailler à quoi que ce fût, si elle préférait aller à confesse, ou muser en l'attente de ses visions ou en écoutant les cloches de l'église pour entendre les voix qu'elles apportaient. Bref, elle était plus une demoiselle et même une demoiselle intellectuelle que la plupart des filles de notre petite bourgeoisie.

LES VOIX ET LES VISIONS DE JEANNE

Les voix et les visions de Jeanne ont joué maints mauvais tours à sa réputation. On a dit qu'elles prouvaient qu'elle était folle, qu'elle était menteuse, qu'elle était sorcière (ce pourquoi elle fut brûlée), et finalement qu'elle était sainte. Elles ne prouvent rien de tout cela. Mais la variété des conclusions auxquelles on est arrivé montre combien peu nos historiens positifs connaissent la pensée des autres ou même la leur. Il y a de par le monde des gens dont l'imagination est si vive que, lorsqu'ils ont une idée, elle leur vient comme une voix perceptible, parfois articulée par une personne visible. Les asiles de fous criminels sont occupés en grande partie par des assassins qui ont obéi à des voix. C'est ainsi qu'une femme peut entendre des voix lui dire qu'elle doit couper la gorge de son mari et étrangler son enfant pendant leur sommeil, et elle peut se sentir obligée de faire ce qu'on lui

dit. Une superstition médico-légale de nos tribunaux veut que les criminels, dont les tentations se présentent sous la forme de ces hallucinations, ne soient pas responsables de leurs actes et soient traités comme des fous. Mais ceux qui ont des visions et ceux qui ont des révélations ne sont pas toujours des criminels.

Les inspirations, les intuitions et les conclusions inconsciemment raisonnées du génie se présentent parfois sous la forme de semblables hallucinations. Socrate, Luther, Swedenborg, Blake avaient des visions et entendaient des voix tout comme Saint François d'Assise et Sainte Jeanne. Si l'imagination de Newton avait eu la même vivacité dramatique, il aurait pu voir le spectre de Pythagore apparaître dans le verger et lui expliquer pourquoi les pommes tombaient. Une telle hallucination n'aurait infirmé ni la théorie de la gravitation ni la sanité générale de Newton. Mieux encore, la méthode visionnaire de faire la découverte n'aurait rien de plus miraculeux que la méthode normale. La preuve de la sanité ne réside pas dans la normalité de la méthode, mais dans la nature rationnelle de la découverte. Si Newton avait appris de Pythagore que la lune était un fromage de Hollande, il aurait été enfermé comme fou.

La gravitation, étant une hypothèse raisonnée qui s'adaptait remarquablement bien à l'explication de Copernic des phénomènes physiques observés dans l'univers, a établi la réputation de Newton comme étant doué d'une intelligence extraordinaire. Elle en aurait fait de même, quelle qu'eût été la façon fantastique par laquelle il y fût arrivé. Et pourtant sa théorie de la gravitation est loin d'être un exploit mental aussi frappant que son étonnante chronologie qui fait de lui le roi des magiciens de l'esprit, mais un roi de Charenton dont nul n'accepte maintenant l'autorité. Il était plus fantastique encore que Jeanne, au sujet de la onzième corne de la bête vue par le prophète Daniel, parce que son imagination n'était pas dramatique, mais mathématique. Il était par suite extraordinairement sensible aux chiffres, et en vérité si toutes ses œuvres étaient perdues sauf sa chronologie, nous dirions qu'il était aussi fou qu'un lièvre en mars. Mais maintenant qui oserait diagnostiquer la folie chez Newton?

De même Jeanne doit être jugée comme saine d'esprit,

malgré ses voix, parce que celles-ci ne lui donnèrent jamais aucun conseil qui n'aurait pu lui venir de son propre bon sens, tout comme la gravitation vint à Newton. Nous pouvons tous voir maintenant, et surtout depuis que la dernière guerre a jeté un si grand nombre de nos femmes dans la vie militaire, que Jeanne n'aurait jamais pu faire campagne avec des jupons. Ceci non seulement parce qu'elle faisait un travail d'homme, mais aussi parce qu'il était moralement indispensable que la question de sexe fût mise hors de cause entre elle et ses compagnons d'armes. C'est la raison qu'elle donna elle-même lorsqu'elle fut pressée de questions, avec insistance, à ce sujet. Le fait que cette nécessité, parfaitement raisonnable, se présenta tout d'abord à son imagination comme un ordre de Dieu transmis par la bouche de Sainte Catherine, ne prouve pas qu'elle fût folle. La justesse de cet ordre prouve qu'elle était au contraire extraordinairement saine d'esprit; mais la forme qu'elle lui donne prouve que son imagination dramatique jouait des tours à ses sens. Son plan était aussi parfaitement bien raisonné. Personne ne conteste que la délivrance d'Orléans, suivie du couronnement du Dauphin à Reims, comme contre-coup aux soupçons qui avaient cours alors au sujet de sa légitimité et par conséquent de son titre, ne fussent pas, politiquement et militairement parlant, des coups de maître qui sauvèrent la France. Ils auraient pu être projetés par Napoléon ou tout autre génie à l'épreuve de l'hallucination. Ils vinrent à Jeanne comme un ordre de son Conseil, comme elle appelait les saints de ses visions, mais elle n'en était pas moins une habile conductrice d'hommes, bien qu'elle imaginât ses idées de cette manière.

L'APPÉTIT D'ÉVOLUTION

Quelle est alors l'opinion moderne sur les voix et les visions de Jeanne et ses messages de Dieu? Le XIXe siècle a dit que c'étaient des hallucinations mais que, étant une jolie fille et ayant été abominablement maltraitée et finalement mise à mort par une cohue superstitieuse de prêtres médiévaux excités par un évêque politique corrompu, on doit supposer qu'elle était l'innocente dupe de ces hallucinations. Le XXe siècle

trouvant cette banalité trop insipide demande quelque chose de plus mystique. Et je crois que le xxe siècle a raison parce qu'une explication ne vaut rien quand elle revient à dire que chez Jeanne il y avait insuffisance mentale, alors qu'elle présentait nettement un excès mental. Je ne puis pas croire, et si je le pouvais je ne puis demander à tous mes lecteurs de croire, comme Jeanne, que visibles à ses yeux, trois personnes bien vêtues appelées respectivement Sainte Catherine, Sainte Marguerite et Saint Michel descendirent des cieux et lui donnèrent certaines instructions que Dieu les avait chargées de lui donner. Non qu'une telle croyance soit plus invraisemblable ou plus fantastique que certaines croyances modernes que nous gobons tous. Mais il y a des modes et des habitudes familiales dans les croyances et il se fait que ma mode étant celle du règne de Victoria, et mes habitudes familiales celles des Protestants, je me trouve dans l'incapacité d'attacher une valeur objective à la forme des visions de Jeanne.

Il y a des forces en œuvre qui se servent des individus pour des fins dépassant de beaucoup le but de maintenir ces individus en vie et prospères, respectables, heureux et saufs, dans la condition moyenne de l'existence, ce qui est tout ce dont le bon bourgeois peut raisonnablement avoir besoin. Ceci est établi par le fait que des hommes affrontent la pauvreté, l'infamie, l'exil, la prison, les peines les plus terribles, et la mort pour accroître les connaissances ou transformer la société, ce qui ne les rend pas d'un sou plus riches et souvent même les appauvrit de beaucoup de sous.

Même la recherche égoïste du pouvoir personnel ne donne pas aux hommes la force de faire les efforts et les sacrifices que fait faire avec ardeur notre volonté d'étendre notre puissance sur la nature. Et pourtant l'extension de cette puissance peut n'avoir aucun rapport avec la vie personnelle du chercheur. Il n'y a pas plus de mystère autour de ce besoin de connaissances et de puissance qu'il n'y en a autour du besoin de nourriture, l'un et l'autre sont reconnus comme des faits et uniquement des faits. Ce qui les différencie c'est que le besoin de nourriture est nécessaire à la vie de l'homme affamé, c'est donc un besoin personnel, alors que l'autre est un besoin d'évolution, donc un besoin supra-personnel.

Les diverses façons dont nos imaginations dramatisent l'approche des forces supra-personnelles est un problème pour le psychologue et non pour l'historien. Seulement il faut que l'historien comprenne que les visionnaires ne sont ni des imposteurs ni des aliénés. Une chose est de dire que la personne que Jeanne reconnut comme étant Sainte Catherine, n'était pas réellement Sainte Catherine, mais était la forme dramatique donnée par son imagination à la pression exercée sur elle par la force motrice qui est derrière l'évolution et que je viens d'appeler le besoin d'évolution. Et une autre chose est de classer ses visions avec la vision d'un homme ivre qui voit deux lunes, ou avec des spectres de Brocken, des échos, ou autres choses pareilles. Les instructions de Sainte Catherine étaient trop pressantes pour cela. Le plus simple paysan français, qui croit à l'apparition de personnages célestes aux mortels favorisés, est plus près de la vérité scientifique en ce qui concerne Jeanne que les historiens et écrivains rationalistes et matérialistes qui se sentent obligés de traiter de folle ou de menteuse une jeune fille qui a vu des saints et les a entendus lui parler. Si Jeanne était folle, toute la Chrétienté l'était également, car des gens qui croient dévotement à l'existence de personnages célestes sont tout aussi fous que ceux qui croient les voir. Luther quand il jetait son encrier au diable n'était pas plus fou que n'importe quel autre moine de l'ordre des Augustins. Il avait seulement l'imagination plus vive, et avait peut-être moins mangé et dormi, c'est tout.

LA SIMPLE ICONOGRAPHIE IMPORTE PEU

Toutes les religions populaires du monde sont rendues concevables par un cortège de personnages légendaires, avec, comme figures centrales, un Père Tout-Puissant, et quelquefois une mère et un enfant divins. Ceux-ci sont présentés aux yeux de l'esprit dès l'enfance et il en résulte une hallucination qui persiste fortement toute la vie, quand l'esprit a été bien impressionné. Ainsi tout ce que l'adulte halluciné pense de la fontaine d'inspiration coulant continuellement dans l'univers, des conseils donnés par la vertu, de l'inhibition exercée par la honte, bref, de l'aspiration et de la conscience, — ces

deux forces qui sont des faits plus évidents que l'électromagnétisme, — est pensé sous la forme de la vision céleste. Et dans le cas de personnes exceptionnellement imaginatives, — surtout de celles qui pratiquent certaines austérités appropriées, — l'hallucination s'étend des yeux de l'esprit à ceux du corps et le visionnaire voit Krishna, ou Bouddha, ou la Sainte Vierge, ou Sainte Catherine, selon les cas.

L'ÉDUCATION MODERNE A LAQUELLE JEANNE A ÉCHAPPÉ

Il est important de nos jours que chacun comprenne ceci, parce que la science moderne fait peu de cas des hallucinations, car elle est sans égards pour l'importance vitale des choses qu'elles symbolisent. Si Jeanne renaissait aujourd'hui, on l'enverrait tout d'abord à une école religieuse où on lui enseignerait doucement à rattacher l'inspiration et la conscience à Sainte Catherine et à Saint Michel, tout comme on le lui avait appris au xve siècle. Puis son éducation serait terminée par un enseignement énergique des Évangiles de Saint Louis Pasteur et de Saint Paul Bert, qui lui diraient (peut-être sous forme de vision, mais plus probablement sous forme de brochures) de ne pas être une petite folle superstitieuse et de se débarrasser de Sainte Catherine et de tout le reste de l'hagiologie catholique, comme d'une iconographie surannée de mythes abandonnés. On lui inculquerait de force que Galilée fut un martyr et ses persécuteurs d'incorrigibles ignorants, et que les hormones de Sainte Thérèse fonctionnaient mal et l'avaient rendue incurablement hyperpituitaire ou hyperadrénale, ou hystéroïde ou épileptoïde ou n'importe quoi sauf astéroïde. On l'aurait convaincue à l'aide de préceptes et d'expériences que le baptême et la communion étaient de méprisables superstitions et que la vaccination et la vivisection étaient des pratiques éclairées. Derrière ses nouveaux saints Louis et Paul, il y aurait non seulement la Science purifiant la Religion et purifiée par elle, mais encore l'hypochondrie, la mélancolie, la lâcheté, la stupidité, la cruauté, la curiosité méprisable, le savoir sans sagesse, et tout ce que l'âme éternelle abhorre dans la Nature, au lieu des vertus dont Sainte Catherine était le symbole.

Par rapport aux nouveaux rites, quelle serait la Jeanne la plus saine d'esprit? Celle qui conduisait les petits enfants au baptême par l'eau et par l'esprit, ou celle qui enverrait la police pour forcer leurs parents à leur faire introduire dans les veines le poison le plus infâme que nous connaissions pour la race? Celle qui leur contait l'histoire de l'ange et de Marie, ou celle qui les interrogerait sur leur expérience de l'Œdipe-complexe? Celle pour qui l'eau bénite était la source même de la vertu qui était son salut, ou celle qui espérerait une régulation précise et commode de sa santé et de ses désirs par un traitement délicatement calculé d'extraits de thyroïde et d'hypophyse, d'adrénaline, de thymine et d'insuline avec des excitateurs, des stimulants hormoniques, le sang étant préalablement soigneusement enrichi d'anticorps contre toutes les infections possibles par des inoculations de bactéries infectieuses et de sérum d'animaux infectés, et contre la vieillesse par l'extirpation des conduits reproducteurs ou par des doses hebdomadaires de glandes de singe?

Il est vrai que derrière tout cet empirisme, il y a un certain fond de physiologie scientifique réelle. Mais, derrière Sainte Catherine et le Saint Esprit, n'y avait-il pas aussi un certain fonds de psychologie réelle? Et quel est l'esprit dans le meilleur état de santé? L'esprit plein de sainteté ou l'esprit à la glande de singe? Est-ce que l'appel actuel d'un retour au Moyen Age qui couve depuis qu'a commencé le mouvement préraphaélite, ne signifie pas que ce ne sont plus seulement nos tableaux académiques qui sont devenus intolérables, mais aussi nos crédulités qui n'ont pas l'excuse d'être des superstitions, nos cruautés qui n'ont pas l'excuse de la barbarie, nos persécutions qui n'ont pas l'excuse de la foi religieuse, nos substitutions éhontées aux saints d'autrefois, comme objets de culte, d'escrocs, de canailles et de charlatans parvenus, et notre aveuglement et notre surdité à l'égard des visions et des appels de la puissance inexorable qui nous a faits et qui nous détruira si nous la méprisons? Nous apparaîtrions à Jeanne et à ses contemporains comme un troupeau de pourceaux Gadaréniens possédés par tous les esprits impurs rejetés par la foi et la civilisation du Moyen Age, se précipitant le long d'une pente rapide dans un enfer de grands explo-

sifs. Ériger notre condition en modèle de sagesse et déclarer Jeanne folle parce qu'elle n'y a jamais condescendu, c'est prouver que nous sommes non seulement perdus, mais irrachetables. Renonçons donc une fois pour toutes à ces absurdités au sujet de la folie de Jeanne et considérons-la au moins comme aussi saine d'esprit que Florence Nightingale qui alliait aussi une iconographie très simple de croyance religieuse à un esprit si exceptionnellement puissant qu'il lui créait continuellement des ennuis avec les pontifes médicaux et militaires de son époque.

ÉCHECS DES VOIX

Les voix et les visions de Jeanne étaient illusoires et leur sagesse était uniquement celle de Jeanne. On le voit par les cas où elles l'ont trompée, notamment au cours de son procès, quand elles l'assuraient qu'elle serait délivrée. En cela ses espérances la flattaient, mais elles n'étaient pas déraisonnables. En effet, son collègue militaire, La Hire, était à la tête d'une force considérable non loin de là, et si les Armagnacs, comme on appelait les hommes de son parti, avaient réellement voulu la délivrer et avaient mis dans cette entreprise un peu de la vigueur que déployait Jeanne, ils auraient pu la tenter avec de grandes chances de succès. Elle ne comprenait pas qu'ils fussent contents d'être débarrassés d'elle, ni que la délivrance d'un prisonnier des mains de l'Église était, pour un capitaine médiéval ou même pour un roi médiéval, une affaire beaucoup plus grave que ne le donnait à penser la seule difficulté matérielle de cet exploit militaire.

Selon ses lumières, son attente de la délivrance était raisonnable; donc elle entendait madame sainte Catherine lui assurer qu'elle se produirait. C'était là sa manière de trouver ses idées et de prendre son parti. Quand il devint évident qu'elle avait fait une supputation erronée, quand elle fut conduite au bûcher et quand elle vit que les canons de La Hire ne tonnaient pas aux portes de Rouen et ne mettaient pas en déroute les hommes d'armes de Warwick, elle abandonna immédiatement sainte Catherine et abjura. Rien ne pouvait être plus raisonnable ou plus pratique. Ce n'est que lorsqu'elle eut découvert que son abjuration ne lui faisait rien gagner,

si ce n'est l'emprisonnement à perpétuité, qu'elle la retira et que, délibérément, explicitement, elle choisit le bûcher. Cette détermination prouvait non seulement l'extraordinaire décision de son caractère, mais aussi un rationalisme poussé jusqu'à l'ultime épreuve humaine du suicide. Pourtant, même en ceci, l'illusion persista, car elle annonça qu'elle était devenue relapse parce que ses voix le lui avaient dicté.

JEANNE VISUALISATRICE SELON GALTON

Le lecteur scientifique le plus sceptique peut donc accepter comme un fait évident, n'impliquant nullement le fait d'un déséquilibre, que Jeanne était ce que Francis Galton et d'autres investigateurs modernes des facultés humaines, appellent une visualisatrice. Elle voyait des saints imaginaires tout comme d'autres gens voient des diagrammes ou des paysages imaginaires parsemés çà et là de chiffres, qui leur permettent d'accomplir des prodiges de mémoire et d'arithmétique impossibles à des non-visualisateurs. Les visualisateurs comprendront immédiatement cela. Les non-visualisateurs, qui n'ont jamais lu Galton, demeureront embarrassés et incrédules. Mais une enquête très restreinte parmi leurs connaissances leur révélera que l'œil de l'esprit est plus ou moins comme une lanterne magique et que les rues sont pleines de gens normalement sains d'esprit qui ont des hallucinations de toute espèce, qui font partie, pensent-ils, de l'équipement permanent et normal de tous les êtres humains.

LA VIRILITÉ ET LE MILITARISME DE JEANNE

L'autre anormalité de Jeanne, trop commune parmi les choses peu communes pour pouvoir être proprement appelée une singularité, était sa passion pour le métier de soldat et la vie masculine. Son père avait essayé de l'en corriger en menaçant de la noyer si elle se sauvait avec les soldats, et en ordonnant à ses frères de la noyer s'il n'était pas sur les lieux. Cette bizarrerie n'était évidemment pas sérieuse. Elle avait dû s'adresser à une enfant assez jeune pour s'imaginer qu'il parlait sérieusement. Étant enfant, Jeanne avait donc dû vouloir se sauver, pour être soldat. La redoutable pers-

pective d'être jetée dans la Meuse et noyée par un père terrible et ses grands frères, la firent se tenir tranquille jusqu'à ce que son père eût perdu ses craintes et que les frères eussent cédé à son ascendant naturel. Et à ce moment-là, elle avait assez de raison pour savoir que la vie masculine et militaire ne consistait pas seulement à se sauver de chez soi. Mais son goût pour cette vie ne la quitta jamais et fut fondamental dans la détermination de sa carrière.

Si quelqu'un en doute, qu'il se demande pourquoi cette jeune fille, chargée par le Ciel d'une mission spéciale auprès du Dauphin, — c'est ainsi que Jeanne voyait son projet très habile pour sauver la situation désespérée du roi non couronné — n'aurait pas été tout simplement à la cour, comme une jeune fille quelconque, en vêtements de femme, pour le prier instamment, comme une femme peut le faire, de suivre son conseil, exactement comme l'avaient fait d'autres femmes chargées de missions semblables auprès de son père le fou et de son grand-père le sage. Pourquoi tenait-elle à avoir un costume de soldat et des armes et une épée et un cheval et un équipement? Pourquoi tenait-elle à traiter son escorte de soldats comme des camarades, dormant la nuit côte à côte avec eux, sur le sol, comme s'il n'y eût aucune différence de sexe entre eux? On peut répondre que c'était la façon de voyager la plus sûre dans un pays infesté de troupes hostiles et de bandes de maraudeurs, composées de déserteurs des deux partis. Pareille réponse ne vaut rien. Elle s'applique, en effet, à toutes les femmes qui, à cette époque, voyageaient en France et qui pourtant n'auraient jamais songé à voyager autrement que comme femmes.

Mais, même si nous acceptons cette réponse, comment expliquer ce fait que, le danger passé, alors qu'elle eût pu se présenter à la cour en l'attirail féminin, avec toute sûreté et évidemment avec une bien plus grande bienséance, elle se présenta en costume masculin? Pourquoi voulait-elle aller elle-même au secours de Dunois à Orléans et diriger en personne l'assaut, au lieu de presser Charles, comme la reine Victoria pressa le ministère de la Guerre d'envoyer Roberts au Transvaal, pour qu'il envoyât d'Alençon, de Rais, La Hire et les autres à Orléans? Pourquoi faisait-elle montre de sa

dextérité à manier la lance, et de son assurance comme amazone? Pourquoi acceptait-elle des présents d'armes, de chevaux de bataille, et de manteaux d'homme? Pourquoi, dans tous ses actes, répudiait-elle le caractère conventionnel de la femme? La simple réponse à toutes ces questions, c'est qu'elle était de ces sortes de femmes qui veulent mener la vie d'un homme. On en trouve partout où il y a des armées sur pied et des flottes sur mer. Servant sous un déguisement masculin, elles échappent à toute découverte pendant des périodes étonnamment longues. Parfois, sans nul doute, elles y échappent même complètement. D'ailleurs, quand elles sont dans une situation qui leur permet de défier l'opinion publique, elles rejettent toute dissimulation. Et l'on a Rosa Bonheur qui peint, vêtue d'une blouse et d'un pantalon masculins, et George Sand qui mena la vie d'un homme, obligeant presque ses Chopin et Musset à mener la vie d'une femme, pour l'amuser. Si Jeanne n'avait pas été une de ces « femmes non féminines », elle aurait pu être canonisée bien plus tôt.

Mais il n'est pas plus nécessaire de porter des pantalons et de fumer de gros cigares pour mener la vie d'un homme, qu'il n'est nécessaire de porter des jupons pour mener la vie d'une femme. Dans la vie civile ordinaire, il y a beaucoup de femmes, portant jupes et corsages, qui dirigent leurs propres affaires et celles des autres, y compris celles des hommes de leur entourage, et qui sont absolument masculines dans leurs goûts et leurs occupations. Il y a toujours eu de telles femmes, même à l'époque de Victoria, quand les femmes avaient moins de droits légaux que les hommes, et quand étaient inconnues nos femmes modernes qui sont magistrats, maires et membres du Parlement. A notre époque même, dans la Russie réactionnaire, une femme soldat organisa un vrai régiment d'amazones qui ne disparut que parce qu'il était assez dans les idées militaires pour être contre la Révolution. L'exemption des femmes du service militaire est fondée, non sur une inaptitude naturelle que ne partagent pas les hommes, mais sur ce fait que les sociétés humaines ne peuvent se reproduire sans un grand nombre de femmes. On peut beaucoup plus largement se passer des hommes, c'est pourquoi c'est eux qu'on sacrifie dans la guerre.

JEANNE VOULAIT-ELLE SE SUICIDER?

Ces deux singularités étaient les seules qui prédominassent chez Jeanne d'une façon irrésistible. Elles la conduisirent au bûcher. Ni l'une ni l'autre ne lui était particulière. En elle, il n'y avait rien de particulier sauf la vigueur et l'étendue de son esprit et de son caractère et l'intensité de son énergie vitale. Elle a été accusée d'avoir une tendance au suicide. C'est un fait que, lorsqu'elle tenta de se sauver du château de Beaurevoir, en sautant d'une tour qu'on a dit haute de dix-huit mètres, elle courait un risque au delà de la raison. Mais elle se remit de sa chute, après quelques jours de jeûne. Plutôt que la vie sans liberté, elle choisit délibérément la mort.

Dans la bataille, elle défiait la mort comme Wellington à Waterloo, et comme Nelson, lorsque, selon son habitude, il arpentait le gaillard d'arrière, portant toutes ses décorations étincelantes durant les batailles. Ni Nelson, ni Wellington, ni aucun autre de ceux qui ont accompli des actions désespérées et ont préféré la mort à la captivité, n'ont été accusés d'avoir la manie du suicide. Aussi il n'est pas besoin d'en soupçonner Jeanne. Dans l'affaire de Beaurevoir, il y avait en jeu plus que sa liberté. Elle était bouleversée par la nouvelle que Compiègne allait tomber; elle était persuadée qu'elle pourrait la sauver, si elle était libre. Néanmoins, le saut était si périlleux que sa conscience n'était pas absolument tranquille à ce sujet. Comme d'habitude, elle exprima ce doute en disant que Sainte Catherine le lui avait défendu, mais qu'ensuite elle lui avait pardonné sa désobéissance.

JEANNE EN RÉSUMÉ

En résumé nous pouvons accepter et admirer Jeanne comme une jeune campagnarde, saine d'esprit, sagace, et d'une force d'esprit et d'une vigueur corporelle extraordinaires. Tout ce qu'elle faisait était soigneusement calculé. Bien que l'opération fût si rapide qu'elle en avait à peine conscience et qu'elle l'attribuât à ses voix, elle était une femme prudente et point du tout impulsive aveuglément. A la guerre, elle était aussi

réaliste que Napoléon. Elle avait l'œil sur l'artillerie et elle savait ce qu'on pouvait en tirer. Elle ne s'attendait pas à voir les villes assiégées tomber au son de la trompette, à la façon de Jéricho. Mais, comme Wellington, elle adaptait ses méthodes d'attaque aux particularités de la défense. Elle anticipait aussi le calcul napoléonien : si vous tenez assez longtemps, l'adversaire cédera. C'est ainsi, par exemple, qu'à Orléans son triomphe final fut remporté après que son commandant Dunois eut sonné la retraite, à la fin d'une journée de combat sans décision.

Jamais Jeanne ne fut, même pour un moment, une jeune fille romanesque, comme tant de romanciers et d'auteurs dramatiques l'ont prétendu. Elle était une vraie fille de la terre, avec l'opiniâtreté et le bon sens terre à terre des paysans, comme eux elle acceptait sans idolâtrie et sans snobisme les grands seigneurs, les rois et les prélats. Elle percevait d'un coup d'œil jusqu'à quel point ils pouvaient lui servir individuellement. Elle avait, comme toute respectable campagnarde, le sens de la valeur de la décence publique. Elle ne voulait ni tolérer un langage grossier, ni négliger les pratiques religieuses, ni permettre à des femmes de mauvaise vie de rôder autour de ses soldats. Elle usait d'une pieuse éjaculation : « Au nom Dé! » et d'un seul juron, sans signification : « Par mon Martin! » C'était le seul qu'elle permît aussi à ce blasphémateur incorrigible qu'était La Hire. La valeur de cette pruderie était si grande pour ramener au respect de soi l'armée grandement démoralisée qu'elle se justifiait comme sainement calculée, comme d'ailleurs presque toute sa politique. Elle parlait aux gens de toutes classes, des travailleurs au roi, sans embarras ni affectation. Elle agissait de même avec eux et leur faisait faire ce qu'elle voulait, quand ils n'étaient ni craintifs, ni corrompus. Elle cajolait et elle bousculait, car sa langue était douce et affilée. Elle était très capable, un chef-né.

BERNARD SHAW

(Traduction de AUGUSTIN et HENRIETTE HAMON).

(*A suivre*).

OCCIDENT ET ORIENT

ESSAI SUR L'HUMANISME

Illa, trahens secum vires Orientis.
VIRGILE

La cassure définitive entre l'Orient et l'Occident date de la Renaissance. Jusque-là, les deux groupes de civilisations se sentaient confusément en opposition réciproque : les luttes des Grecs et des Perses, la rivalité de Rome et de Carthage, la bataille d'Actium, le partage de l'Empire après Théodose, les Croisades révèlent tour à tour le conflit profond de deux masses humaines. Tantôt c'est la politique qui les divise, tantôt c'est la religion; mais les limites sont vagues, et l'ambition des conquérants peut aspirer à les abolir. Alexandre, élève d'Aristote, rêve et réalise presque une monarchie universelle; il absorbe dans la culture hellénique toutes les grandes civilisations du passé, Asie Mineure, Syrie, Perse, Égypte et jusqu'à l'Inde même. Rome recueille l'héritage des lettres, des sciences, des arts helléniques et porte leur domaine jusqu'aux rives de l'Atlantique. Le christianisme, qui est à ses débuts une reprise de l'Orient sur l'Occident, se laisse bientôt gagner à l'idéal romain d'une domination universelle; du dieu des prophètes juifs, il veut faire le Seigneur de la terre entière. Le monde ancien est, après tout, si étroit qu'il se prête sans grand effort à une vision d'unité : l'Europe lui est fermée au delà du Rhin et du Danube, l'Asie au delà des plateaux iraniens, l'Afrique au delà du Nil égyptien et de la lisière du Sahara; plus loin, c'est le patrimoine des explorateurs, des marchands aventureux et des

conteurs inventifs. Le moyen âge chrétien ajoute le nord et le centre de l'Europe.

A partir de 1492, en cinquante années, le monde se double, se triple, se multiplie démesurément : un immense continent est découvert; un autre, presque ignoré, est reconnu sur toutes ses côtes; l'Inde, la Chine, le Japon entrent dans le mouvement régulier des échanges maritimes. Le premier voyage par mer autour du monde est accompli dès 1520. Tout est bousculé dans les rubriques courantes : des pays surgissent, et des hommes et des dieux, et des langues, et des institutions que personne n'avait prévus. Rude épreuve pour les vieilles doctrines. Avec l'horizon du présent, la perspective du passé se transforme : sous la couche latine, on retrouve la Grèce; sous la couche chrétienne, la Judée. Tout ce qu'on avait cru dater d'un temps immémorial se rapproche, n'est plus qu'un héritage altéré des siècles plus anciens que le prestige d'une découverte toute fraîche embellit, ennoblit. Au regard de l'Église romaine, la vie du monde s'était développée sur le plan de l'Empire romain; de la cité romaine, que les empereurs avaient étendue jusqu'aux limites de ce qu'on croyait être l'univers, saint Augustin avait fait la Cité de Dieu, gouvernée par les lois du Seigneur, conduite par sa sagesse d'étape en étape vers sa destination suprême, le triomphe définitif de la foi. C'est la vue que, au XVIIe siècle encore, Bossuet, Père de l'Église, mais en retard sur son temps, développe en tableaux éblouissants dans son discours sur ce qu'il ne craint pas d'appeler l'*Histoire Universelle*, quand les missionnaires mêmes de l'Église chrétienne ont déjà étudié et noté les traditions, légendaires ou positives, des Indes, du Tibet, de la Chine, du Japon. Cette mutilation volontaire, systématique, est un aveu : la vieille doctrine, construite pour un cadre restreint, ne s'ajuste pas au monde nouveau. Voltaire et Montesquieu lui opposent bientôt, avec une autorité victorieuse, l'*Essai sur les Mœurs* et l'*Esprit des Lois* qui couronnent et parachèvent l'effort laborieux d'émancipation poursuivi depuis deux siècles : l'homme est, en dehors des caprices de la métaphysique, un produit et un agent de l'histoire; les sociétés et les institutions humaines sont l'œuvre du temps, du sol, du climat, et varient avec eux selon des

relations nécessaires. L'homme est solidaire ainsi de tout le passé, de tout le présent et solidairement responsable de tout l'avenir; la destinée de chacun reste une tragédie métaphysique qui s'ouvre et se ferme sur un mystère; mais entre les deux énigmes qui l'étreignent à la naissance et à la mort, l'homme n'est plus totalement écrasé; l'espace s'élargit un peu. La vie reste un point entre deux infinis d'ignorance; mais sur ces deux infinis l'intelligence a gagné du terrain. L'espèce humaine, qu'il prolonge et qui le prolongera, donne à l'homme une première raison d'être, qui ne résout rien dans l'ordre du transcendant, mais qui satisfait en quelque mesure les exigences les plus puissantes de la logique et de la raison. L'homme ne prend pas la place de Dieu; mais entre Dieu et lui, l'humanité jette une sorte de pont qui dissimule l'horreur de l'abîme toujours béant aux deux extrémités. L'intelligence humaine, soulagée d'un long cauchemar de théologie, retrouve une fraîcheur nouvelle et s'abreuve avec délices aux flots souriants de la pensée grecque, qu'un heureux concours de catastrophes a détourné vers l'Europe. Pascal, au confluent de Montaigne et de saint Augustin, a su discerner d'un coup d'œil perspicace le trait essentiel de l'esprit nouveau qu'il incarne, en dépit de lui-même, tandis qu'il s'obstine désespérément à défendre l'esprit ancien; dans son fragment d'un *Essai sur le vide* (éd. Havet, p. 592), il esquisse la doctrine en vertu de laquelle « toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Les éditeurs de Pascal se sont plu à signaler des passages analogues chez saint Augustin, chez Roger Bacon, chez François Bacon, chez Descartes. Saint Augustin avait, il est vrai, entrevu l'idée du progrès en constatant l'analogie du développement de l'homme et du genre humain, mais il s'était gardé de pousser plus loin ce parallèle. La Bible est l'interprète fidèle de l'antiquité tout entière, quand elle place au berceau de l'homme « la naïve simplicité du monde naissant » suivie bientôt d'une déchéance plus ou moins irréparable. L'âge d'or n'est qu'au début; le présent est toujours l'âge de fer. Les espoirs messianiques, proposés comme une consolation par Zoroastre, par l'Église bouddhique, par les prophètes

d'Israël, ont toujours fini par être décidément trop lointains, pour des religions en pleine activité; si le Judaïsme et le Parsisme somnolent ont pu s'y arrêter, Bouddhisme et Christianisme les ont rapprochés à la portée des fidèles pour les aider à franchir cette « vallée de larmes ».

Jusqu'à la Renaissance, l'Orient et l'Occident communient, sous des espèces diverses, dans la même mystique, la mystique du salut. L'homme cherche et suit la voie qui, par les œuvres ou par la foi, doit le conduire après la mort à l'éternité du bonheur, paradis des élus, absorption en Dieu, extinction totale. La Renaissance introduit une mystique nouvelle, la mystique du progrès. Une loi naturelle, garantie par l'expérience des siècles, veut que la suite des générations s'achemine d'étape en étape vers le bonheur idéal, et par conséquent réalise plus de vérité dans l'ordre de la science, plus de justice dans l'ordre de la société. La connaissance du passé prend dans cette mystique une valeur que l'histoire chez les anciens n'avait jamais atteinte. Pour eux, l'histoire était surtout un cours de morale et une leçon de politique; elle perpétuait les grands exemples ou elle expliquait la destinée des états; pour le reste, c'était une œuvre d'art ou une distraction de curieux. Avec l'humanisme, l'histoire devient la base même des sciences de l'homme. Elle est mieux et plus qu'une expérience; elle indique une direction, la seule dont l'homme dispose, puisque l'avenir reste inconnaissable. On s'explique alors la frénésie des savants à déchiffrer le passé. On recueille avec piété tous les monuments, tous les documents. Un Budé justifie sa gloire par un énorme in-folio *De Asse*, sur le sou romain. Les commentateurs, les lexicographes, un Casaubon, un Scaliger, un Saumaise égalent en renommée les écrivains, les artistes les plus fameux. La chronologie de la Bible, acceptée sans discussion, place la création à si courte distance que ce semble être un jeu d'atteindre aux origines humaines. Mais bientôt on s'achoppe, dans l'Extrême-Orient qui s'ouvre, à des civilisations qui sont réfractaires à l'ordre biblique. Un apocryphe indien, l'Ezour-Védam, est manié comme une arme de combat; la date de Zoroastre se discute avec passion comme un problème capital. Les langues sacrées de l'Asie, le sanscrit, le zend, défendues avec une sorte de jalousie

féroce par des prêtres que l'indiscrétion de l'Europe inquiète sont acculées à livrer leur mystère. D'autres langues, plus récalcitrantes encore, paraissent inviolables sous le sceau d'un silence vingt fois, trente fois centenaire; le génie d'un Champollion ne connaît pas d'obstacles, et recule d'un bond l'horizon du passé humain.

A de pareilles conquêtes, triomphe désintéressé de l'intelligence humaine sur l'ignorance, l'Orient n'a rien à opposer. En dehors des pays de la Renaissance, un Champollion ne s'est jamais rencontré, parce qu'il ne peut pas s'y rencontrer. Pour arriver à cette passion de la recherche, à cette soif de savoir, à cette volonté de découvrir, il faut une tradition continue, une philosophie vivante comme une force et devenue sûre comme un instinct. On croit volontiers dans les cercles hostiles à l'Occident qu'il suffit d'emprunter à l'Occident ses procédés techniques pour l'imiter, l'égaler, et rivaliser avec lui. C'est une erreur qui pèse aujourd'hui lourdement sur le monde. Les sciences occidentales sont solidaires de l'humanisme occidental; elles sont nées avec lui, elles ont grandi avec lui, elles sont inséparables de lui; de part et d'autre, c'est la même attitude de l'esprit en face de questions d'ordres divers. La foi dans l'observation et dans l'expérience qui soutient un Galilée ou un Pasteur, n'est pas un phénomène isolé qui se manifeste par hasard, elle procède d'un système de vie sociale qui la prépare et l'entretient; ni l'empirisme chinois, ni la rêverie hindoues, ni le fatalisme musulman n'ont chance de la susciter. La gravité de l'erreur orientale se marque surtout en politique, le malaise actuel du monde en est le fruit amer. L'Occident, héritier et disciple de la Grèce et de Rome, a élaboré, au prix d'efforts douloureux et d'expériences chèrement acquises, certains concepts et certaines formes appropriés à son long développement; leurs noms, tantôt grecs, tantôt latins, décèlent la profondeur de leurs racines : patrie, nation, état, citoyen, aristocratie, démocratie, dictature. Aucun de ces termes n'a d'équivalent par ailleurs; il ne suffit pas, pour les rendre intégralement, de les transcrire ou de les traduire. Déjà, entre des civilisations voisines et apparentées, la simple traduction d'ouvrages littéraires pose des questions presque insolubles; jamais deux abstractions, dans l'ordre intellectuel ou

dans l'ordre du sentiment, ne coïncident avec exactitude; les mots les plus concrets eux-mêmes ne s'entourent pas du même cortège d'associations. La politique et la société se fondent sur un appareil d'abstractions des plus compliquées, et d'autant plus redoutables qu'elles réagissent sur toute la vie de tous les individus. Le vieil adage qui fait du traducteur un traître (*traduttore traditore*) n'a malheureusement pas cours en Orient, autrement les problèmes si difficiles que les empiétements occidentaux ont provoqués en Orient ne se poseraient pas dans des termes qui les rendent insolubles. On parle du nationalisme hindou sans penser que l'Inde n'a pas un seul mot indien pour désigner la nation; on part sur des équivoques, on aboutit à la confusion.

L'humanité dans son ensemble est solidaire, chaque groupe humain n'en est pas moins spécialement solidaire d'un type historique de civilisation. L'humanisme n'a rien à voir avec les rêves humanitaires où se complaît une sensibilité puérile; doctrine de faits et d'expérience, il se résigne à reconnaître la diversité des sociétés humaines; il tend, par des recherches poursuivies en tous sens, à en distinguer les traits propres pour aboutir à des définitions aussi complètes, aussi précises que la complexité des faits humains le permet. La crise de nationalisme, qui agite l'Europe et qui par contagion s'étend au reste du monde, est son œuvre; quelque part qu'on l'étudie, on trouve au point de départ l'historien ou le linguiste. La renaissance des patois, la restauration des langues mortes sont les contre-coups inconscients des leçons de l'humanisme. L'ébranlement qui a suivi la grande guerre a secoué des léthargies millénaires; la Palestine du roi Salomon, l'Assyrie de Sémiramis ont revendiqué leurs droits à la vie nationale. D'honnêtes gens ont cru que la vertu magique du sol suffirait à ranimer les civilisations qui y avaient autrefois fleuri, sans tenir compte des changements survenus à l'entour. On aime à s'imaginer que chaque peuple crée spontanément sa culture propre, et qu'il la tire exclusivement de ses propres ressources; on oublie la part des voisins qui jouent pourtant un rôle essentiel. Une civilisation est un moment précis de l'histoire universelle, elle marque un point d'équilibre entre les forces internes d'un peuple et les forces d'influences qui s'exercent sur lui du dehors.

Elle correspond à une carte de géographie politique, et elle est susceptible d'en suivre les variations. Une nation en plein épanouissement se trouve donc intéressée à la stabilité des états qui l'entourent. La longue persistance de la civilisation européenne tient peut-être en dernier ressort à la stabilité prolongée des états occidentaux; qu'un petit territoire comme l'Alsace-Lorraine puisse par ses fluctuations réagir sur la vie du monde entier, montre à quel point de stabilité l'Europe occidentale est parvenue. Ici encore, la comparaison avec l'Orient est accablante pour lui : d'immenses espaces mal définis, mal différenciés, l'Inde, la Chine, l'Iran, le Turkestan, travaillés à de courts intervalles par des mouvements de croissance démesurés, partagés entre des races diverses, étrangères et souvent hostiles l'une à l'autre. Les périodes de stabilité, toujours exceptionnelles, se traduisent aussitôt pour la civilisation en siècles glorieux : Mauryas et Gouptas dans l'Inde, Han, Q'ang, Song, Ming en Chine. Sans la rude poigne du pouvoir moscovite, instruit et *équipé* à l'européenne, l'Asie du Nord aurait connu récemment encore ces alternatives, qui lui furent jadis familières. L'Europe Centrale, par l'amplitude de ses oscillations géographiques, participe de l'Asie plus que de l'Occident; le démembrement et la résurrection d'un état aussi vaste que la Pologne témoignent d'un stage encore bien flou de différenciations nationales.

En fait, l'humanisme n'est pas l'Occident, l'Europe entière est bien loin de lui être acquise. Fondé sur l'étude d'une continuité du passé qui couvre à peu près trois millénaires, il est et il reste le bien propre des peuples qui ont effectivement participé à ce passé. On tend à croire, même chez nous, que l'étude du grec et du latin sont des jouissances de luxe, cultivées pour des raisons de snobisme ou pour des raisons diaboliques de machiavélisme. Si cette opinion venait à dominer, toute la civilisation française serait mise en péril. Une faute grave de pédagogie a failli nous acculer à ce désastre irréparable. Tant que les études classiques ont prospéré sur le domaine même où la culture grecque et la culture latine avaient jadis fleuri, elle ont conservé leur sève vivace; elles se prolongeaient dans la vie quotidienne; elles nourrissaient la pensée, alimentaient la réflexion; le présent communiait par elles avec le passé. Si la

Muse de Ronsard avait « en français parlé grec et latin », elle n'en avait pas moins charmé un siècle d'intelligence et de goût; Boileau, qui lui adresse ce reproche, était, au dire de ses détracteurs, « tout entier dans Horace ». De Sénèque et Lucain à Corneille, d'Euripide à Racine, d'Esope à La Fontaine, de Théophraste à La Bruyère, le XVIIe siècle sentait à peine le passage. Cent ans plus tard, dans la crise la plus profonde de la France, la Révolution est hantée de réminiscences classiques; Napoléon veut renouveler César : « Rome remplaçait Sparte ». Mais déjà la philologie a traversé le Rhin; elle a mis le pied sur un sol resté inaccessible aux légions romaines; dans ces immenses espaces que Tacite au Ier siècle décrivait encore comme on décrivait au XIXe siècle l'Afrique Centrale ou l'Australie, aucune tradition, aucun monument, aucun instinct héréditaire ne vient commenter les classiques. De l'Italie à l'Irlande, l'homme du peuple qui ne sait pas lire est imprégné de rappels, de souvenirs inconscients qui sont le legs des ancêtres oubliés, entretenus et rafraîchis par les clercs, par les lettrés; il reste le bénéficiaire des anciennes générations qui ont pensé, senti, organisé pour lui. Chez les « Germains », le grec et le latin sont l'apanage des docteurs, séparés de la multitude, les livres sont des « textes » où la science allemande applique ses dons admirables d'érudition, de recherche, de construction systématique, mais la vie secrète qui se dissimule dans les œuvres de l'esprit classique lui échappe; elle les traite comme un matériel d'antiquités; dans ce travail elle excelle à tel point que son prestige s'impose aux nations de l'Occident. On l'imite, on la copie, on aspire à enchérir sur elle, et dans l'intervalle d'une génération, l'humanisme est frappé à mort.

Le conflit philosophique qui oppose entre elles deux parties de l'Europe a éclaté dès la naissance de l'humanisme. Le vieil esprit de dogmatisme et de théologie a trouvé un refuge dans le mouvement religieux de la Réforme. L'Église romaine, héritière des méthodes de la Rome impériale, tendait à faire du pape l'empereur des âmes; vicaire de Dieu, il avait reçu sa délégation pour les administrer, et une hiérarchie savante lui permettait d'exercer son autorité spirituelle du haut du Saint-Siège sur les cantons les plus reculés. La société laïque, de plus en plus déchargée des problèmes transcendants, se détachait

des mystères du ciel pour prendre pied solidement sur la terre. La création de la Société de Jésus, triomphante dès son berceau, consomme l'œuvre du christianisme romain; le siècle a trouvé les directeurs complaisants auxquels il n'aspirait qu'à s'abandonner pour vaquer à des soins qui l'intéressent davantage. Mais la Réforme remet farouchement la conscience humaine aux prises avec Dieu, dans toute l'horreur de ce débat inégal; elle ressuscite pour chacun de ses fidèles la mystique absorbante du salut; elle ne lui laisse même pas le loisir de parier, comme l'admet le jansénisme mathématique de Pascal; elle impose à son examen une foi, des croyances et elle le somme de s'y enfoncer. Elle est bien la réaction contre Rome, la Rome des papes, la Rome des empereurs, la Rome des arts et de la littérature. Les pays de vieille culture romaine ne s'y trompent pas; l'Italie, l'Espagne la combattent avec fureur; la France, un moment surprise, se libère dans une explosion brutale, pactise encore un temps et brise le pacte dans une nouvelle crise de haine. Les rives du Rhin, les rives du Danube, où les colonies de soldats romains ont enfanté de grandes villes, gardent une fidélité inébranlable à Rome; l'Irlande, qui fut un des derniers foyers de la culture latine, reste catholique; la Pologne, convertie à la culture latine en même temps qu'à la foi chrétienne, repousse la Réforme; l'Angleterre, tiraillée dans tout le cours de son histoire entre deux races et deux traditions qu'elle a réussi à fondre dans un type splendide de civilisation, oscille longtemps, déchirée par des guerres civiles qui sont des guerres de religion. La Germanie, l'Europe du Nord qui lui est apparentée de langages et d'institutions, se détachent sans effort de l'Église romaine pour se donner avec ferveur à la Réforme.

Le conflit aujourd'hui change de forme et sous sa métamorphose gagne en acuité; l'Europe et le monde entier derrière elle ont cette fois encore à choisir entre l'expérience positive et la mystique. Les théories de Rousseau, nées dans un des lieux saints de la Réforme, ont, d'étape en étape, abouti à Karl Marx, la Réforme sociale a trouvé son Luther et son Évangile en Allemagne, et son Calvin en Russie. Le matérialisme historique abolit résolument une large portion de l'histoire humaine, que son dogmatisme condamne comme indigne.

Une compagnie de saints, en possession de vérités infaillibles, va ramener la nature humaine à sa pureté native; l'âge messianique, l'âge d'or, tous les rêves qui ont réconforté la misère humaine, vont se réaliser. La guerre, la pauvreté, la haine, le mal seront détruits à jamais. L'Asie qui se retrouve dans ces mirages paradisiaques, les accepte comme des prophéties nouvelles; elle attend avec confiance le miracle qui fera fleurir sous ses yeux le manguier à peine planté. En face de ce dogmatisme séduisant, les vieux pays de l'humanisme glissent du doute salutaire au doute paralysant, ils sont déjà tout prêts à sacrifier le système d'éducation qui leur a donné la suprématie. Cet héritage du passé qu'ils ont longtemps revendiqué comme le titre authentique de leur noblesse, leur pèse maintenant comme un fardeau encombrant; ils aspirent à l'alléger, comme s'il dépendait d'eux de réduire l'histoire, tandis que l'histoire ouvre ironiquement devant eux des perspectives toujours plus lointaines. Voici que maintenant s'est créée la préhistoire, science au nom singulier et révélateur; on avait naïvement cru toucher au seuil de la civilisation avec la chronologie de l'Égypte ou de l'Assyrie, et derrière elle, des âges nouveaux se découvrent, l'âge du bronze, l'âge de la pierre, le néolithique, le paléolithique, qui donnent le vertige aux intelligences ancrées dans les vieux préjugés, mais qui semblent encore bien courts au regard des nombres astronomiques que l'infiniment grand et l'infiniment petit nous rendent aujourd'hui familiers. Il faut que l'homme blanc, pour parler comme Kipling, accepte virilement son fardeau, ou qu'il cède la place. Plus l'histoire s'allonge, plus le prix de la civilisation s'accroît; quand on mesure la somme d'efforts qu'il a fallu pour aboutir au peu que nous sommes, au peu que nous savons, au peu que nous pouvons, on apprend les vertus suprêmes de l'homme : la patience et l'énergie; le pauvre roi de la nature retourne à sa place qui n'est ni si humble, ni si exaltée dans l'univers. Le progrès ne risque plus d'être pris pour une force aveugle ou pour une loi fatale; il apparaît comme l'effort conscient, délibéré, obstiné, d'une élite souvent payée de sa peine par le dédain, la persécution et le martyre. Une poignée d'individus a de tout temps mené le monde; le reste n'a que réagi, par l'obéissance ou la résistance. Et l'effort de la société doit tendre à recruter

cette élite nécessaire. *Spiritus flat unde vult*; « l'esprit souffle d'où il veut souffler », un choix plus large assure donc plus de chances; mais la vie pratique a ses exigences qui travaillent dans un sens opposé. On ne peut qu'admirer la bourgeoisie française d'avoir cru avec tant de ferveur au grec et au latin; M. Jourdain a bravé le ridicule; il a pris comme les grands seigneurs des leçons de grammaire et de philosophie, et quand il a pris leur place, il a su l'occuper. Grâce à tous ses Jourdains, la France a donné au XIXe siècle le spectacle unique d'une classe moyenne pénétrée tout entière par l'humanisme.

La perte de l'humanisme ne serait pas seulement la déchéance d'une classe; elle menace toute une civilisation. L'humanisme est une des rares forces qui combattent l'étroitesse des intérêts purement nationaux. Au temps des monarchies orgueilleuses et jalouses, il avait réussi à créer la première grande démocratie, la république des lettres, où tous les esprits cultivés pouvaient communier sans distinction de frontières, entre l'Atlantique, la Baltique et la Méditerranée. Il a inspiré à la Révolution la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, magnifique utopie à ses origines, et qui pourtant a changé la face du monde : à la dignité morale de la personne humaine, proclamée avec une vigueur définitive par les classiques du XVIIe siècle, à la dignité intellectuelle de la personne humaine, affirmée par le XVIIIe siècle, venait s'ajouter la dignité politique de la personne humaine, qui devait inévitablement conduire au suffrage universel; la dignité sociale de la personne humaine est l'apport du XIXe siècle. Le problème s'est étendu ainsi des individus aux sociétés et le XXe siècle s'oriente résolument vers cette nouvelle phase. Des régions supérieures à l'individu, la recherche s'étend parallèlement aux régions inférieures de la conscience, du sous-conscient à l'inconscient. L'individu cesse d'être le miroir transparent où la pensée grecque avait appris à lire; il est la somme obscure des hérédités léguées par un chiffre innombrable d'ascendants, il est le dépôt de sensations, d'impressions enfouies dans une ombre impénétrable d'où elles réagissent sans se laisser entrevoir. Ici encore se manifeste la différence caractéristique de l'Orient et de l'Occident. Les tenants du néo-bouddhisme, de la théosophie, et de tous les articles frelatés qui se réclament de la philo-

sophie hindoue, revendiquent bruyamment pour l'Inde l'honneur d'avoir donné naissance à ces conceptions. La transmigration des âmes et le Karman sont à coup sûr de nobles hypothèses pour rattacher l'homme, par un lien de solidarité morale, au passé et à l'avenir; ils découvrent dans l'individu actuel les résidus des actes antérieurs et l'amorce des destinées ultérieures; mais l'expérience sur laquelle ils prétendent se fonder est, à la manière orientale, une intuition réservée à une élite de voyants, elle échappe au contrôle et procède par affirmations dogmatiques; jamais elle ne se fonde sur une expérience du passé, jamais elle ne contient une parcelle d'histoire; il en est sorti une abondance prodigieuse de contes et de fictions qui sont peut-être les chefs-d'œuvre de l'imagination et de la sensibilité humaine; l'histoire telle que l'humanisme la conçoit a d'autres ambitions; elle subordonne à la raison tout le reste. Lequel vaut mieux? La réponse finale est toujours un acte de foi; mais sans la foi l'action est paralysée.

Et précisément la foi s'en va de l'Occident. Pour l'entretenir sans se départir de l'attitude critique que l'humanisme commande, il fallait un miracle de volonté, et le stimulant d'un succès éclatant. Mais après les triomphes prestigieux, la lutte se fait difficile. L'Occident a péché par excès d'orgueil; et maintenant le bloc des haines, des rancunes, des jalousies s'est soudé; il a trouvé pour l'animer une puissance installée au cœur de l'Europe, maîtresse de toutes les techniques, laborieuse, opiniâtre, qui porte dans la vie civile la rigueur de la discipline militaire, et qui, pour résoudre l'antinomie entre l'individu et la collectivité, a opté comme l'Orient pour la collectivité contre l'individu. Entre ces deux masses en équilibre instable, le Nouveau Monde peut fixer le destin; mais, déchiré lui-même par la variété de ses origines, il oscille, ballotté entre les deux tendances, préoccupé avant tout de créer, à l'aide d'éléments hétéroclites, des nationalités nouvelles. Les voyageurs qui ont visité les écoles et les bibliothèques de l'Amérique n'ont pu manquer d'éprouver une admiration respectueuse devant le spectacle émouvant d'une société humaine surgie sur un sol où elle n'avait pas de racines et qui s'applique à dégager de sa courte existence les principes d'un idéal nouveau; elle s'est donné avec une pro-

digalité magnifique des Universités nombreuses où les humanités, transplantées du vieux continent, poursuivent leur action bienfaisante en préparant une élite; mais à distance on ne peut voir que la profusion des instituts techniques, des écoles professionnelles, sans se rendre compte des conditions spéciales qu'impose la mise en valeur d'un pays neuf et surtout d'une société neuve, où, faute d'une culture suffisante, c'est la fortune qui classe les hommes.

Entre les zélateurs et les détracteurs de ce qu'on appelle la culture matérielle ou utilitaire, l'humanisme est encore menacé par des adversaires insidieux; on propose de le restaurer sur des bases nouvelles, de substituer aux langues mortes l'étude des langues vivantes, riches déjà d'un long passé : le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le russe ont en effet des littératures où l'intelligence et le goût peuvent se former; elles ont drainé en grande partie le trésor des civilisations anciennes. Mais elles ont le tort de vivre, d'être des langues nationales, des instruments de propagande au service d'influences rivales; elles font partie du bagage nécessaire de l'homme cultivé; un bon Européen se doit d'être d'abord un bon polyglotte; on ne connaît pas la civilisation d'un pays tant qu'on n'en connaît pas la langue; en dehors des jouissances d'art que procure seule la lecture des originaux, la langue est le seul outil qui démonte le mécanisme intime de la pensée. Mais seules les littératures mortes ont atteint la sérénité qui n'appartient qu'aux choses d'outre-tombe; elles sont, pour emprunter la fameuse formule d'Aristote, purgées de leurs passions, elles sont le capital indivis de l'humanité, elles ont cessé d'être nationales pour devenir humaines. Un Oriental qui veut s'initier aux civilisations de l'Europe n'a pas d'introduction plus sûre que le latin et le grec; s'il s'en est rendu maître, le regard de sa pensée embrasse tout le domaine des idées communes à l'Occident; il en saisit l'unité profonde qui nous échappe trop souvent. On enseigne aujourd'hui le latin et le grec dans les Universités de l'Inde et du Japon; il serait piquant, mais il serait douloureux de voir l'Occident déserter sa tradition quand l'Orient s'essaye à la lui emprunter.

SYLVAIN LÉVI

RABOLIOT

PREMIÈRE PARTIE

I

Depuis la veille, l'*œillard* de l'étang, grand ouvert, tirait : cela faisait à la surface de l'eau un entonnoir aux parois luisantes, un tourbillon tranquille et fort, si continûment régulier qu'il apparaissait immobile. On entendait sous la digue en chaussée une rumeur de cascade souterraine. Le courant jaillissait au pied du talus gazonné, filait d'une seule coulée bourbeuse dardée raide à travers les prés. Du ruisseau de Bouchebrand débordé, on ne distinguait plus que les hampes des joncs, les quenouilles veloutées des massettes, parcourues toutes au choc des eaux d'une ondulation trémulante et qui se propageait très loin.

Toute la nuit encore, l'œillard avait tiré. Toute la nuit, de sa maison, le garde Tournefier en avait entendu le fracas monotone. Derrière ses volets clos, les ténèbres bruissaient de ce lourd et frais grondement; il l'entendait du creux de son sommeil, en même temps qu'à son flanc, dans l'épaisseur duveteuse de la couette, il éprouvait vaguement le poids abandonné et chaud du corps de Tasie, sa femme. Alors il lui disait :

— L'eau pousse... Les étangs supérieurs donnent si fort que ça mettra du temps à passer... Écoute ça, bon Dieu, si ça pousse!

Tasie sans répondre bâillait, mussait sa tête au creux de son bras replié. Et Tournefier continuait, pour lui seul :

— Avant-hier, à la *Patte d'oie*, c'est venu tellement gros que la bonde n'a pas pu y suffire : l'eau a passé sur le chemin, aussi large et raide que la Sauldre... Elle a laissé des trous, cent bons dieux, à y loger un troupeau de vaches!

Songeant tout haut, il évoquait la pêche des jours récents, évaluait le rendement des étangs mis à sec : « Buzidan, cette année, avait mieux donné que Malvaux; à Chanteloup, le frai avait été mangé par les perches d'Amérique : quelle sacrée vermine c'était là!... Tancogne, le fermier général de monsieur le comte, avait fait grillager la fosse aux brochets, à cause des loutres. Quelle vermine aussi, les loutres, quelle sale graine de dévorants! Pire que les renards, en un sens; pire que les bracos à deux pattes!... »

Sa songerie évoluait, hantée d'ennemis sans nombre. La pêche, au fond, il s'en fichait : les perches d'Amérique pouvaient gober jusqu'au dernier tous les alevins du Tancogne; ça n'était pas l'affaire d'un garde-chasse. Il était garde-chasse, et fameux garde, il pouvait s'en vanter : Firmin Tournefier, dit « cent bons dieux », à cause d'une habitude de parler qu'il avait.

Une chevêche passait sur la maison, étirant dans le noir son aigre plainte, son grincement triste de girouette : encore une malveillante, quêtant un mauvais coup nocturne. Ah! ces nuits! Est-ce qu'on pouvait dormir quand on avait, comme lui, le métier dans le sang? On s'allonge sous les couvertures, on ferme un œil, et l'on écoute. A travers le sommeil les sens guettent, anxieux du glapissement soudain, de l'aboi à deux temps du renard qui mène un gibier; on songe aux pièges tendus dans les sentiers d'assommoir; on devine, sur les talus des fossés, le glissement onduleux d'un putois ou d'une fouine en maraude... Ce tintement de grelot, qu'est-ce que c'est? Voilà deux nuits, sur les Communaux, il y a eu un coup de lanterne...

Le jour venait, perceptible seulement au vaste silence des choses. Tournefier appela tout à coup :

— Tasie!

Il était déjà debout, se vêtait à tâtons, avec des gestes machi-

naux et précis. Sur la table, il retrouva la petite lampe pigeon, l'alluma, emplit un verre de café froid.

— Que je te dise, Tasie : Tancogne a embauché un homme de plus, pour sa pêche.

Après un silence, il demanda :

— Tu sais qui?

Et, sans attendre la réponse :

— Le gars Fouques, ton cousin.

— Raboliot? — dit Tasie.

— Raboliot, oui.

Assis devant la table, taillant au pain de longues mouillettes, il les plongeait dans le café, les tranchait à coups de dents nets, gonflait ses joues de grosses bouchées. Dans la clarté du lumignon, sa face blonde et sanguine, d'ordinaire insoucieuse et riante, montrait une gravité anormale, le tourment d'un obscur souci. Ses yeux gris, d'une pâleur ingénue et limpide, fixaient sans voir la toile cirée. Sa poitrine se gonfla d'une inspiration profonde; il soupira, bruyamment :

— Écoute, Tasie...

Il sembla soudain résolu :

— J'ai comme une idée, — dit-il, — que ça ne lui vaudra rien, au Raboliot, de venir rôder par ici. Tancogne cherchait un homme à embaucher : c'est Volat qui lui a indiqué Raboliot.

— Et après? — dit Tasie.

— Une idée comme ça, — répéta Tournefier. — Volat, Tancogne : le cousin fera bien de ne pas trop s'y fier. C'est une chenille, Volat. Jaloux de la chasse tel que je le connais, je pense bien qu'il n'attirerait pas Raboliot dans ses guêtres, et les collets, et le fusil de Raboliot, à moins de lui préparer, par en-dessous, un sale coup.

— Bah! — fit Tasie. — Il est malin aussi, Raboliot.

— Mais pas méchant, pas venimeux comme l'autre. Je te le dis, Tasie : qu'il prenne garde au Volat.

Silencieuse, la femme réfléchissait. Et tout à coup :

— Qu'est-ce qu'il pourrait lui faire sans toi, hein, Volat? Est-ce qu'il est garde-chasse? Est-ce qu'il a prêté serment? Est-ce qu'il peut dresser un procès?... Qu'il prenne garde au Volat, tu disais... Et à toi aussi, je pense?

— Peut-être bien, — acquiesça Tournefier.

Et il expliquait, soucieux :

— Je ne lui veux pas de mal, cent bons dieux non! Tout de même, allons... Qu'est-ce que je pourrai faire, dis voir, si jamais le vieux Tancogne m'oblige à lui tomber dessus? Et Volat l'y aidera, tu peux croire. Et moi-même, des fois, sans le vouloir... Que je me prenne le pied dans un collet, que j'en découvre toute une bordée, il faudra donc que je me bouche les yeux, crainte de m'apercevoir, par hasard, qu'ils ont été tendus par Raboliot?

Il hocha la tête à plusieurs reprises, la main déjà sur le loquet de la porte :

— Ce que j'en dis... — conclut-il. — Enfin oui, c'est pour te dire que j'aimerais mieux le voir ailleurs.

Dans l'aube grise et mouillée, il s'achemina vers l'étang. La Sauvagère était maintenant presque vide : à peine, aux abords de la bonde, restait encore une mare triangulaire, bourbeuse, dont l'eau bougeait de vagues et lents remous.

— Bonjour, Tournefier.

C'était Tancogne, le fermier général, apparu devant lui sans qu'il l'eût entendu venir. Il éprouva comme un malaise.

— Bonjour, monsieur Tancogne, — dit-il avec politesse.

Tous deux ils regardèrent, à leurs pieds, la mare d'un jaune brunâtre qui entourait la bonde. Les mêmes remous s'y tourmentaient, tantôt torpides et profonds, tantôt exaspérés, agitant violemment la surface de l'eau, y déroulant d'épaisses volutes floconneuses.

— Il doit y en avoir, — dit Tournefier.

Tancogne continuait d'observer sans mot dire. Le malaise du garde grandissait; des questions lui venaient aux lèvres, à propos des hommes de corvée, de Raboliot surtout, et de Volat. Il lui semblait, si seulement il les prononçait, que la personne de Tancogne dépouillerait cette espèce de mystère glacial qui flottait autour d'elle comme un linceul autour d'une *birette* [1]; mais quelque chose pesait sur sa langue, un pavé qui la paralysait. A peine si Tournefier osait lever les yeux vers le visage desséché, aux lèvres mauves entre les

1. Fantôme; sorcier accoutré en fantôme.

durs poils clairsemés, aux pommettes plaquées d'un parchemin grisâtre que tachaient des marbrures cireuses, vers les yeux d'un jaune minéral, désagréablement fixes et brillants sous un larmoiement continuel. Sur son crâne qu'on devinait chauve, Tancogne portait un bonnet de loutre, une fourrure peladeuse et qui montrait son cuir. Le vieux toussait. D'une petite bonbonnière de métal il tirait des boules de gomme, qu'il mâchonnait lentement, comme des chiques.

— Ah! bien, — soupira Tournefier. — Voilà la charrette qui s'amène.

Elle venait par l'allée sablonneuse, bordée d'épicéas et de pommiers alternés. Un mulet maigre, entre les brancards, allongeait son pas dégingandé; un homme le tenait par la bride, courant presque; deux autres, debout dans la charrette, se tenaient accotés aux ridelles parmi des ustensiles pêle-mêle; un quatrième suivait, quelques pas en arrière. Dans le petit jour frais, où traînaient des nuées bruineuses, les cahots du tape-cul secoué par les ornières, les entrechocs des bidons de fer-blanc s'engourdissaient en sonorités grêles; on n'entendit les voix des hommes que lorsqu'ils touchèrent l'étang.

Tout de suite, ils commencèrent la pêche. Bottés de caoutchouc jusqu'au faîte des cuisses, un ciré noir leur collant à l'échine, ils pataugeaient, l'*aveiniau* [1] à la main. Tournefier, lui aussi, s'était botté : il marchait dans le lit de l'étang, foulant le sable moite et ferme, qui çà et là bougeait d'un tremblotement massif. Des algues, à ses pieds, s'agglutinaient en paquets noirâtres, vite flétries à la morsure de l'air; il les soulevait, les mains rouges, ramassant les alevins échoués : il y avait de petites carpes-cuir, dont la peau fauve s'ornait de larges écailles d'or plaquées en file au long des flancs, des tanches d'un vert sombre et sonore, dégouttelantes de la vase où elles se tenaient blotties, des goujons ternes, au ventre d'un blanc gras. Tournefier les lavait dans un seau qu'il portait, les secouait un instant, les doigts entrefermés, et les laissait couler dans l'eau avec une douceur délicate. Sous ses pas, des odeurs fortes se levaient, une senteur de poissons remués, de vase nue, de fermentations végétales.

— Pas de perches d'Amérique?

1. Épuisette.

Tancogne l'interpellait, de la berge, dressant sa silhouette de gnome entre deux aulnes en buisson. Le garde sursauta :

— Excusez-moi, monsieur. Il y en a.

— Beaucoup?

— Excusez-moi, — répéta Tournefier; — je crois que oui.

— Faites voir, — dit Tancogne.

Il y en avait beaucoup, en effet : menues et larges, presque rondes, des médailles d'émaux chatoyants, orange et soufre, vert et bleu. Le garde en ramassa quelques-unes, qui tout de suite hérissèrent l'armure épineuse de leurs reins. Tancogne les prit entre ses mains, les considéra un instant; dans ses yeux froids une flamme s'alluma, et ses mains se mirent à trembler. Il ne dit pas un mot, mais ses doigts se crispèrent; leurs bouts pointus, aux ongles durs, s'enfoncèrent dans un ventre orangé; un à un, avec la même froideur cruelle, il creva les poissons qu'avait apportés Tournefier; on entendait chaque fois un aigre et léger claquement, celui de la poche natatoire qui éclatait sous la pression.

Il s'avança sur la chaussée, gagna la contre-pente de la digue, où l'eau sortait du conduit souterrain. Son approche faisait taire les hommes, les inclinait vers leur besogne. Ils étaient maintenant une dizaine, qui travaillaient avec une lenteur diligente, habitués qu'ils étaient à ces pêches d'automne. Dans l'eau de plus en plus bourbeuse, ils plongeaient leurs aveiniaux de soie, les ramenaient pleins d'alevins soubresautants, dont le grouillis emplissait l'air d'un grésillement convulsif et mouillé.

Ils les triaient, très vite, rejetaient sur le pré les perches d'Amérique, distribuaient les poissons dans les grands bidons de fer-blanc : ils y glissaient sans faire le moindre bruit; mais quelquefois une panique les bouleversait, les jetait en cohue contre les parois de métal, qui résonnaient de légers chocs multipliés.

L'eau de l'étang presque tari n'arrivait plus qu'à peine dans le ruisseau. Les joncs, les prêles, depuis deux jours inclinés par sa force, se redressaient avec des froissements insensibles; de chaque côté du Bouchebrand apaisé, ils reprenaient leur friselis monotone, abandonnés enfin de ce fort tremblement qui les avait secoués au long d'une lutte interminable.

Par intervalles, dans le courant, quelque chose débouchait tout à coup : cela venait du conduit souterrain, gonflait l'eau d'un remous vivant. Alors un homme courait, une épuisette de filet au poing : il fouillait à tâtons, se redressait soudain, arquant l'échine du geste d'un tâcheron qui soulève une pelletée de terre; et dans l'épuisette émergeante se débattait une carpe monstrueuse, à soubresauts pesants et mous. Il y avait ainsi dans chaque étang tout un troupeau de bêtes énormes vouées à la production des alevins. On les reprenait chaque année en les dénombrant avec soin; elles attendaient dans des bassins le retour des journées tièdes, l'instant de revenir, pour la ponte et la fécondation, dans les frayères aux fonds herbus.

— A l'étang! — dit Tancogne.

L'équipe des pêcheurs franchit la digue, descendit dans la Sauvagère. L'eau ne coulait même plus entre les plages de sable et de boue; seules, des ornières sinueuses et nettes marquaient encore la trace de son passage. Mais le cours du Bouchebrand apparaissait bien mieux dans cette étendue grise et morne; il venait de là-bas, vers le sud, à travers d'autres étangs : ceux de Malvaux, le supérieur et l'inférieur, et celui de Bouchebrand, le dernier, derrière les marécages et les friches de bruyères, derrière les grands pins maritimes dont les cimes denses et sombres se pressaient sur le ciel de nuées blanches. Au milieu de l'étang, il contournait une île ovale bordée de petits aulnes en boule, sommée d'épicéas alignés, enfin gagnait la bonde où il disparaissait.

C'était là que les carpes étaient venues se rassembler. L'eau, par endroits, était si peu profonde que les reins des bêtes émergeaient, se pressaient côte à côte dans un moutonnement confus : et l'on cherchait des yeux le chien de ce troupeau. De temps en temps, l'une d'elles trouvait la tranchée du Bouchebrand; elle remontait alors d'une nage forcenée, fonçant du nez, ouvrant la vase ainsi qu'un soc. On ne voyait plus d'elle que son sillage désordonné, et parfois sa nageoire dorsale, sombre et molle, large comme une main.

Les hommes de nouveau barbotaient, fouillant de l'épuisette à même la pesante cohue. Les manches des filets surchargés pliaient; au choc des queues claquantes comme des

battoirs, la boue jaillissait en fusées, projetait sur les visages des taches sombres qui durcissaient en croûtes. La plupart de ces carpes pesaient une dizaine de kilogs; chaque année, malgré l'accoutumance, les pêcheurs s'étonnaient de les revoir, plus épaisses encore, plus réellement énormes qu'ils ne se les rappelaient. Ils les allongeaient dans des caisses de bois, côte à côte; trois ou quatre d'entre elles en garnissaient le large fond : elles restaient là, le corps inerte, clappant de leurs grosses lèvres rondes, bourrelets de peau blanche et charnue; les écailles de leurs flancs luisaient comme des plaques de métal; elles soulevaient leurs joues sur leurs ouïes sanguinolentes, d'un mouvement rythmique et doux.

A force de bouleverser l'eau stagnante, de piétiner dans le même cercle, les hommes faisaient naître autour d'eux un marécage de boue liquide, une espèce de grande flaque pâteuse où leurs regards ne distinguaient plus rien. Souvent, leurs filets tâtonnants butaient à faux sur les corps des poissons; ils les poursuivaient au hasard, les soulevaient quelquefois à demi, basculant sur le cadre de fer, et replongeant d'un bloc au milieu d'une gerbe brune. Souvent aussi ils chancelaient, saisis aux jambes d'une étreinte molle et froide. L'un d'eux même, tout à coup, heurta en reculant l'un des deux petits murs qui s'écartaient à partir de la bonde, battit l'air de ses bras en détresse, tomba dans l'eau à la renverse. Il reparut, gluant, aveuglé par la vase : et il toussait, s'ébrouait, crachait, parmi les rires puissants des autres.

— Eh ben, Berlaisier, l'eau est bonne?

— T'avais soif, faut croire, vieil ami?

Bottereau, dit Berlaisier, s'était mis à rire lui aussi : il était de nature débonnaire, de muscles vigoureux et lents. Baucheton[1] dans les bois de Sologne, abatteur de chênes et de pins, il travaillait deçà delà, à l'embauche, suivait les batteries en été, et l'hiver tendait des collets. C'était l'hiver qu'il préférait, ses joies hasardeuses et rudes, mais profitables.

Il n'était pas le seul entre les pêcheurs de Tancogne : Créquine le savait bien, qui tant de fois avait « fait équipe » avec lui, par les nuits noires épaulant le fusil, tandis que Berlaisier agitait le grelot et promenait par chaumes et labours le

1. Bûcheron.

faisceau clair de la lanterne. Une rude langue il avait, ce Créquine, un battant solidement accroché! Cela surprenait davantage parmi ces hommes taciturnes et méfiants : non que Créquine eût moins de méfiance que les autres; mais la langue lui démangeait trop, il ne pouvait la tenir en repos. On l'avait baptisé Sarcelotte, peut-être à cause de son caquetage aux sonorités nasillardes, plutôt à cause d'un flair particulier à ce chasseur de sauvagine, des colverts et des sarcelles qui hantent les roseaux des étangs.

Tous ces hommes d'ailleurs, petits pésans, bracos, aricandiers, parmi lesquels se recrutait une main-d'œuvre occasionnelle, avaient ainsi leur sobriquet, leur sornette comme on dit en Sologne. Volat, le grand Volat sec et blafard, aux yeux enfoncés creux sous un front dur comme caillou, on l'appelait par derrière Malcourtois. Il s'attachait à lui un peu de cette peur instinctive qui rendait muet Créquine lui-même à l'approche du fermier général : Volat était un des métayers de Tancogne, et son homme à tout faire, son espion, un chacun s'en doutait. Familier, oui, blagueur à l'occasion; mais plus encore que ses rogues manières, on redoutait la bonhomie pateline et froide dont il s'accoutrait quelquefois : si malin que fût le grand Volat, on reniflait à son entour un relent de traîtrise qui invitait à la prudence; un putois a beau être fin, il n'est pas libre de ne pas puer.

Tout en pêchant, il guettait des oreilles et des yeux. C'était quand il tournait le dos, quand il semblait distrait, absent, qu'il épiait avec plus d'acuité : et cela se sentait étrangement. Plusieurs fois déjà, Sarcelotte l'avait interpellé :

— Hé! Volat, surveille tes oreilles : elles remuent!

Malcourtois haussait les épaules et ne daignait même pas répondre. C'était un autre qui l'inquiétait, qu'il surveillait intensément, bien qu'il ne le regardât jamais. Cet autre-là, on ne l'appelait que Raboliot : à tel point qu'on avait oublié le nom de ses père et mère, qui était Fouques; et jusqu'à son nom de baptême, qui était Pierre. Sa mère elle-même, la vieille Montaine, sa femme Sandrine ne l'appelaient que Raboliot : une sornette qui était sienne depuis toujours, depuis les premiers mois de sa vie. Déjà futé, remuant, le corps fin, l'œil vif et noir, c'était bien vrai qu'il ressemblait

à un lapin de rabolière [1], à un raboliot bien venu, de lignée sauvage et drue : lapereau sauvage, bête de bois, les broussailles étaient son domaine, les « aronces » épineuses où il se coulait à l'aise, les longues friches où foisonnent les bruyères, — breuvèzes pourpres, breumailles rose tendre, — et les couverts de grands genêts qui le cachaient, debout, tout entier.

Braconnier, parbleu, comme tout le monde l'est en Sologne, comme l'était défunt son père avant de finir tristement, des suites d'un mauvais coup de pied qu'il avait reçu dans le ventre. La vieille Montaine, ulcérée par ce souvenir, s'épouvantait maintenant pour son garçon; Sandrine aussi pleurait souvent : les sacrées femmes! Allez les empêcher de geindre! Ce n'est qu'une gêne qui pèse sur le cœur, jusqu'à l'angoisse d'abord, et soudain jusqu'à la colère, avec ses mots et ses gestes violents. Si les femmes ne peuvent pas se tenir de pleurer, est-ce que les hommes sont maîtres de cet instinct qui les pousse vers la chasse, fils d'une terre giboyeuse où craillent le soir les faisans qui se branchent, où rappellent les perdrix dans les chaumes, où les lapins par bandes sortent des bois à l'assaut des récoltes? Et si quelques hommes, plus riches, accaparent le droit à la chasse, s'ils défendent leur droit avec l'appui des lois, des gardes qu'ils paient et qu'ils arment, des gendarmes en uniforme, des policiers habiles à se grimer, est-ce qu'il n'est pas d'autres lois plus anciennes, qu'on chercherait en vain dans les codes, mais que les gars de Sologne connaissent bien puisqu'ils les sentent vivre en eux-mêmes dès que le poil leur pousse sous le nez, dès qu'ils éprouvent la chaleur de leur sang?

Raboliot lui aussi travaillait à l'embauche : tout *ch'ti* qu'il était d'apparence, avec ses mains de femme, si menues qu'elles l'humiliaient, sa cognée frappait juste et raide au pied des arbres qu'elle besognait; les éclats blancs volaient, pulpeux, frais de résine; et les grands pins, à chaque coup, tremblaient du pied jusqu'à la cime.

Aujourd'hui, il pêchait pour le compte de Tancogne. C'étaient des journées assez rudes pour que le vieil avare fût obligé de les bien payer, un travail plaisant, une riche occasion de s'instruire. Depuis trois jours qu'il promenait ses guêtres

1. Rabouillère, nid de garennes.

sur les terres de M. le comte, Raboliot n'avait eu garde de tenir ses yeux dans sa poche. Oh! comme cela, sans avoir l'air... On peut bien repérer les grillages en bonne place, capter d'un sûr regard, comme d'un coup de filet, les sensations fécondes qui vous sollicitent de toutes parts, qui montent des labours et des friches, des étangs, des prés et des bois... Raboliot, sans fatigue, accroissait sa richesse : ce n'était pas une richesse consciente d'elle-même, un amas ordonné dont il pût dresser l'inventaire; mais une richesse plus secrète et plus sûre tant elle était mêlée à lui. A sa mémoire toute sensorielle, il aurait demandé vainement des souvenirs décantés et limpides, quelque chose comme un plan des terres qu'il s'était annexées. Ses yeux, son nez, ses mains se rappelleraient pour lui, ses jambes qui par endroits avaient foncé dans le sable cendreux, glissé dans une coulée de glaise, raclé les épines des ronciers, son corps multiple et sans cesse vigilant, et la mémoire fidèle de son corps.

— A toi celle-là, Raboliot!

Les autres s'amusaient de son adresse infaillible. Debout au bord du marécage, les jambes enfouies jusqu'aux jarrets, ils avaient fini par interrompre leur besogne, par reposer leurs bras sur leurs épuisettes inutiles. Et ils regardaient Raboliot.

Lui marchait prudemment, l'aveiniau incliné : ses yeux, dans la flaque de vase trouble, percevaient le moindre remous, le moindre frisson vivant; ses genoux immergés tâtonnaient, palpaient les frémissements de l'eau; et tout à coup ses mains partaient, décochaient un geste vif, ramenaient une bête captive.

Il n'en manquait jamais une seule. Chaque fois qu'une carpe était prise, il la tendait dans la poche de filet, à bout de manche, vers l'un des hommes qui l'entouraient :

— Empoigne, Berlaisier, gros feignant!

— Porte celle-là, Sarcelotte! Et cause pas en route avec elle!

Il riait, content de cette adresse dont il donnait le franc spectacle; content surtout d'autres choses cachées, qui rayonnaient au dedans de lui, pour lui seul, et qui lui dilataient le cœur.

— Hé, Malcourtois! Je t'offre la prochaine!

Il était content, Raboliot. Le coup d'œil en coin de Volat l'avait chatouillé de bien-être : il l'avait appelé Malcourtois droit en face, ce grand cadavre; et Malcourtois, enfin, avait bien dû le regarder... Hop là! En avant les bras! Une carpe encore, et pas la plus mince! Il la tendait vers le grand Volat, le considérait, de bas en haut, avec une lueur dansante au fond des yeux. Et il songeait, plein d'allégresse : « Ne te gêne plus, mon gars; regarde encore, arrœille-toi [1] bien! La récolte est faite à cette heure, engrangée, à l'abri. Ah! vieille pratique! Ça n'est pas encore toi qui pinceras Raboliot! »

Avec une astuce désinvolte, il attendit que Malcourtois se fût éloigné quelque peu. Ce serait à cette place juste, quand il passerait au droit de ce vieux pommier malade, que Volat se retournerait : une dizaine de pas à compter. Il les comptait, regardant l'échine maigre de l'homme, rétrécie davantage par le geste en avant des bras que raidissait le poids du gros poisson. « Cinq pas encore... Une crapule, Volat, pour sûr; et désagréable à voir : quel dos malgracieux, quelles vilaines oreilles de sournois! Plus que trois pas; deux pas... » Raboliot se tourna vers l'ouest, feignit d'observer, là-bas, le bois de la Sauvagère, la lisière de chênes roux et de bouleaux jaunissants. Un tressaillement de joie subtile lui courut le long des reins : il s'était retourné, Volat! Maître de soi, Raboliot contraignit ses yeux à trahir une gêne soudaine, le malaise d'un homme pris en faute; cela dura moins d'une seconde, jusqu'à ce qu'il inclinât son nez vers l'eau trouble, et recommençât de pousser l'aveiniau.

Il exultait d'une joie gamine : « Bien joué! Bien joué, petit! Malcourtois, lancé, allait suivre le pied, mais de travers; et le vieux Tancogne après lui, naturellement; et sans doute le cousin Tournefier, avec sa plaque de garde-chasse... Volat, Tancogne, Tournefier; et les deux gardes du Bois-Sabot, probable; et peut-être, qui sait, des gars du Saint-Hubert [2] : il y aurait du monde, cette nuit, au bois de la Sauvagère! Cherchez bien, mes braves gens, poussez vos chiens, hardi! C'est là que Raboliot doit avoir tendu ses collets : Malcourtois

1. S'arrœiller : fixer des yeux.
2. Agents de la brigade des chasses.

en est sûr; il a surpris certain regard, tantôt... Mais pendant ce temps-là, Raboliot est ailleurs; pas bien loin, non, pas bien loin. Ah! le bougre! Est-ce qu'il aurait le toupet, tout de même, de faire le grillage que voici, ici-même, à toucher l'étang? Oui bien, il aurait ce toupet : dès cette nuit il amènerait sa chienne, Aïcha, la petite noire; et les lapins tomberaient dans sa musette, à cinquante pas de chez toi, Tournefier. »

Il soulevait les dernières carpes comme il eût soulevé des alevins; une bonne sueur chaude lui coulait sur la peau. Il riait à tous, gonflé d'une merveilleuse indulgence. Des gens venaient, par le chemin dû qui suit la chaussée de l'étang; il y avait maintenant sur la digue toute une petite troupe d'hommes qui le regardaient pêcher. Parmi les autres, il reconnaissait les deux gardes du Bois-Sabot, et Malaterre, le métayer de Malvaux, et Boissinot, le fermier de Buzidan. Il s'épanouit, à voir de loin Touraille qui approchait en musardant, accueillit son beau-père d'un bonsoir retentissant. Touraille venait à petits pas timides :

— Je passais, — expliqua-t-il. — On m'a demandé à Chantefin pour un héron à empailler, une belle pièce, un héron pourpré.

Il salua à la ronde, se mêla au groupe des curieux. Il allait de l'un à l'autre, multipliant des questions discrètes : « Bien marché, cette année, l'alevinage?... Et ces reproducteurs dont il avait entendu parler? Gros comme des chiens, à ce qu'on lui disait; mais va-t-en voir : on le prenait pour un berlaud. »

Comme Raboliot soulevait une carpe encore, il resta sidéré, à contempler un pareil monstre. On lui montra les autres, allongées dans les caisses; et il hochait la tête, avec un air de stupeur vertigineuse. Enfin la voix lui revint; il recommença de semer ses questions :

— Elles allaient crever, hein, si longtemps comme ça hors de l'eau? Et il y en avait des pareilles dans tous les étangs du comte? Arrièze! Ça n'était pas possible... Est-ce qu'il pourrait en empailler une, des fois? Ça devait pouvoir s'empailler aussi, ces bestiaux-là!

Tasie, qui savonnait du linge près du chenil, abandonna sa selle et vint flâner du côté de l'étang. Et il y eut une autre femme, une brune au teint brûlé qui regardait les hommes

en face, et que les hommes eux aussi regardaient, en se cachant du grand Volat. A vrai dire, elle n'était pas belle, cette Flora, plate du corsage et noire comme une taupe; mais elle avait une souplesse de drageon, et des hanches qui mouvaient sous ses cottes à vous pousser le sang au cœur. Volat n'avait pas tort d'être jaloux : elle le trompait, quasi, avec chaque homme qu'elle regardait, tant il y avait dans ses prunelles d'instinctive provocation, de sensualité complice, brûlante comme braise.

Et c'était Raboliot qu'elle aguichait ce soir. Lui s'en amusait un brin, troublé tout juste à fleur de poil, car il aimait bien Sandrine; troublé pourtant, comme les autres mâles. Et puis, la jalousie évidente de Volat l'excitait, ses regards pâles, froids comme des lames. Sans cette fureur glaciale de l'homme, la Flora en aurait été pour ses agaceries de chatte folle : et des « monsieur Raboliot » par ci, et des sourires par là, des dents blanches et mouillées sous le retroussis rouge des lèvres, des frôlements en sourdine, avec ces yeux toujours brûlants, à la sûre perdition de cette âme de femelle.

A un moment, Sarcelotte s'approcha :

— As-tu des feuilles? — demanda-t-il à Raboliot. — Les miennes sont mouillées.

Il prit le papier à cigarettes que lui tendait son camarade; et tout bas, très vite, sans presque remuer les lèvres :

— Prends garde, — souffla-t-il... — Il n'a pas de bons yeux, Malcourtois.

Raboliot eut un geste insouciant, fanfaron un tantinet. Mais pour la première fois le sentiment d'un péril véritable, le planement d'une menace assombrit le ciel de sa joie. C'était peut-être, aussi, ce soir d'automne et sa tristesse. Les nuées loqueteuses pendaient plus bas encore, certaines jusqu'à toucher la terre, traînant un lent crachin qui offensait la peau. Au midi, vers Bouchebrand, les grands pins maritimes étaient noirs; une mélancolie pauvre montait des friches abandonnées, insidieusement s'éployait sur la plaine, où les vieux chênes des plaisses [1], têtiaux sans branches, trognards aux troncs caves et rugueux, dressaient leurs formes mutilées sur le lacis

1. Haies buissonneuses, en bordure des champs.

fuligineux des haies. Il y avait dans l'air des tournoiements de feuilles lasses, détachées on ne savait de quels bouleaux, et qui venaient se poser une à une dans le lit de la Sauvagère, s'éteindre au toucher de la boue.

Une voix retentit tout à coup :

— Eh bien, Tancogne, nous y sommes?

Le ton était ensemble cordial et autoritaire. Ils reconnurent la silhouette du comte de Remilleret, ses longues jambes grêles, arquées par l'habitude du cheval.

— Oui, monsieur le comte, — dit Tancogne.

On entendait le heurt des caisses que l'on chargeait, le brinqueballement sonore des bidons de fer-blanc.

— Vous ferez préparer un saladier de vin chaud, Tancogne.

Les hommes remercièrent. Derrière la charrette cahotante, ils partirent. Énervé d'une longue attente, le mulet tirait à plein collier, piquant le sable de durs coups de sabot. La petite troupe s'enfonça très vite au lointain de l'allée rectiligne, disparut dans le blême crépuscule.

Il n'y eut plus à la Sauvagère que l'égouttis claquant de l'œillard, le tournoiement muet des feuilles. Sur l'herbe du pré, les perches d'Amérique étaient mortes; elles jalonnaient le cours du ruisseau de petits tas inertes et déjà pourrissants.

II

Deux coups furent frappés au volet; un court silence suivit, et trois autres coups s'égrenèrent. Trochut, dit Bec-Salé, reposa sur la table l'*Impartial de la Sologne*, et traversa la salle de l'auberge. Chaussé d'espadrilles, le pas mou, il était si gras et pesant que les lames du parquet geignaient dès son approche. Dans la pièce ténébreuse et vide, son souffle graillonnait avec de menus sifflements.

— C'est toi, Raboliot?

— Oui.

Trochut déverrouilla la porte. Raboliot apparut, la tête encore tournée vers le dehors.

— Aïcha! Là! Là! ma belle.

Une chienne entrait sur ses talons, une petite bête sans race,

fille de corniot[1] : elle était noire comme une nuit de lune nouvelle, avec une seule touffe blanche dans le pelage lustré du poitrail. Ses yeux, au cœur de l'ombre louche, accrochèrent le reflet de la lampe qui brillait dans l'arrière-salle, phosphorèrent une seconde d'une chaude et rousse lumière.

— Il y en a? — dit Trochut.

— Faut croire, puisque je suis venu.

— Beaucoup?

— Quatorze.

Le recéleur alla chercher le lumignon. Ils passèrent en silence dans un réduit qui tenait à la salle d'auberge, bas de plafond, écrasé encore par moitié sous la caisse d'un escalier. Trochut posa la lampe par terre; ils s'agenouillèrent à côté, et Raboliot, un à un, tira les lapins du sac.

— Pas trop gros, hein! — dénigra Trochut.

Il les soupesait, les tâtait, les flairait avec des grimaces de dégoût.

— Pris de ce matin? — demanda-t-il.

— Tous.

Il les allongeait flanc contre flanc, rigides, le ventre immaculé, le bout des pattes jauni par la crotte des terriers.

— Je t'en donne trois francs pièce, Raboliot.

— Quatre francs, Bec-Salé; c'est le prix.

— Et le risque pour moi, dis donc...

Ils discutèrent, nez rapprochés, à répliques basses et rapides. De temps en temps, Aïcha se glissait contre son maître, coulait le museau sous sa main.

— Couche, Aïcha!

Il la repoussait sans la voir, machinalement, tout entier à défendre son dû contre l'âpreté de Trochut.

— Couche là, donc!... Vas-tu coucher!

Il s'interrompit tout à coup, se tourna vers la petite chienne. Elle se tenait raide sur ses pattes, le poil de l'échine soulevé, le mufle droit tendu vers la porte d'entrée.

Raboliot, d'un bond, s'était dressé. Il empoigna Trochut aux épaules, lui plongea au fond des yeux un regard anxieux et dur. Le gros homme soutint ce regard; il chuchota d'une voix pressante :

1. Chien bâtard.

— Ça n'est pas moi, Raboliot, je te jure.

Et il répéta, appuyant sur les mots :

— Je te le jure... Ma grand'foi!

— Ouvre derrière... Vite! — jeta Raboliot.

La porte de l'auberge détona sous un choc violent.

— Au nom de la Loi! — fit une voix, du dehors.

— Ça n'est pas moi, — haletait Trochut. — Non, non, ça n'est pas moi.

— Je m'en fous bien! — grogna Raboliot.

Il poussait Bec-Salé vers l'arrière-salle, où il savait qu'une porte bâtarde donnait sur le potager. Ils s'arrêtèrent ensemble, médusés : derrière cette porte aussi, quelqu'un bougeait, à l'affût; ils étaient à ce point immobiles qu'ils percevaient à travers le vantail le souffle de l'homme qui attendait. Trochut avait éteint la lampe.

— Au grenier! — murmura-t-il. — Tu sauteras par la lucarne.

Ils reculaient déjà, lorsque la porte de l'auberge claqua brutalement, grande ouverte. Il y eut une seconde suspendue, où tourbillonnèrent des pensées en rafale : « Le verrou! songea Trochut. Le verrou que j'avais oublié de remettre!... » Raboliot eut le temps d'entrevoir, sur le rectangle de nuit pâle, la silhouette d'une tête que coiffait un képi. Au claquement de la porte, ç'avait été en lui comme un effondrement; mais à peine eut-il vu cette tête et ce képi, il aperçut du même coup, entre cette tête et le chambranle, le trou plongeant vers la nuit vaste, la passée libre qui l'appelait. Il s'élança vers elle, s'y engouffra, plié dans sa course, comme un lapin qui force une ligne de rabatteurs. Au passage, il éprouva la poussée molle d'une jambe, et le déplacement d'air, à son visage, d'un coup furieux, lancé à vide. Aïcha, touchée sans doute, avait eu un glapissement étouffé; mais il se rassurait maintenant de l'entendre trotter près de lui.

Tout en fuyant, il épiait les bruits nocturnes : rien que le vent à ses oreilles, et le heurt contre terre de leurs deux courses confondues. Il s'arrêta, écouta davantage : rien vraiment; les gendarmes ne l'avaient pas suivi.

Alors il s'appuya contre le mur d'une maison, et laissa s'apaiser les battements de son cœur. Avec le calme, une

grande tristesse l'envahissait, humiliée, amère à sa gorge. A peine avait-il savouré l'ivresse d'être hors de péril, cette mauvaise honte poussait en lui son âcre flot, le soulevait d'une nausée presque physique : « Un rude gars, oui, Raboliot! Et qui avait tôt fait de perdre tout ensemble ses idées et son courage!... Et ça se croyait braconnier! » Il revenait surtout à cet instant où la porte s'était ouverte, où il avait senti drôlement que tout son être se vidait. Il s'était ressaisi, c'était vrai; presque aussitôt, c'était vrai encore; mais il ne pouvait pas se pardonner cette défaillance totale qui l'avait anéanti, une seconde. « Feignant! Feignant!... Ah! Bon à rien! »

Était-ce contre lui-même qu'il invectivait à mi-voix, contre le gros Trochut, cette canaille qui l'avait vendu?... Trochut? Il avait juré sa grand'foi; il lui avait semblé sincère. Un autre alors? Mais quel autre? Et il revit la face du grand Volat, ses yeux glauques et glacés, leurs mauvais regards.

— Aïcha!... Doucement, petite.

Preste, il avait sorti une cordelette de sa poche, la passait au collier de sa chienne, la nouait aux lattes d'une clôture. Un fossé se trouvait là, encombré d'herbes folles, de broussailles retombantes. Il prit entre ses mains la tête d'Aïcha, la regarda de près, en lui parlant :

— A terre! Doucement! Restez là!

Et il reprit sa course droit vers la maison de Trochut.

Tout cela n'avait guère duré; il ne s'était pas sauvé loin, s'étant tôt aperçu qu'on ne l'avait pas poursuivi. Déjà il atteignait la maison.

Il l'avait abordée par le pignon de l'ouest, où justement donnait la lucarne du grenier. Une treille robuste se cramponnait au mur : il l'empoigna, grimpa, tirant des bras, pesant sur le crépi du bout de ses espadrilles, avec l'agilité silencieuse d'un chat. Il s'était maintenant retrouvé; chaque effort de ses muscles lui rendait davantage la conscience de lui-même; au bourdonnement des voix qu'il distinguait dans la maison, à la lueur de certaine clarté, entr'aperçue de la lucarne ouverte et qui filtrait à travers le plancher, il éprouvait la souplesse de ses sens, leur docile alacrité.

Dans le grenier, il se coula vers cette raie de clarté verticale. Il glissait à plat-ventre, appuyé sur ses paumes, sans qu'on

entendît un frôlement. Il colla son œil à la fente lumineuse, et regarda.

Trochut était encore dans la grande salle de l'auberge. Il avait rallumé la lampe. Trois gendarmes l'entouraient : il y avait le chef de brigade Dagouret, le vieux Boussu, et un autre qui était arrivé au pays depuis peu. C'était celui-ci justement qui avait entrepris Trochut : il le tenait par les épaules et le regardait droit aux yeux, comme l'avait regardé Raboliot tout à l'heure. Son visage tendu, éclairé d'en bas par la lampe, montrait de durs méplats tout luisants de clarté jaune; sa petite moustache rousse flambait, troussée en crocs sous les narines.

— Je l'ai vu, — disait-il à Trochut. — Quand il a passé dans mes jambes... Puisque je l'ai reconnu, je te dis!

Bec-Salé, accoté des reins à la table, détournait à demi la tête sous le regard appuyé du gendarme; à chaque mot, il avait de brefs soubresauts, comme si des coups l'eussent frappé. Rien de cinglant, en effet, comme la voix de cet homme : une voix qui ne s'élevait guère, mais dont le timbre pénétrant blessait la chair et faisait mal.

— Un traînier, monsieur Bourrel, je vous jure... Quelqu'un qui n'est pas du pays.

Bourrel. Il s'appelait Bourrel, ce merle bleu. Raboliot le voyait mieux maintenant, ne le quittait pas du regard, le contemplait avec avidité. Quelle figure était-ce là, nom de goui? Qu'est-ce qu'elle avait d'extraordinaire, cette figure? Raboliot le cherchait vainement, s'étonnait à la fois de trouver ce visage pareil à tant d'autres visages, et de ne point pouvoir se retenir de le scruter, prisonnier d'un pénible attrait. Les yeux? Ils étaient clairs, d'un gris pâle et bleuté autant qu'il lui semblait de loin : eux aussi, ils étaient pareils à bien d'autres; le nez, sec et coupant, n'était point laid à regarder, de dessin plaisant au contraire. Alors, la moustache rousse? Mais il ne manquait point de roussiaux par le monde; Berlaisier était un roussiau, ça ne l'empêchait pas d'être bon gars. Non, c'était autre chose, qui ne tenait à rien, à aucun trait visible, qui venait du dedans de l'homme : une expression complexe, intense, presque agressive, d'obstination, de brutalité courageuse, de méchanceté involontaire.

Raboliot, s'il ne pouvait l'analyser, éprouvait tout cela avec une force qui l'émouvait à fond; toutes sortes de puissances troubles fermentaient dans ses artères, lui battaient aux poignets et aux tempes, se soulevaient, pour lui, contre cet homme. Arrièze! Qu'est-ce qui allait donc se passer?

Il frotta de la main ses paupières brouillées, pesa sur le plancher, les deux bras étendus, de son ventre et de sa poitrine.

En bas, Bourrel avait lâché Bec-Salé. Il comptait les lapins allongés sur la table, en plein dans la lumière de la lampe. De la poche de son dolman, il tira un calepin, un crayon.

— Ça va, — dit-il froidement. — C'est Trochut, n'est-ce pas, que tu t'appelles? Tes prénoms, maintenant... allez! vite!

Il écrivait debout, le calepin appuyé sur sa paume. Tout en dictant, Trochut, par intervalles, s'interrompait d'une voix gémissante : « Pauver' moué!.. Heula faut-i'! » Et il poussait d'énormes soupirs qui faisaient trembloter ses épaules.

Brusquement, Bourrel rougit. Raboliot, stupéfait, le vit lancer le calepin sur la table, marcher, les poings serrés, sur le gros homme qui recula.

— Nom de Dieu! — cria-t-il. — Qui est-ce? Qui est-ce? Je veux savoir! Tu parleras, bandit, ou je te casse la gueule!

Il y avait eu, dans son élan, tant de rageuse véhémence, que les autres gendarmes s'étaient avancés eux aussi. Le vieux Boussu, de la main, toucha le bras de Bourrel.

— Hé là! Hé là! — fit-il doucement.

Bourrel tressaillit au contact, secoua son bras avec violence, comme si Boussu l'eût empoigné. Et il criait plus fort, la face maintenant toute blanche, secoué de fureur :

— Quoi! Quoi! Qu'est-ce que c'est? Y a-t-il eu délit, oui ou non? Le braconnage est-il un délit, oui ou non? Alors c'est comme ça, Boussu, que tu comprends ton métier? Je fais mon métier, moi, Boussu! Je suis gendarme, moi, Boussu!...

De nouveau, il marcha sur Bec-Salé :

— Je suis gendarme, tu entends, crapule! Et je te l'apprendrai si tu veux faire le mariolle! J'ai les tribunaux derrière

moi, peut-être; avec la prison à la clef... la prison, tu entends, salaud!

Trochut montrait un visage de panique, décomposé par la terreur. Il s'écria, suppliant, dans un dernier recours à ses astuces de trafiquant marron :

— Si je vous le disais, hein? Est-ce que nous serions quittes, si je vous le disais?

— Dis toujours, — fit Bourrel.

Ses yeux brillèrent. Toute sa fureur sembla tomber soudain. Trochut alors reprit confiance, et dans l'instant se mit à marchander.

Raboliot frémissait tout entier, de l'effort qu'il faisait pour rester immobile, pour ne point leur crier à travers le plancher les injures qui le suffoquaient; un méchant froid lui courait sur l'échine; il ne sentait plus sous ses doigts, au lieu du plancher rêche et dur, qu'une espèce de mollesse cotonneuse.

— Eh bien, oui, là! — disait Bourrel. — Donne-le, et je ferme les yeux.

— Sûr, au moins?

— Sûr!

Trochut lâcha avec tranquillité :

— Raboliot.

Ça y était; c'était ainsi que de pareilles choses arrivaient. Rien n'était plus simple, n'est-ce pas? Raboliot, doucement, se souleva sur les poignets. Il était soulagé, il voyait clair, ça faisait du bien de voir clair.

Bec-Salé était un lâche, oui; et ce Bourrel une brute, un ennemi dangereux qu'il ne faisait pas bon rencontrer sur sa route. Raboliot le saurait désormais. Et il y avait Volat aussi, Volat qui l'avait dénoncé : encore une vérité limpide, une rude et tonique certitude. Allons, c'était temps de partir.

Il ne put s'empêcher, auparavant, de regarder encore à la fente du plancher. Un sourire lui plissa les paupières : parbleu! il en aurait parié dix bouteilles! Bourrel avait repris son calepin, et posément verbalisait contre Trochut. Double aveu, Bec-Salé! Même quand on est malin, vois-tu, il ne faut pas se dégonfler de peur. Mais ce Bourrel, tout de même, c'était une brute.

Raboliot regagna la lucarne. Suspendu par les mains, ses jambes ballantes cherchèrent la treille, retrouvèrent son appui rugueux. Il se laissa glisser sans bruit, reprit terre, et fila au petit trot vers le fossé où il avait laissé Aïcha.

III

Son allégement avait été précaire. Lorsqu'il retrouva sa chienne, il était de nouveau plein de trouble; le dégoût l'avait secoué trop fort; l'indignation montait, devenait maîtresse de toutes ses pensées.

Elle étouffait en lui jusqu'au sentiment du danger qu'il courait; ou bien, s'il pressentait vaguement la menace de ce danger, s'il flairait son approche rôdeuse, ce n'était que pour s'indigner davantage contre ceux qui l'avaient attaqué, contre les forces dures auxquelles il s'était heurté, et dont ces hommes étaient les apparences sensibles.

Ah! ceux-là, par exemple, il les voyait! Pendant qu'il marchait au hasard, l'escorte était nombreuse qui l'accompagnait dans la nuit; il y avait les trois gendarmes, leurs dolmans bleus, leurs képis à visière brillante; un cliquetis sautillait avec eux, de gourmettes ou d'armes, ou de menottes. Les pommettes saillantes du roussiau surgissaient dans les ténèbres, éclairées en dessous par la lampe de Trochut; il les revoyait s'empourprer tout à coup, et puis pâlir, blanches de fureur : pour sûr, Bourrel était un homme coléreux... Et Volat paraissait à son tour, avec ces regards qu'il avait, près de la Sauvagère, quand la Flora faisait ses mines. Et le vieux Tancogne encore, surveillant les pêcheurs, allongeait son index pointu, mâchait des boules de gomme, et crachottait.

Assez, donc! Il pressait le pas, comme poursuivi. Est-ce que c'était un acte si monstrueux, de tendre au bois quelques collets, que cela vous jetât dans les chausses pareille horde d'ennemis? Jusqu'à ce jour, Raboliot n'en voulait à personne; s'il tendait des collets, s'il allait la nuit au grillage, ou au perché, ou à la chandelle, ça n'était pas seulement à cause des sous qu'il y gagnait, lui qui avait femme et drôles; n'était-il pas baucheton aussi, et pas manchot? Tantôt dans les pineraies et dans les boulassières, tantôt à la suite des

batteuses, il n'était pas en peine d'aligner de bonnes journées, de nourrir toute sa nichée. Mais le plaisir, hein? Mais ce besoin de chasse nocturne qui vous empoignait tout à coup, comme ça, parce qu'il pleuvinait dans les ténèbres épaisses, parce qu'il faisait clair de lune, parce qu'il avait neigé? Du ciel familier, des terres natales, des appels mystérieux vous arrivent, des voix secrètes et connues, mille présences persuasives et qui vous tirent, comme avec des mains, hors du lit.

Quand on est Raboliot, on ne s'embarrasse pas de raisons compliquées, telles qu'en ont les notaires, les juges de paix, les traîne-paillasses [1]. Il y a simplement des choses que l'on ne comprend pas, dont on ne peut pas tenir compte : qu'est-ce que c'est que le droit à la chasse? Il y a l'instinct de la chasse, le besoin de chasser selon le temps et la saison, d'obéir aux conseils éternels qui vous viennent de la terre et des nuages, aux ordres clairs qui se lèvent en vous-mêmes, qui montent en vous avec la même lenteur paisible que la lune blanche sur les champs. Le cœur se met à battre, plus fort mais sans désordre; une angoisse légère vous point au creux de la poitrine, pareille, un peu, à celle de l'attente amoureuse. Tant mieux si les hommes s'en mêlent, si l'attrait du danger vient à surgir à cause des hommes! On en avait besoin : les bêtes des sillons et des bois ne vous peuvent donner que leurs ruses craintives, depuis longtemps connues et vaines. On avait besoin, sans le savoir, de jouissances plus dangereuses et plus âpres : et voici que d'elles-mêmes elles se jetaient vers vous. Tant mieux! On allait s'amuser!

Il avait marché au hasard, tout entier à sa houleuse rêverie. Il s'arrêta, pour maintenant réfléchir et décider de ce qu'il allait faire. Il était descendu vers la rive de la Saudre; l'herbe mouillée des prés transperçait ses espadrilles; la brume étale dans la vallée l'enveloppait jusqu'à la poitrine, il y baignait comme dans un lac frais. Autour de lui, des files de peupliers émergeaient de cette blancheur nacrée, des têtes rondes de saules qui vivaient d'un frisson innombrable, presque immobile. Ce lui fut une joie d'y plonger tout son corps, de voir disparaître à ses yeux les lignes d'arbres, et surtout, à sa droite, cette masse de lourds décombres que

1. Les huissiers.

sommait une flèche aiguë : les maisons du village serrées autour de leur clocher.

Il s'était assis à même l'herbe ruisselante, le dos appuyé à un trognard de saule, puissant et creux; par intervalles, des chutes imperceptibles glissaient aux profondeurs de l'arbre; Raboliot le sentait vibrer, contre lui, du travail acharné et menu des larves.

Qu'est-ce qu'il allait faire, à présent? « Dis-moi, mon Aïcha, qu'est-ce que nous allons faire? » La chienne noire, couchée à son côté, se blottissait dans sa chaleur, collait le flanc contre sa hanche; elle s'abandonnait peu à peu, la tête dans le giron de l'homme, s'y endormait, tiède et doucement pesante.

Si Raboliot eût été bien en peine de plier son esprit au jeu des idées générales, il y trouvait à son service une aisance merveilleuse pour la conduite de ses actes. Cela ne lui coûtait aucun effort; l'enchaînement de ses actes prochains se déroulait en lui à partir d'une donnée initiale, toujours la même, si spontanée qu'elle cessait d'être un artifice : il se voyait, lui, Raboliot; et il se disait à lui-même : « Eh bien va, mon garçon. Allons, va! » Et ce double allait, en effet, sous les regards de Raboliot; et Raboliot prenait bien garde de le troubler jamais, lui qui sans hésiter savait tout ce qu'il fallait faire. S'il le guidait pourtant, avec une ingéniosité subtile, il n'en avait nullement conscience : la démarche de ses combinaisons mentales, pour facile et déliée qu'elle fût, échappait à son investigation.

« Allons, va! » Il se voyait rentrant en hâte dans sa maison. Il fallait bien prévenir Sandrine, au cas où les gendarmes viendraient avec le jour, pour une enquête : les mots qu'il dirait à Sandrine, il s'entendait déjà les prononcer. Il fallait attacher Aïcha dans sa niche : et déjà la chose était faite... Après? Il y aurait après une petite lieue à trotter, du village jusqu'à la ferme du Bois-Sabot, où couchaient cette nuit Berlaisier et Sarcelotte : de vrais camarades ceux-là, des solides, des sûrs, des poteaux. Trois phrases échangées suffiraient : « J'ai couché ici cette nuit, hein! Je n'ai pas bougé de toute la nuit ». Et ils auraient compris d'avance.

Il se leva, fit le tour du village de crainte que quelqu'un l'aperçût. Heureusement, sa maison n'était pas dans le gros

du bourg, non plus que celle de Trochut : pour un braco, pour un marchand de gibier clandestin, c'est plus commode d'avoir l'espace libre à sa porte. Trochut habitait vers le sud, près de la route qui va vers Sainte-Montaine; Raboliot juste à l'opposé, sur la route de l'Aubette qui monte vers le canal et qui plonge plus loin dans les bois. Cela lui permettait de regagner son gîte sans traverser les rues dangereuses : il avait ses passages à lui, ses coulées à travers les plaisses, ses clôtures de grillage à la mesure de son enfourchure, et ses repères dans les jardins, pour les nuits noires où les yeux vous trahissent. Il se méfiait des terres meubles où le pied marque, suivait les talus herbeux, recherchait aussi les routes dures, où l'on file raide à l'occasion, et dont l'empierrement de silex ne garde point d'empreintes durables.

Il dépassa les dernières maisons de l'Aubette, un hameau qui prolonge le bourg, longea le jardin de Touraille, son beau-père. Encore deux maisons isolées, deux jardins clos de haies vives : il n'avait plus maintenant qu'à rejoindre la route, en contournant la dernière haie.

— Aïcha! Hop-là, petite!

La chienne franchit le fossé la première. Elle avait sauté carrément; il la voyait, debout au milieu du chemin, qui l'attendait en remuant la queue; rassuré, il sauta à son tour. La lune venait de se lever sur leur droite, atteignant juste, au bout des champs encore enveloppés de ténèbres, la cime d'un bois taillis où quelques chênes surgissaient çà et là : leurs ramures, à contre-clarté, noircissaient sur le ciel laiteux. L'espace s'était dégagé de ses nuées; il n'y traînait plus que de grandes pannes blanches et molles, entre lesquelles s'approfondissaient des trous sombres, piquetés d'étoiles. Et Raboliot songea : « Encore une demi-heure, il fera bon pour le grillage. »

Il arrivait à sa maison : une petite maison oubliée là, une ancienne demeure de brique à pans de bois, couverte de tuiles, comme il n'en est plus guère en Sologne. La lune brillait assez déjà pour qu'on pût distinguer, dans la blancheur des lits de mortier, la tranche des briques superposées, leurs hachures en diagonale dont les nuances évoluaient souplement, d'un rose tendre et charnel à des rouges vifs de coquelicots, à des

pourpres assourdies, bleutées d'encre. Raboliot poussa la porte; elle résista, fermée au verrou. Alors il appela :

— Sandrine!

Il y eut aussitôt, de l'autre côté, comme le bruit d'un sursaut, des froissements vifs, la chute molle d'une chaise chargée de hardes. Et la porte s'ouvrit.

Raboliot entrevit la forme blanche de Sandrine. Il la prit dans ses bras, la serra contre lui, chaude et nue sous la rude chemise. Elle frissonnait.

— C'est toi! — murmura-t-elle; — c'est toi!... Sainte-Vierge, qu'est-ce qui est arrivé?

Il s'efforça de rire, de dissiper avec son rire l'angoisse dont elle frissonnait :

— Mais rien, voyons! Dire que te voilà encore toute à l'envers... Retourne au lit, tu attraperais un chaud-ferdis.

Elle obéit, exhalant des reproches plaintifs :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il a fait? Ah! Raboliot, mauvais diable, c'est sûr que tu me porteras en terre!

Il s'y attendait bien un peu, mais n'y voulait point penser d'avance. Et maintenant, il y était; il s'enfonçait en plein dans cette tristesse intolérable. Volat, Trochut, Bourrel, tous les autres, ils ne comptaient plus guère à cette heure. C'était la tristesse de Sandrine qui était grave, ses plaintes presque enfantines qu'il lui fallait encore entendre, et qui pesaient lourd sur son cœur. Ah! le mauvais chemin à suivre, les mêmes pierres aux mêmes durs passages, et qui meurtrissent les mêmes blessures!

Il regardait autour de lui, cherchait des yeux dans la pénombre les choses réelles qui étaient là, et qui faisaient partie de son destin. La salle tenait toute la maison, sauf un petit cellier où l'on descendait par trois marches, et qui servait aussi de laiterie. Au milieu du carrelage de briques, la table s'allongeait, massive, avec deux ou trois chaises et quelques escabeaux autour; les autres meubles étaient poussés contre les murs chaulés : à gauche la maie de merisier, qu'une horloge dans sa gaine, au cadran fleuri d'enluminures, séparait du bureau[1] à ferrures. En face, dans l'angle de droite, le lit de Raboliot et de Sandrine, un lit à quenouilles encour-

1. Bahut.

tiné de cretonne bleue et blanche, bombait sa paillasse et sa couette entre ses quatre pieds massifs. Il y avait du même côté un second lit un peu plus petit, lui aussi demi-clos de courtines, et où dormaient Edmond et Léonard, qui avaient cinq ans et quatre ans; Sylvie, la dernière-née, une drôline de treize mois, reposait dans sa berce au pied de la couche maternelle.

Les volets étaient mis aux fenêtres; mais par la porte vitrée du jardin, le clair de lune pénétrait dans la salle. Un large rayon flou se diffusait à travers les ténèbres, et les choses, une à une, s'animaient d'une existence étrange, d'une réalité douloureuse. Au-dessus du bureau, sur un rayon du vaisselier, Raboliot distingua quelques livres, de vieux bouquins loqueteux d'avoir été souvent feuilletés, des almanachs campagnards, des Clés des Songes, de mauvais romans populaires. Il haussa les épaules : elle lisait beaucoup, Sandrine; et cela ne lui valait rien. Nerveuse, impressionnable, elle croyait à toutes ces histoires, cherchait dans ce maudit fatras l'explication des rêves qui lui venaient, se rongeait de pressentiments. Pauvre Sandrine! De bon sens elle n'avait plus guère, de tranquille jugement, épais et franc comme pain chaud.

Raboliot était seul pour lutter. Les meubles dans la salle mi-obscure, le souffle des enfants endormis, même les larmes de Sandrine, ce n'était que les éléments d'un combat qu'il menait seul contre lui-même; c'était lui, Raboliot, qui avait à compter avec ces formes de sa misère : lui seul, quand il avait tant besoin d'aide!

Et puisqu'il savait bien, d'avance, qu'il ne pouvait point triompher, ces obstacles lui étaient seulement à souffrance; une hâte le prenait de les franchir plus vite, de les écarter brutalement. Il s'approcha du lit de Sandrine, saisit ses poignets minces et se pencha vers elle :

— Écoute! — chuchota-t-il. — Peut-être qu'au matin tu verras les gendarmes... Oh! ne pleure pas, bon sang! Il n'y a rien, trois fois rien : une affaire de lapins chez Trochut, et qui ne me regarde même pas... Il ne faut pas qu'ils sachent que j'étais au bourg cette nuit, voilà tout... J'étais au Bois-Sabot, tu entends? Tu ne m'as pas vu depuis hier matin.

Son visage était si près de celui de Sandrine qu'il en distin-

guait la pâleur, les yeux agrandis par l'angoisse, les lèvres qui tremblaient, entr'ouvertes.

— Sainte Vierge! — gémissait-elle. — Qu'est-ce que nous allons devenir?

Il était navré de détresse à la voir ainsi malheureuse; mais en même temps une colère le prenait, une rage contre leur impuissance :

— Tais-toi! — dit-il rudement. — Ne m'accrassine pas, Sandrine! Me voilà frais, avec celle-ci qui pleure encore! C'est bon : quand les habits bleus viendront, tu te jetteras à leurs genoux et tu leur demanderas pitié! Si je vais jamais en prison, je saurai bien à qui je le devrai!

Elle se raidit sous l'étreinte de ses mains.

— Oh! mauvais! — reprocha-t-elle.

Mais il la souleva vers lui, menue, légère, et colla sa bouche à la sienne. Tout de suite elle céda au baiser, offrit son corps, sous les couvertures chaudes, aux mains qui la parcouraient toute. Il respira soudain très fort, les reins fouettés, pris d'une fringale de se dévêtir à son tour, de l'étreindre à pleins bras, chair contre chair, d'oublier leur peine à tous deux dans une caresse qui mêlerait leurs deux êtres. Sur son oreille, les lèvres de Sandrine chuchotaient, tièdes et mouillées :

— Ne *le* fais plus [1], mon chéri. Pour les petits, pour moi qui serai tant heureuse, ne le fais plus!

La tête de Raboliot, serrée dans ce collier de chair, tourna doucement de droite et de gauche :

— Je voudrais bien, Sandrine... Ah! pour sûr, je voudrais bien.

— Alors? — continua-t-elle. — Dis, Raboliot, pourquoi le fais-tu?

La nuque de l'homme pesait de bas en haut, d'une pression lente et continue, et qui toujours appuyait davantage; les bras de Sandrine glissèrent, puis ses mains; ses doigts à la fin furent dénoués, et son épaule sentit le froid de cette tête en allée.

Raboliot se tenait debout près de la couche, la poitrine un peu haletante. Comme ç'avait été facile, ce geste qu'il venait de faire! Rien qu'en pesant à peine, d'une force si hésitante,

1. Ne braconne plus.

si molle... Et voici qu'il était debout, debout et seul, avec ce poids accru dans la poitrine, ces élancements, au cœur, de meurtrissures douloureuses... « Dis, Raboliot, pourquoi le fais-tu? » Il ne parlerait pas, non et non! A quoi bon parler? Les mots ne peuvent servir à rien, qu'à meurtrir davantage encore, à empirer le mal qui existe. Il souffrait bien assez déjà; chaque minute de plus dans cette salle, près de ce lit, serait une mauvaise minute. « Pour moi, Raboliot, pour les petits... » Voilà des mots; on les a entendus trop vite, on continue maintenant de les entendre.

Raboliot reculait pas à pas. Derrière les vitres de la petite porte, la nuit était fraîche aux paupières, d'une transparence allègre et bonne; Raboliot regardait les vitres. Dans la salle, l'air confiné s'embarrassait d'une touffeur un peu aigre; les ténèbres pesaient dans les angles, en écroulements épais et mous; et les meubles qui çà et là s'en dégageaient semblaient peiner, lassés, arrêtés à moitié d'une impossible évasion.

— Adieu, Sandrine!

Il s'était évadé d'un seul coup. Il respirait dehors, à longues goulées, un air si abondant et vif qu'il en suffoquait un peu; l'air lui entrait au plus profond de l'être, coulait avec son sang, baignait chacune de ses fibres. C'était comme une ivresse légère, une espèce de folie bienveillante qui le soulevait tou entier : l'allégement d'un cauchemar qui vient de passer, qui n'est plus.

La lune haute laissait ruisseler aux pentes du ciel d'amples ondes de clarté huileuse. Les champs moissonnés, les labours ondulaient avec une souplesse retenue, et qui semblait aux yeux une sorte de toucher velouteux. A leur limite, vers l'est, les taillis s'étendaient sous la vigile des grands chênes : ils s'infléchissaient largement vers le nord, épaississaient leurs masses profondes, en vagues confondues que l'on sentait houler très loin. Là-bas étaient le canal de la Sauldre, Buzidan, la Sauvagère... Vite, vite, Raboliot! Il frémissait de cette griserie subtile; une fois encore, il atteignait le bout de l'écrasant chemin; et la chose était là, qui l'appelait sans trêve, et qu'il allait enfin saisir.

— En route, petite!

Tandis qu'il détachait la chienne, il sentait sur ses mains

sa langue chaude. Par intervalles, une oppression furtive lui traînait encore sur le cœur, un souvenir sans force, une dernière pierre qui roule derrière celui qui est passé, et tombe avec un faible écho. Qu'est-ce qui te prend, Raboliot, à cette heure? Voilà que tu détaches ta chienne? Et pour quoi faire, hein, pour quoi faire?

Il savait bien, parbleu, que ça n'était pas raisonnable. Et après! N'être pas raisonnable, c'était de cela, justement, qu'il avait besoin à cette heure! Il ne se sentait pas encore libre. Il en avait trop lourd à secouer.

— En avant, petite!

Déjà il était sur la route, allongeait dans l'herbe du bas-côté des foulées à demi fléchies, élastiques, rebondissantes. Ses espadrilles ne faisaient aucun bruit, non plus que les pattes d'Aïcha qui filait à son flanc, le nez bas, d'un petit trot coulé et diligent. Pas d'autre bruit que la voix de l'homme, de loin en loin, son chuchotement de joyeuse impatience :

— On y va, dis? On y va, ma belle?

MAURICE GÈNEVOIX

(*A suivre.*)

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ESPAGNE EN 1823[1]

VIII

Le duc d'Angoulême, généralissime, allait trouver sur le terrain, comme militaire, les satisfactions qui lui échappaient dans le domaine politique. Il se hâtait d'arriver devant Cadix où la suprême résistance s'était réfugiée.

Derrière les parapets de la muraille et les flots de la baie, Ferdinand avait été introduit au soir du 15 juin. Le bâtiment de la Douane, où l'on pensait le garder à vue, n'était pas prêt. La famille royale fut logée, çà et là, chez de riches particuliers. — Quelques députés avaient couru s'assembler dans l'église San Felipe Neri, où s'étaient tenues les Cortès de 1812; et la joie de ces partisans de la Constitution avait paru grande d'entrer dans ce Cénacle où elle avait été élaborée. Ils décidèrent de rendre les pouvoirs royaux à Ferdinand qui, par un sourire de dédain, répondit à la délégation venue l'informer officiellement : « Ah! Ah! Je ne suis donc plus fou? [2] » Et il leur tourna le dos.

Sauf le délégué à la guerre (Don Sanchez Salvador), qui se coupa le cou, les ministres reprirent leurs fonctions; les députés leurs séances. Ils étaient arrivés, en fuite, éperdus, entassés dans des barques, au fil du Guadalquivir; et ces

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.
2. Mesonero Romanos, *Memorias de un setenton*. I, 300.

figures effarées, ce débarquement piteux autorisèrent le Président à les féliciter « de n'avoir pas présenté au peuple la pompe inutile d'un cérémonial dispendieux ».

Et puis ils se livrèrent, en gens échappés du danger qui veulent s'illusionner sur la fin de leur puissance, aux passions de la rancune : suspension des articles de cette Constitution tant vantée qui semblait tout d'un coup entraver leurs fureurs; arrestation des suspects, contributions imprévues, privation des droits civiques aux Espagnols ayant adhéré à la Régence de Madrid, nommément les membres de la Grandesse signataires de l'adresse au duc d'Angoulême, déclarés traîtres, indignes du nom espagnol, leurs biens séquestrés, leur rang perdu, pensions et revenus confisqués. — Mais ces énergies d'énergumènes n'avaient terre où pouvoir d'exercer. Un seul espoir restait permis : briser le cercle armé qui entourait la ville.

L'armée encore importante et certainement courageuse s'irritait des sarcasmes que lui prodiguaient les Gaditans, exaspérés du blocus. C'était la satisfaire que de lui donner l'occasion d'une sortie. On réunit 8 à 9 000 hommes, protégés par 60 canons de gros calibre, et le 16 juillet ils débouchaient en trois colonnes de l'île de Léon pour attaquer la ligne française sur les points de Chiclana et de Puerto Real. — Le général de Bordesoulle les laissa approcher et par un recul adroit les attira plus loin qu'ils ne voulaient aller. Une charge à la baïonnette de nos fantassins décida de la journée, l'ennemi fut ramené sous ses batteries et les 2e et 8e dragons, ayant joint les Espagnols au moment où ils cherchaient à se réunir sous la protection de leurs chaloupes canonnières, les culbutèrent dans la mer. L'ardeur des soldats était telle que le Général de Bethisy fut obligé de mettre son cheval à l'eau pour arrêter plusieurs grenadiers qui, ayant suivi les dragons à la course, voulaient aborder à la nage les chaloupes qui s'éloignaient. « Des prisonniers rapportaient qu'afin de mieux électriser les miliciens on leur avait fait passer la nuit à un banquet patriotique, dans lequel tous avaient prêté le serment de vaincre ou de mourir [1]. »

1. Boislecomte, *Souvenirs de la Campagne de* 1823.

Les libéraux enfermés dans la place forte qui servait de prison au Roi, avaient joué leur dernière partie et l'avaient perdue. Ils avaient augmenté leurs torts et diminué leurs forces. Les Cortès, c'est-à-dire une centaine de fanfarons, clôturèrent le 5 août les séances fantomatiques qu'elles tenaient. Laissés à eux-mêmes, les ministres montrèrent aussitôt plus de prudence : ils firent transporter aux Canaries une douzaine d'Espagnols trop exaltés, laissèrent inoccupés — comme compromettants, — les déserteurs français échoués à Cadix après les insuccès de la Bidassoa et de la Corogne, — et récusèrent les services qu'offrait encore le malheureux Robert Wilson, devenu un aventurier excentrique à leurs yeux. — Par contre ils envoyaient, pour solliciter une intervention britannique, dépêches sur dépêches à l'ambassadeur sir William A'Court, retiré à Gibraltar.

Le peuple de Cadix demeurait rebelle à l'enthousiasme et sentait bien le péril où il était jeté malgré lui. L'esprit brillant des plaisanteries gaditanes, qui, lors du siège du maréchal Soult, avait soulevé des rires de bon aloi et soutenu les courages, ne se retrouvait point; les poésies, couplets, chansons qui nous sont parvenus de l'été de 1823 restent lourds, plats, parfaitement ridicules, car l'élan ni la sincérité n'y sont plus. Toute l'énergie se répand en paroles insolentes. L'unique périodique qui paraît (son titre seul indique la hâblerie de ses mensonges), le *Journal de la Cour*, n'insère dans ses colonnes que prophéties lugubres et furieuses invectives contre « les Français, les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, contre tout le monde et en particulier contre les ministres Metternich, Nesselrode, Canning et Chateaubriand, qui nous avaient fait présent de *cent mille enfants de Saint-Louis*[1] », dit Mesonero Romanos.

A la tête de ces cent mille « enfants de Saint-Louis », le duc d'Angoulême arrivait. Installé à Sainte-Marie, il faisait porter, sous pavillon parlementaire, par un de ses aides de camp, le colonel de la Hitte, une lettre au Roi : engageant Sa Majesté à user de clémence, à accorder une amnistie dès que l'Espagne serait délivrée du joug révolu-

1. *Memorias de un setenton*, I, 304.

tionnaire, à donner au royaume des garanties de l'ordre que les Français venaient rétablir. — « Si d'ici à cinq jours Votre Majesté est encore privée de sa liberté, j'aurai recours à la force pour la lui rendre. Ceux qui écouteraient leurs passions de préférence à l'intérêt de leur pays répondront seuls du sang qui sera versé. »

Renfermé sous bonne garde dans le bâtiment de la Douane, Ferdinand pouvait bien contempler avec une lorgnette, du haut de la galerie, le pavillon français arboré sur les maisons de Puerto Santa Maria, mais il en restait fort éloigné moralement. Après beaucoup de difficultés, il reçut la lettre de son cousin, mais on lui dicta la réponse dont l'écriture seule était de sa main. Elle conservait ce ton ironique que les Constitutionnels avaient adopté et qui est d'autant plus ridicule quand ceux qui l'emploient sont en pleine déroute : « Le joug dont Votre Altesse prétend avoir délivré l'Espagne n'a jamais existé et je n'ai jamais été privé d'aucune autre liberté que de celle dont les opérations de l'armée française m'ont dépouillé. » Il récusait les conseils de Louis XVIII, les injonctions du duc d'Angoulême et parlait de la médiation de l'Angleterre.

Pour appuyer cette dernière manœuvre, on vit arriver au Quartier Général, sans qu'on sût bien à quel titre, M. Elliot, de la part du Cabinet de Londres, pour presser le Généralissime de garantir à l'Espagne une « Constitution représentative ». Cette intrusion était au moins déplacée, déplaisante certainement et ne souffrait pas de pourparlers. Le messager fut éconduit.

La tentative pour amener un dénouement pacifique ayant échoué, il n'y avait plus qu'à réduire la résistance et éteindre au plus tôt le foyer de l'incendie. Les précédents n'étaient pas très favorables : le blocus de Cadix par les armées impériales, avec des chefs comme Victor et Soult, avait duré trois ans sans résultat. Mais les circonstances se présentaient tout autres.

Sans avoir recours au moyen évoqué par M. de Villèle qui rappelait qu'il n'est pas de place imprenable quand un mulet chargé d'or peut y prénétrer; — sans attacher d'importance aux conceptions militaires de Chateaubriand,

suggérant, du fond de son cabinet, un plan d'attaque au général Guilleminot; — sans exagérer les soins que se donnait Hyde de Neuville, ambassadeur à Lisbonne, pour faire fabriquer des rames destinées à nos barques et canonnières; — il était certain que les préparatifs d'un blocus, d'un siège, d'une attaque, étaient poussés avec beaucoup d'ardeur, en face du découragement des troupes constitutionnelles affaiblies, de l'émoi des chefs réduits aux derniers expédients et de l'inertie d'une population disposée à ne pas se mêler à leur agonie politique, si même elle ne devait pas secouer le poids de leur intrusion dangereuse.

De loin, Louis XVIII estimait que les choses étaient arrivées au point qu'il suffisait de changer de camp la présence du Roi pour terminer la guerre en lui enlevant sa cause. On eut la pensée d'arracher Ferdinand à sa captivité. Les moyens romanesques se présentèrent. Des Anglais royalistes, habiles aux choses de la mer, vinrent proposer de partir de Londres sur « un bateau à vapeur qui fait 4 lieues à l'heure », d'aller à Cadix et d'y enlever le Roi, par un jour de calme.

La prudence de M. de Villèle les éconduisit. « Je n'ai pas voulu laisser mettre sous la main des Cortès un tel moyen de nous enlever le Roi. Il faut songer au parti qu'ils pourraient tirer de ce mauvais bateau s'ils l'avaient à leur disposition [1]. » La possibilité de cette évasion le préoccupait, et son activité d'esprit allait jusqu'à prévoir la façon pour notre escadre de prendre le vaisseau qui sortirait du port, chargé de son précieux passager : « ... diriger tous les coups sur la mâture de ce bâtiment jusqu'à ce que, l'ayant totalement désemparé, on pût l'entourer et l'aborder pour délivrer le Roi sans compromettre sa vie. »

Aussi fut-il inquiet et mécontent, « honteux pour notre marine, » d'apprendre que l'amiral Hamelin venait de laisser entrer une frégate anglaise et sortir Riego qui allait chercher un refuge à Gibraltar pour gagner Malaga. « J'ai été marin, écrivait-il, pour mon malheur en cette occasion, parce que j'en sens plus vivement les fautes qu'il me semble que fait notre marine. Comment les vaisseaux en croisière

1. Villèle au duc d'Angoulême. 8 juillet 1823. *Correspondance*, IV, 211.

devant Cadix n'ont-ils pas formé une flottille pour empêcher l'introduction des provisions? Nous sommes dans la plus belle saison de l'année; est-il possible que ce que j'ai vu faire si constamment aux croiseurs anglais, nous ne puissions le faire nous-mêmes? »

L'amiral Hamelin, chef de notre escadre (le *Centaure*, le *Trident*, le *Colosse*, la *Guerrière*, plus 4 frégates et des petits bateaux), était malade, affolé; il demanda à être relevé, l'amiral des Rotours le remplaça; et bientôt on envoya, pour prendre la direction, l'amiral Duperré, qui arriva, d'ailleurs, quand tout était fini.

La parole devait être laissée à l'armée de terre. Le général Dode de la Brunerie, qui commandait le Génie, fit ouvrir une tranchée par ses sapeurs dans la nuit du 19 août devant la masse du Trocadéro; et, le lendemain soir, commença à s'élever une redoute carrée. On fut bien dérangé par une pointe audacieuse des Espagnols, mais tout se trouva prêt pour enlever « en silence » la clef de la position. Les instructions du duc d'Angoulême parlaient d'une attaque subite : « Les soldats se reconnaîtront par le cri de « Vive le Roi! » qui sera toujours pour eux le gage assuré de la victoire. »

Le 30 au matin, une canonnade violente eut pour but de fatiguer l'ennemi et de le distraire dans ses précautions. Et de fait, les Constitutionnels se méprirent si bien sur notre action et même notre position qu'au même moment ils faisaient courir le bruit de notre échec et le célébraient par des illuminations et un concert!

L'armée ayant pris les armes sur toute la ligne, trois colonnes se mettaient en marche sous les ordres des généraux Obert, Goujeon et des Cars. — Un capitaine des grenadiers de la Garde, le chevalier de la Villatte, sauta dans le canal, et ses hommes le suivirent à la nage tenant fusils et gibernes à bout de bras au-dessus de l'eau. — Tout le monde s'accroche aux fascines et franchit les retranchements avec un tonnerre de cris de « Vive le Roi! » — Les artilleurs espagnols, surpris, se font tuer autour de leurs pièces, mais leur fusillade est impuissante contre nos baïonnettes. L'assaut reprend : un moulin, des buttes de

sable, des maisons, des fossés sont enlevés aux Constitutionnels débusqués à travers les rochers et les fondrières. Avant 9 heures nous sommes maîtres de la presqu'île d'où le château de Matogorda tient en échec la pointe adverse de Puntalès, et la ville de Cadix à la distance la plus rapprochée. — 250 Constitutionnels à peine ont pu s'embarquer, près de 500 sont tués ou blessés, plus de 1 000 prisonniers, entre autres leur chef, le colonel Garcès, député aux Cortès.

Le prince de Carignan s'était encore une fois distingué, par son adresse à traverser le canal, son ardeur à gravir les retranchements, sa promptitude à faire le coup de feu. En témoignage, les soldats de la Garde eurent l'heureuse pensée d'offrir à leur « camarade » les épaulettes de laine rouge d'un grenadier tué dans l'action. Et le Prince s'en para avec fierté.

Cadix était plein d'émoi. Bientôt tout le peuple en rumeur se rassemble et murmure sous les fenêtres des ministres; seuls les miliciens de Madrid — ils se sentent à jamais compromis — continuent à vouloir la prolongation de la résistance.

Le général Alava va, « au nom du Roi », demander au duc d'Angoulême un armistice. Mais il se voit refuser tout entretien avant que Ferdinand, d'abord mis en liberté, ne soit placé sous la protection des troupes françaises. La manœuvre des libéraux a échoué, leur parole n'est pas digne de confiance; et voici que l'espoir d'un secours extérieur leur échappe.

***

En effet, Riego a accepté avec empressement, car elle lui permet de s'éloigner, la mission d'aller chercher le salut suprême : sur un petit bâtiment de pêcheurs, il a pu s'échapper un soir, gagner Gibraltar, de là revenir à Malaga et rejoindre l'armée de Ballesteros, dont il compte prendre la direction. — Mais cette armée est très mal en point : sur les hauteurs de Campillo de Arenas elle vient d'être complètement défaite; les généraux Loverdo, de Bonnemains, de

Saint-Chamans l'ont rejetée vers Jaën et le général Molitor est entré victorieusement à Grenade. Ballesteros sent perdue la cause constitutionnelle; il signe une convention, à laquelle il aspirait depuis longtemps, et reconnaît la Régence de Madrid.

Une de ses divisions, aux ordres de Zayas, est restée aux alentours de Malaga. C'est auprès d'elle que Riego arrive; il veut lui persuader de marcher au secours de Cadix. Il est reçu avec plus d'embarras que d'empressement. Il signale d'ailleurs sa présence par ses procédés habituels : menaces, contributions, fusillades; le 3 septembre, il sort de Malaga, chargé de l'argenterie des couvents, du produit de son emprunt forcé et des malédictions des habitants; à travers les rochers des Alpujaras, dont ses compagnons passent les défilés un à un, il se glisse vers les cantonnements de Ballesteros. — Aux avant-postes, des scènes étranges se déroulent dans une journée très mouvementée : les soldats de Riego abordent les autres en criant « Vive l'Union! » on s'émeut, on s'embrasse, les deux chefs dînent ensemble, Riego veut entraîner Ballesteros à rompre ses récents engagements, il échoue, le fait arrêter, mais est contraint de le relâcher devant les réclamations menaçantes de ses officiers; et la majorité des troupes se retire également.

Demeuré à la tête de deux ou trois milliers d'hommes, Riego erre dans les montagnes, tantôt acclamé, tantôt trahi. Il a, à ses trousses, les généraux de Foissac-Latour, Vallin, Bonnemains, Saint-Chamans. Il est chassé l'épée dans les reins; poursuivi sur la grande route, il se jette dans les bois, lutte pendant une demi-journée. Il reste seul avec trois officiers (un espagnol, un italien et un anglais); blessé, épuisé de fatigue et de faim, il descend dans une ferme de la Carolina d'Arguillos; malgré son déguisement il est reconnu par un garçon d'écurie qui avait servi sous ses ordres comme milicien, et qu'il met en défiance en lui offrant une poignée d'or; dénoncé à l'Alcade, il est saisi par les paysans; on lui fait crier : « Vive le Roi absolu! à bas la Constitution! » Rien n'était devenu plus plat que cet insolent moteur de toutes les révoltes; il suppliait l'Alcade de se tenir derrière lui, dans la crainte de recevoir un coup de

fusil dans le dos [1]. — Des hussards vinrent le prendre et le protégèrent jusqu'à Andujar. Toute la populace était dans les rues, impatiente de le voir, menaçant de l'égorger s'il était question de le soustraire à la vengeance des Espagnols. Elle l'accabla d'injures et ne consentit à se retirer qu'après avoir vu se fermer sur lui les portes de la prison. Elles ne s'ouvrirent que pour le transférer à Madrid; il fut réclamé par différentes juridictions et jugé par la deuxième Chambre des Alcades en un procès civil qui ne retint comme accusation ni l'insurrection militaire de Cadix, ni les assassinats de Saragosse, les vols de Malaga et de Jaën, mais seulement le vote à Séville, comme député aux Cortès, de la déposition du Roi. — Pour crime de haute trahison, il fut condamné à être pendu [2].

On le conduisit au supplice sur une espèce de claie traînée par un âne. Les fenêtres et les balcons étaient garnis de monde; à peine pouvait-on apercevoir Riego abattu, inerte, exténué; sur la place de la Cebada était dressée une potence d'une hauteur démesurée, il en monta péniblement l'échelle à la vue d'un peuple immense, qui hier l'accablait d'outrages et l'année précédente voulait le porter en triomphe. On lui passa la corde fatale et il fut lancé dans l'éternité. La foule, demeurée silencieuse, se retira satisfaite, sans désordre; la troupe espagnole avait fait elle-même la police du cortège et aucun soldat français ne parut.

IX

La Révolution pouvait sembler vaincue avec celui qui en avait donné le signal. Seule encore la Catalogne offrait une résistance et des ressources dont on n'avait pas eu l'idée.

Barcelone, remplie de réfugiés, de miliciens et d'un peuple de tout temps difficile à gouverner, échauffé par les déclamations des clubs et dans l'ignorance des revers qu'éprouvait ailleurs la cause des Cortès, était comme un camp retranché. Mina avait ordonné une levée des célibataires de dix-huit à

1. *Souvenirs* du vicomte de Boislecomte.

2. Le général de Saint-Chamans se trouvait à Madrid à cette époque, il assista à la scène de cette exécution lamentable. *Mémoires*, p. 458.

quarante-cinq ans. Tout le monde portait la cocarde avec l'inscription : « La constitution ou la mort ». Il ne restait plus de prêtres; les couvents étaient changés en casernes, la plupart des moines avaient été expulsés, jetés en prison ou fusillés. Il régnait une exaltation pareille à celle qu'on avait vue en France en 93.

Avant les grandes chaleurs, le maréchal Moncey avait fait effort pour limiter le champ d'action laissé à l'ennemi aux alentours de la ville, et maintenant, sous l'influence de son âge, de la saison et de ses desseins, il se bornait à des mouvements de petite envergure.

Ses lieutenants montraient plus d'ardeur : Donnadieu surtout s'agitait, à la recherche d'un loyalisme moins douteux et d'une renommée militaire plus solide que les lauriers conquis, par des moyens de police, en Dauphiné; aujourd'hui royaliste fougueux, comme il avait été républicain forcené et à un moment impérialiste enthousiaste. Le général de la Roche-Aymon, avec les colonels de Fitz-James, Fantin Desodoards et Le Noury, manœuvrait sur les rives du Llobregat; et il fallait beaucoup de vigilance contre Milans, dont les soixante-dix ans n'avaient pas ralenti l'incroyable activité : à la tête des régiments des Canaries, de Soria, de Cordoue, de Cantabre, il se portait sans cesse à droite et à gauche, s'efforçant de relier les petites garnisons espagnoles, de débloquer la Seo d'Urgel, de couper nos communications, de ravitailler le fort de Figuières, bataillant sans cesse contre le baron d'Eroles et la brigade de Tromelin, inquiétant le maréchal Moncey en personne. La garnison de Barcelone multipliait de son côté ses sorties, où se signalait un bataillon de réfugiés italiens et français, tous plus ou moins carbonari et franc-maçons.

La lutte la plus vive fut soutenue les 15 et 16 septembre par le brigadier général Fernandez qui prétendait nous couper la route de France en reprenant Figuières. — Le général baron de Damas occupait cette petite ville, dont la forteresse restait aux mains des Constitutionnels.

Le baron Maxence de Damas est une des plus belles figures d'honnête homme et de chrétien d'un temps, d'une cause et d'un gouvernement qui furent riches en nobles

caractères. Il avait souhaité (étant alors à la tête des troupes de Marseille) faire campagne en Espagne, afin de combattre au milieu de l'armée française où il s'était distingué seulement encore en temps de paix; et il avait reçu le commandement de la 9e division au IVe Corps. Dans ses *Mémoires*[1] il a laissé sur les affaires de Catalogne d'intéressants détails marqués de cette loyale simplicité qui donne du prix à son témoignage. — Respectueusement attaché au duc d'Angoulême, serviteur fidèle du Prince, il avait considéré comme « une faute grave qui pouvait avoir les plus fâcheux résultats » l'Ordonnance d'Andujar : « Quant à moi je n'en tins nul compte », dit-il. — Malgré sa santé, alors mauvaise, il se maintenait vaillamment dans des positions difficiles et il ne se trouva pas surpris quand le colonel Alvarez, officier habile et audacieux, débarqua tout à coup afin de percer sur Figuières.

M. de Damas, miné de fièvre, quitta son lit pour monter à cheval et courut déjouer le mouvement de l'ennemi à travers les ravins de Llado où le marquis d'Eyragues venait d'être tué. Il fut complètement vainqueur à Llers dans une action, la plus chaude peut-être de la campagne, où, avec moins de 2 000 hommes, il fit 2 400 prisonniers.

S'il en remerciait Dieu, il n'en tirait pas vanité. « C'est un fait très rare à la guerre que de prendre en rase campagne un corps ennemi tout entier après l'avoir combattu, aussi en fait-on grand honneur au général victorieux et l'opinion publique dans ce cas ne fait que lui rendre justice; cependant on a vu à quoi tint mon succès! »

La capitulation avait soulevé un cas assez délicat. Parmi les Constitutionnels prisonniers de guerre, la légion étrangère renfermait 120 Français. — « Tout ce que je puis faire, déclara M. de Damas, c'est de leur permettre de se retirer; je ne les poursuivrai pas. — Nous ne pouvons accepter, dirent les officiers espagnols, car ils seraient immédiatement massacrés par nos paysans. — Alors, la seule chose qui me soit permise, c'est de demander grâce pour leur vie. — Cela suffit, répondirent-ils. »

L'un d'eux demanda à parler à M. de Damas : il s'appelait

1. Deux volumes publiés en 1922 et 1923.

Armand Carrel, sous-lieutenant au 29e de ligne, pour qui en effet M. de Damas, malgré son indiscipline, avait eu des bontés quand il était en garnison de Marseille. Mis en demi-solde, il s'était jeté avec fureur dans l'insurrection.

« Il était triste. Il commença par m'assurer qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour se faire tuer. Nous causâmes. Les larmes lui venaient aux yeux; il convenait de ses torts, comprenait toute l'étendue de sa faute (il était officier déserteur), mais disait ne pouvoir agir autrement [1]. » Il était engagé dans les sociétés secrètes.

Les prisonniers, conduits en France sous notre protection, furent traduits devant les Conseils de guerre, condamnés à mort, mais Louis XVIII leur fit grâce de la peine capitale sur la sollicitation du baron Maxence de Damas, devenu ministre de la Guerre. Carrel, notamment, fut mis en liberté.

Il continua d'ailleurs à combattre par la plume le gouvernement royal contre qui il venait de tirer l'épée; du moins, avait-il condamné lui-même sa conduite quand il la « déplorait amèrement » devant ses juges, et avouait : « J'ai tout ignoré à Barcelone et s'il m'eût été donné de savoir que le Prince généralissime avait rallié tous les partis, que l'armée française se fût couverte d'une gloire immortelle dans la péninsule, j'aurais fui de Barcelone avant que Mina eût fait régner la Terreur. »

Le chef qui avait été à Armand Carrel si paternel et indulgent, M. de Damas, avait reçu à Girone une ovation des habitants, les bénédictions de l'évêque et les compliments du clergé. On célébra à la cathédrale un *Te Deum* et un service pour les morts.

Le 26 septembre, le fort de San Fernando ouvrait ses portes. — Cent un coups de canon saluèrent le pavillon royal d'Espagne qui devait flotter sur la forteresse. — M. de Damas avait couronné la campagne par un beau fait d'armes. Il fut promu Grand officier de la Légion d'honneur, et créé Pair de France. Il alla se reposer en Périgord, dans son château de Hautefort; et c'est là qu'une estafette vint lui apprendre, au mois d'octobre, à la grande surprise de sa modestie, que le Roi lui confiait le portefeuille de la Guerre.

1. *Mémoires* du baron de Damas, II, 20.

***

Les fortifications de Pampelune, bâties par Vauban, semblent former une enceinte crénelée autour des cinq nefs de la vieille cathédrale, dont les deux tours couronnent la masse de pierre et dominent la vallée de l'Arga au-dessus d'un amphithéâtre de montagnes. L'œil reçoit l'impression que ces antiques remparts, fiers de cent légendes guerrières, sont difficiles à prendre. Les Constitutionnels y avaient enfermé des bataillons à eux. Et quand le général de Conchy, avec les chasseurs de la Marne et les hussards de la Meuse, s'était présenté, dès le mois d'avril, devant les portes fermées, il avait fallu se résigner à la lenteur d'un siège.

M. de Villèle écrivait dédaigneusement :

Je suis convaincu que, tant qu'ils auront une goutte d'eau et une livre de pain, ces fainéants d'Espagnols aimeront mieux faire leur sieste tranquillement derrière leurs murs, que d'ouvrir leurs portes et sortir de cette position, insupportable pour des hommes plus actifs et moins imprévoyants.

Pendant qu'on s'observait de part et d'autre, chez les assiégeants les difficultés étaient nées de l'indiscipline de nos alliés espagnols; les volontaires royalistes de Navarre subissaient l'influence des « pronunciamentos » de la péninsule et la fantaisie prit aux soldats de vouloir changer leurs chefs. Le général de Conchy répondit froidement à leurs délégués qu'il allait les faire fusiller et alors le bruit s'apaisa. Afin d'éviter le retour de ces scènes déplorables, on donna au comte d'Espagne, qui commandait ces partisans, le secours d'officiers français distingués pour l'assister : M. de la Barthe, l'intendant de Saint-Victor, le colonel de Roncherolles et le commandant de Rencogne.

Mais dú temps avait été perdu et, dans la ville, la garnison très nombreuse, maintenue par des officiers qui savaient jouer leur sort, dirigeait sur nos bivouacs des canonnades incessantes. Les 18 et 20 juillet ils firent même des sorties énergiques repoussées par leurs compatriotes royalistes. Le général de Conchy, très malade (il mourut le 27 août), ne pouvait donner une impulsion décisive. Le maréchal de Lauriston, qui arriva

au jour et au moment où M. de Conchy expirait, prescrivit pour le 3 septembre une attaque générale. Le faubourg de la Madeleine fut emporté par le général de Quinsonas et la Maison Blanche par le colonel de Saint-Gilles. Alors le Génie commença utilement ses travaux bien menés : malgré le temps pluvieux, en moins d'une quinzaine, la tranchée fut ouverte, les zigzags poussés, 80 pièces mises en batterie; et sous les ordres du général de Damrémont, le feu commença le 16 septembre à la pointe du jour. Les bastions s'écroulèrent et le drapeau blanc fut arboré. Une proposition assez insolente de capitulation fut repoussée, les honneurs de la guerre refusés par le Maréchal; 3 800 prisonniers durent se remettre à notre discrétion. Ils furent au reste traités avec une grande humanité, ravitaillés par l'intendance française, conduits sans armes mais protégés, derrière les Pyrénées; on avait même accordé la sortie de chariots couverts qui ne devaient pas être visités : on avait voulu, sans affaiblir les principes ni exciter les colères, sauver, cacher sous les bagages, des individus trop gravement compromis dans la Révolution.

Le maréchal de Lauriston adressa une belle proclamation à la province :

> Navarrais, vous trouverez toujours aide et soutien dans cette armée française, votre alliée, qui ne veut remporter en quittant l'Espagne, que la gloire de l'avoir délivrée du joug révolutionnaire et de lui avoir rendu son Roi.

Pampelune capitulait le même jour que se rendait le fort de Figuières (17 septembre). La semaine précédente le bourg de Santona avait été pris (10 septembre). La semaine suivante la place de Saint-Sébastien allait l'être.

Nous avions eu le premier contact avec cette ville bien située sur sa baie magnifique, s'ouvrant en éventail autour de son château de San Felipe, au début d'avril. — Une division du IIIe Corps envoyée par le général de Bourke s'y cantonna, menant des attaques sans succès mais non sans gloire, tandis qu'on occupait sans résistance Fontarabie et le Passage. Le général Canuel vint organiser un blocus. Au mois de juin les assiégés se défendirent par de violentes canonnades. Des troupes du Ve Corps remplacèrent les premières et ne se virent maîtresses du terrain qu'après

un vigoureux effort du général Ricard. La garnison prêta alors serment à la Régence.

Ces événements coïncidaient avec ceux dont Cadix était le théâtre, Cadix, où se jouait véritablement le dénouement moral de toute la campagne.

X

Aux instances pressantes et répétées du général Alava demandant une suspension d'armes, le duc d'Angoulême continuait à répondre que la première condition d'un accord était de rendre au roi Ferdinand une liberté qu'on ne pouvait regarder comme acquise tant qu'il ne serait pas venu s'abriter sous la sauvegarde du drapeau français.

Après cet échec auprès de nous, les Constitutionnels en subissaient un autre auprès des Anglais. Ils suppliaient l'ambassadeur A'Court, réfugié à Gibraltar, de s'approcher avec un vaisseau de guerre britannique qui offrirait un asile à la famille royale. Cette ruse, assez grossière, arrêterait, pensaient-ils, nos exigences et tenterait l'Angleterre en lui facilitant, par une intervention de fait, cette médiation que nous avions absolument repoussée en droit. — Mais l'Angleterre, prête à utiliser des révoltés, ne l'était pas à soutenir des vaincus.

Sir William A'Court refusa de se prêter à la manœuvre, alléguant que le bâtiment anglais violerait le blocus en entrant dans les eaux de Cadix. — Toutefois, pour profiter de l'occasion, même mauvaise, le diplomate dépêchait son secrétaire Elliot vers le duc d'Angoulême afin de réitérer l'offre de l'intervention de la Grande-Bretagne.

M. Elliot n'eut pas d'autre réponse à porter à Gibraltar que celle qui avait déjà été donnée au Gouvernement de Cadix.

Celui-ci perdait la tête : il réunissait une assemblée des Cortès, dont cette fois Ferdinand, se sentant proche de la délivrance, avait le courage de se refuser à faire l'ouverture. Malgré cela, on le fit parler par un document apocryphe qui injuriait au passage les « baïonnettes étrangères ». Les discours furent courts et plus qu'embarrassés, les délibé-

rations affolées et incohérentes : on décréta un emprunt, comme s'il y avait encore un Trésor et des contribuables; et pour le sort des combats on s'en remit, contre nous, aux vents de l'équinoxe.

Il fallait finir et clore tous ces verbiages, enlever ces chicanes à la cause perdue de la Révolution. L'amiral Duperré étant arrivé (17 septembre), on usa du concours de la flotte : le 20, la division navale appareilla et malgré une mer battue des vents sur une côte semée d'écueils, elle parvint à s'embosser auprès du fort Santi Petri, à l'extrême droite de la défense.

Les troupes de débarquement étaient déjà dans les chaloupes, quand le fort hissa le pavillon blanc. Deux jours après, l'amiral fit avancer sa flottille de bombardement vers Cadix : on jeta une centaine de bombes qui firent plus de bruit que de mal, mais la population terrifiée s'agita, confuse et bruyante, dans les rues, soulevant ces larges dalles qui les pavent, pour faire des barricades, en criant à la trahison.

Dans une révolution les partis vaincus ne veulent jamais avoir tort et avouent seulement les fautes d'autrui. Des soldats eussent peut-être gardé leur discipline, des magistrats eussent conservé leur sang-froid, mais ici on n'avait que des gardes nationaux et des parlementaires. La sédition se mit parmi les milices, le découragement dans les troupes de ligne; les ministres songeaient à assurer leur salut, c'est-à-dire leur fuite. Les députés discoururent encore, pour voiler leur peur, et un instant après fut proposée, rédigée, adoptée (60 voix contre 30) une résolution portant que l'autorité absolue serait remise au Roi, qu'une députation irait le supplier de se rendre sans retard au Quartier Général français, puisque c'était la condition que mettait le duc d'Angoulême à la cessation des hostilités.

La députation partit, se présenta, fut immédiatement admise. Ferdinand la reçut avec joie mais avec prudence, fit quelques vagues promesses d'indulgence et de pardon, sans assurances précises. Les Cortès se déclarèrent dissoutes. — Ainsi s'écroula le 28 septembre, à 4 heures du soir, l'autorité illégale et factice, qui au nom de la liberté mais sous le coup de la menace et de la violence, tenait en échec

dans le royaume le pouvoir légitime depuis quatre années.

A ces nouvelles d'une reddition sans conditions, les miliciens de Madrid, répandus dans l'île de Léon, se révoltèrent. Ils déclarèrent s'opposer au départ du Roi, qui fut en effet suspendu. La sagesse de M. de Villèle avait eu raison de conseiller le pardon et l'oubli, « mesure nulle part plus nécessaire que dans le pays dont le Roi et toute la famille royale sont encore entre les mains de ceux qui ont besoin d'amnistie. Il faut laisser à ces hommes l'espoir d'être graciés, s'ils consentent à se dessaisir de leurs victimes, le dernier gage de sécurité qui leur reste [1]. »

Le négociateur attitré, le général Alava, reprit le chemin du Quartier Général du duc d'Angoulême. Le Prince refusa de le recevoir et fit répondre qu'il allait donc ordonner l'assaut; s'il était fait le moindre outrage au Roi, la garnison et les autorités seraient passées au fil de l'épée. Quelques coups de canon de l'escadre accentuèrent cette décision.

La ville s'agita dans les convulsions d'une agonie politique; les miliciens exaltés proféraient les pires menaces; Ferdinand, justement inquiet pour sa vie, signa une proclamation où on lui faisait promettre l'oubli du passé, la reconnaissance des dettes, le maintien des grades, emplois et traitements, tout cela de « sa volonté libre et spontanée », disait le papier.

Une accalmie suivit qui fut employée en grande hâte par les plus compromis et les plus habiles pour s'évader, selon leurs propres moyens et leur adresse, afin de gagner, si possible, la terre ferme ou la haute mer pour voguer vers le Portugal ou l'Afrique, l'Angleterre ou l'Amérique.

Le 1er octobre, à 11 heures du matin, Ferdinand, la Reine, Infants et Infantes partaient à leur tour, dans un empressement compréhensible, et, au bruit de l'artilierie, traversaient, d'ailleurs par le plus beau temps du monde, les flots faciles de la grande baie. L'amiral Valdès, pensant se mieux couvrir en liant sa partie à celle du Roi, avait voulu s'imposer et tenir lui-même le gouvernail de la barque pavoisée où était le monarque; et Ferdinand avait accepté assez gracieusement cette flatterie obséquieuse; mais en route il n'adressa

1. 26 août 1823, *Correspondance*, IV, 330.

plus la parole au pilote improvisé, et en approchant du rivage, qui était bien le «port», il lui jeta un regard sans aménité. Valdès crut comprendre et, faisant signe aux matelots, sans descendre à terre, regagna Cadix à force de rames. Bien lui en prit.

Cette délivrance du Roi d'Espagne, couronnement des événements qui depuis six mois marquaient les étapes de notre campagne victorieuse, présentait un spectacle digne de mémoire. Chateaubriand l'a magnifié en termes dithyrambiques [1]. La réalité suffisait à impressionner les spectateurs : le rivage couvert de nos troupes en bataille, sur le quai les membres de la Régence, les ministres, l'ambassadeur de France, celui de Russie, des officiers en grand uniforme, à leur tête le prince Généralissime s'avançant pour mettre le genou en terre et tendre au monarque, son cousin et son obligé, en signe de déférence, son épée nue. — Ferdinand, sans y apporter la même bonne grâce, le releva et lui donna l'accolade. Des vivats frénétiques se mêlaient au bruit de l'artillerie et le Roi fut accompagné jusqu'à sa résidence par l'imposant cortège suivi, encadré, pressé d'une multitude confuse d'habitants, de mariniers, de prêtres, de soldats criant à tue-tête : *Viva el Rey! Viva la religion!* — Et, ajoutant de tout leur cœur : *Mueran los negros!* pour achever l'expression de leurs sentiments.

Donnant la liste complète de ses actes, Ferdinand accomplissait immédiatement le premier acte de son autorité royale recouvrée en déclarant *nuls* tous ceux du Gouvernement Constitutionnel depuis le 7 mars 1820 jusqu'à ce jour du 1er octobre 1823, — approuvait au contraire en bloc ceux de la Junte créée le 9 avril et de la Régence instituée le 26 mai. — Cette dernière cessait ses pouvoirs, et le monarque, en gardant les ministres, reprenait les rênes du Gouvernement.

De l'autre côté de la baie, les Constitutionnels, n'ayant obtenu aucune garantie et fort assurés de ne recevoir aucun pardon, s'enfuyaient de leur mieux; les Français fermaient les yeux sur leurs départs clandestins et les aidaient à se mettre en sûreté. Ainsi Valdès, Alava, Zayas montèrent sur nos vaisseaux, y demeurèrent cachés et purent s'évader à

1. *Congrès de Vérone.*

la première occasion. Valdès avait été l'objet d'un ordre spécial d'arrestation de la part de Ferdinand qui, avec une ironie sinistre, lui avait frappé sur l'épaule au moment d'aborder à Santa Maria : « Je me souviendrai de toi! » Valdès se réfugia au Maroc.

Afin de maintenir l'ordre, le duc d'Angoulême exigea l'occupation de Cadix par nos troupes. Le 3 octobre, les brigades d'Ambrugeac et Ordonneau (5 000 hommes) débarquèrent sur les quais où le général de Bourmont les passa solennellement en revue. Des détachements occupèrent tous les postes, et, si la fierté nationale des Espagnols éprouva d'abord un certain émoi, le sentiment de la sécurité ne tarda à l'emporter; bien vite le malaise se dissipa, la discipline rassura tout le monde, la fin de la guerre civile conquit les suffrages à ceux qui apportaient ce bienfait.

On appréciait surtout notre sincérité généreuse à garantir à tous une paix véritable, à couvrir nos adversaires de la veille d'une loyale protection. Le général de Bourmont, dont les convictions personnelles n'étaient pas suspectes, s'indignait des fureurs déchaînées contre les « libéraux » et des mesures de réaction dont il ne pouvait arrêter les excès; et quand il lui fut prescrit de ne se mêler en rien des « questions locales », il s'honora en écrivant au duc d'Angoulême : « Ayant une grande répugnance à voir violer impunément sous mes yeux les garanties promises par Votre Altesse Royale au nom de la France, je crois devoir supplier Votre Altesse Royale qu'elle daigne me faire remplacer dans le commandement de Cadix et me rappeler à celui que j'avais de l'infanterie de la Garde royale. »

Cette amertume montait au cœur du Généralissime, et lui aussi voulait se dégager d'une situation équivoque. Il faisait ses doléances à Louis XVIII (connaissant bien les sentiments de modération de son oncle) et ajoutait : « Si Votre Majesté juge que je doive tenir une conduite différente, il faut en charger un autre. » — Il prévenait M. de Villèle : « Je vous certifie que toutes les sottises qui peuvent être faites, le seront. » — Sa conviction s'appuyait sur ses déceptions qui s'augmentaient d'heure en heure.

Il avait eu, à la première rencontre de Puerto Santa Maria une conversation très courte, très banale avec Ferdinand. Le lendemain l'entretien avait été tout aussi insignifiant et quand, abordant le côté politique, il prononça quelques paroles sur la nécessité d'une amnistie, gage d'apaisement général, le Roi s'était contenté, avec un sourire, de lui faire entendre les cris qui s'élevaient sous ses fenêtres : « Vive le Roi absolu! » — Argument *ad hominem*. — Et tout l'entourage du monarque accentuait encore cette attitude intransigeante, cette volonté d'une sévère répression.

On s'était plu à rendre pompeusement hommage à la France par un décret royal affiché le soir même :

La France, chargée d'une aussi sainte entreprise, a triomphé en peu de mois des efforts de tous les rebelles du monde réunis, pour le malheur de l'Espagne, sur le sol classique de la fidélité et de la loyauté et m'a délivré de l'esclavage dans lequel je gémissais. Rétabli sur le trône de Saint-Ferdinand par la main juste et sage du Tout-Puissant, par les généreuses résolutions de mes nobles alliés, par l'entreprise hardie de mon auguste et bien-aimé cousin le duc d'Angoulême et de sa vaillante armée...

C'était courtois et justifié, encore que les « nobles alliés », c'est-à-dire les Cours européennes, profitassent un peu au delà de leurs mérites de la politesse; — de clémence, pas un mot.

Le Roi et le Prince avaient quitté Puerto Santa Maria pour faire route ensemble jusqu'à Séville; mais leurs esprits ne marchaient pas du même pas. Ferdinand portait au fond de l'âme le désir de la vengeance et l'intention fort arrêtée de punir enfin les sujets insolents qui l'avaient, depuis quatre ans, abreuvé de tant d'outrages. L'effort qu'il avait dû s'imposer pour cacher, quand il était leur prisonnier et leur instrument, sa colère, sa crainte, sa rancune, éclatait maintenant et cette passion personnelle dirigeait sa pensée bien plus que la conception royale d'une politique libératrice, réparatrice, en faveur du royaume déchiré et épuisé. M. de Polignac avait très sagement démêlé le fond de ce caractère sans caractère, sournois, entêté et vindicatif, quand il écrivait à M. de Villèle : « Je crains que le Roi n'envisage l'arbitraire comme de la force; et qu'il ne songe à exercer des vengeances plutôt qu'à faire des exemples. »

Cette absence de miséricorde donnait une note uniforme à l'opposition brutale des deux partis. Ferdinand était vainqueur; et les révolutionnaires ne se faisaient aucune illusion sur leur sort quand, à Cadix, ils avaient tant réclamé ces garanties écrites qui leur avaient été refusées malgré l'intervention du duc d'Angoulême. « Il n'y a rien de plus faux que le Roi, disaient-ils; malgré toutes ses promesses, il serait capable de nous faire tous pendre. » — Le général Foy, qui avait pratiqué la péninsule, ne cachait pas son opinion : « Les vainqueurs, quels qu'ils soient, feront pendre les vaincus. »

XI

A Séville, — quand il apprit le supplice de Riego, qui venait d'être pendu, — le duc d'Angoulême n'obtint aucune promesse d'indulgence de la part de chez son cousin, qui avait pensé que quelques marques extérieures de gratitude suffiraient à acquitter sa dette de cœur et à fermer la bouche au Généralissime : il lui offrait le titre de Prince du Trocadéro et, à Madrid, le palais de Buenavista. — On ne peut à ce propos se défendre de songer à Godoy, fait Prince de la Paix et mis par Charles IV en possession de cette même demeure. Le rapprochement déplaisant vint peut-être à l'esprit de Monseigneur et il informait ainsi M. de Villèle de l'incident :

J'ai répondu très poliment mais par un refus très positif. Un Fils de France est au-dessus de cela, et jamais je n'accepterai rien d'aucun souverain étranger. C'est peu connaître les convenances. Mais je le lui passerais s'il voulait bien gouverner son royaume [1].

La « réponse » était d'une grande noblesse et d'une belle fermeté d'allure; elle s'élevait au-dessus des contingences personnelles :

C'est avec regret que je me vois obligé de représenter à Votre Majesté que tous les efforts de la France pour la délivrer deviendraient inutiles si Elle continuait à suivre le pernicieux système de gouvernement qui a amené les malheurs de 1820. Depuis quatorze jours que Votre Majesté a recouvré son autorité, on ne connaît encore d'Elle que des arrestations et des édits arbitraires. Aussi l'inquiétude, la terreur, et le mécontentement commencent-ils à se répandre partout. J'avais

1. 14 octobre 1823. *Correspondance*, IV, 460.

demandé à Votre Majesté de donner une amnistie et d'accorder à ses peuples quelque chose de rassurant pour l'avenir. Elle n'a fait ni l'un ni l'autre.

Sa responsabilité ainsi dégagée, le duc reprit seul le chemin de Madrid où sa délicatesse ne voulait pas que sa présence diminuât en rien, en la partageant, l'ovation que préparait à son monarque sa capitale retrouvée. Il prétendit même se soustraire à celle qui l'attendait; il refusa les honneurs d'une entrée triomphale et ne voulut point paraître aux fêtes que la municipalité organisait en son honneur. Il assista aux cérémonies religieuses de la Toussaint et mit à profit les trois journées de son séjour (31 octobre-4 novembre) pour organiser le Corps d'occupation qui devait rester quelque temps derrière nous[1] afin de garantir la sécurité du royaume et permettre à l'armée espagnole de se reformer.

Le général de Bourmont prenait le commandement en chef, d'une force d'environ 45 000 hommes répartie en quatre divisions : Madrid, Navarre, Cadix et Catalogne.

Le Généralissime avait à distribuer beaucoup de récompenses mises à sa disposition pour nos troupes par le roi Ferdinand; et les croix de Charles III, de Saint-Ferdinand, d'Isabelle la Catholique furent données avec justice et avec abondance. Le roi d'Espagne envoyait à l'ambassadeur de France, M. de Talaru, la Toison d'or; le roi de France au duc de l'Infantado, président de la Régence, les insignes du Saint-Esprit.

D'autres distinctions, fort appréciées, allaient porter à l'armée victorieuse le public témoignage de toute la satisfaction de Louis XVIII. Des promotions multipliées donnèrent un avancement à tous les degrés de la hiérarchie, sans oublier les troupiers. Des colonels reçurent les étoiles et, tout en haut, l'État-Major général fut comblé : Molitor devenait Maréchal de France, le maréchal de Lauriston recevait le cordon bleu, les maréchaux Moncey et de Hohenlohe le cordon rouge; Duperré était promu vice-amiral; Molitor, Bordesoulle, Bourke, Bourmont, Damas,

1. En principe jusqu'au 1er juillet 1824. En fait les dernières troupes durent rester jusqu'en 1828.

Guilleminot étaient élevés à la dignité de Pairs de France; et bientôt les deux derniers seront appelés l'un au ministère de la Guerre et l'autre à l'ambassade de Constantinople.

Tous ces choix si mérités donnaient satisfaction au Généralissime qui les avait provoqués avec un grand sens de délicatesse et d'impartialité. Sa naissance le plaçait au-dessus de ces faveurs, sa vertu trouvait un sensible plaisir à s'en faire l'instrument.

Quand il quitta Madrid, l'Alcade et les magistrats l'accompagnèrent à la sortie de la ville; à son tour il ne crut pouvoir refuser l'épée d'honneur qui lui était offerte en reconnaissance. Puis, modestement, avec un bataillon de la Garde, il se dirigea, à petites journées, et fort content du retour, vers la frontière.

De son côté, Ferdinand avait quitté Séville; il marchait par l'Andalousie et la Castille du côté de sa capitale; sur la route la frénésie des ovations ne se lassait point et sans contre-partie. Les Constitutionnels avaient fui, leurs amis prenaient soin de se tenir à l'écart, les autres habitants pavoisaient, illuminaient, acclamaient; le clergé solennellement s'avançait en procession et un véritable délire de loyalisme secouait les gens, hommes et femmes, autour de la famille royale. Empressement d'une sincérité indiscutable et touchante.

Un témoin un peu surpris du spectacle, mais curieux et impartial, M. de Boislecomte, nous a peint la scène pittoresque à l'entrée d'Andujar.

Je vis l'infortuné descendant de Charles-Quint, vêtu en simple particulier, traîné par le peuple dans une calèche à peu près moderne dont on avait couvert les roues et le timon de papier bleu et argent et orné les extrémités de quatre simples drapeaux blancs. Mais les acclamations, l'enthousiasme de la foule immense accourue des environs pour le voir, devaient le dédommager de la simplicité de son équipage. A son côté était la Reine, « pâle, abattue, essayant de laisser paraître un sourire qu'elle réprimait bientôt aux cris de *Mueran los Negros*! présages certains de sinistres vengeances.

Ensuite dans deux voitures, attelées de six mules, attachées avec d'énormes paquets de cordages, venaient les princes et princesses du sang, et derrière la voiture de la Cour, une dizaine de charrettes

1. Amélie de Saxe, la troisième femme de Ferdinand.

portant tout ce qui était nécessaire au coucher et aux repas de la famille royale. Chacun des villes ou villages que le cortège avait traversé avait dû, selon l'usage, fournir des denrées de telle et telle espèce, entre autres des volailles que l'on voyait, encore vivantes, et dont les cris se mêlaient aux clameurs de la multitude... L'accueil fier et presque dédaigneux que nous avons reçu du roi Ferdinand, le signe de tête presque imperceptible par lequel il saluait nos chefs les plus élevés en grade, tout cet ensemble guindé et taciturne, qui contrastait si fort avec la bienveillance et l'aisance de nos princes, nous donna la mesure du caractère de cette Cour.

Le 13 novembre, à 3 heures de l'après-midi, le Roi et la Reine d'Espagne firent leur entrée solennelle dans Madrid, avec une pompe très « couleur locale », sur un char de triomphe haut de vingt-cinq pieds, d'une forme antique et gigantesque, traîné par cent hommes en vestes et pantalons vert et rose, entouré de groupes de danseurs et de danseuses habillés des couleurs les plus vives, suivi d'un cortège militaire imposant. — Il est inutile d'insister sur l'émotion et la fébrilité patriotique d'une population tout entière livrée à l'enthousiasme. A côté des gens bien heureux de la Restauration monarchique et en droit d'espérer la paix nationale par le retour aux lois traditionnelles du royaume, on vit se ranger ces foules méprisables, mais dangereuses, sorties des bas-fonds de la société; elles criaient « Vive le Roi! » comme elles avaient chanté l'hymne de Riego et vociféré la *Tragala*, féroce et grossière parodie du *Ça ira* de la Terreur. « Depuis les temps où Tacite la vit applaudir aux excès de César, la populace n'a pas changé, » a remarqué M. Thiers qui a trouvé pour la caractériser un mot demeuré célèbre : la vile multitude.

La joie « civique » de Madrid était accrue par les nouvelles « militaires » qui parvenaient de toutes les provinces du royaume.

Les dernières troupes constitutionnelles massées sur la frontière du Portugal, ruinées par le découragement, resserrées par les paysans royalistes, décimées par la désertion, se dispersaient d'elles-mêmes et allaient se mêler, comme elles le pouvaient, dans les agitations et les troubles du pays voisin.

Après la poursuite d'un lieutenant de Riego nommé Marconcini, aventurier venu de Tolède, qui rôdait dans

la province de Murcie et ne put échapper, malgré ses mensonges et sa traîtrise, au colonel d'Hautpoul qui eut beaucoup de peine à le préserver des fureurs populaires [1], — les généraux de Bonnemains et Vincent menèrent à bien leurs pourparlers avec les chefs Torrejos et Pinto. — A Carthagène, moyennant une amnistie, une demi-solde et des passeports, 2 000 hommes faisaient leur soumission (3 novembre). — La semaine suivante, aux mêmes conditions, le colonel Foulon de Doué, à la tête du 13e de ligne, entrait à Alicante.

En Aragon, le général Chastellux atteignait heureusement San Miguel, blessé, fuyant de Saragosse, à travers collines et plaines, faisant tête avec ses cavaliers comme un sanglier forcé et permettant, par son courage à se bien battre, qu'on oubliât ses violences de langage quand il avait été ministre des Cortès. — Lerida, la Seo d'Urgel se rendaient les 18 et 21 octobre.

Barcelone enfin, dernier boulevard de la résistance vigoureuse, tombait à son tour. Les sorties de sa garnison s'étaient succédé sans résultat, nos batteries les avaient toujours refoulées. Par humanité le maréchal Moncey permettait aux assiégés de faire leurs vendanges en avant de leur ligne, mais il ne la laissait pas franchir. Le 7 octobre, il leur avait fait savoir les grands événements de Cadix et la délivrance de Ferdinand. L'entêtement du vieux Mina avait traité la nouvelle de ruse de guerre et de mensonge; l'aventurier prêtait à un Maréchal de France des procédés de félonie qu'il eût employés lui-même. Cependant la population prenait peur, elle menaçait le guerillero Rotten de le livrer, si la lutte impossible continuait, et le 22 octobre, Mina, découragé, se retirait, la rage au cœur, dans la citadelle.

Il demande bientôt une suspension d'armes et le 2 novembre, jour des morts, il lui faut souscrire à une capitulation. On lui accorde l'amnistie et la conservation des grades militaires; on exige la remise aux Français des armes et du matériel. Le 4, Moncey entre dans la ville où les habitants atterrés, silencieux, demeurent en partie cachés farouchement dans leurs maisons. Le 6, Mina a quitté Barcelone. Ses

1. *Mémoires* du général marquis d'Hautpoul, p. 148.

troupes sont licenciées. Lui et ses lieutenants, Milans, Rotten, passent en France sous la protection de nos soldats.

Mina se réfugia à Londres, très bien accueilli des whigs; il y demeura l'âme des exilés constitutionnels, revint dans sa patrie après la Révolution de 1830, se rallia à la cause de Ferdinand, quand celui-ci fut combattu par les Carlistes. Il devait mourir à Barcelone, en 1836, au milieu d'une autre guerre civile, ayant couronné les derniers efforts de sa longue carrière de partisan, — commencée contre Napoléon, — par des mesures brutales et des proclamations sanguinaires qui ne caractérisent que trop bien une vie aventureuse, laborieuse et courageuse, car il réunissait des qualités et des défauts.

Les troupes de Molitor avaient pris possession de Carthagène le 5 novembre et, le 12, elles entrèrent dans Alicante, la dernière ville d'Espagne qui nous cédât et se soumit.

XII

C'est au bruit du canon saluant tous ces succès que nos troupes allaient retrouver la patrie. Sur la route, les ovations les attendaient, de bons gîtes (s'il en est en Espagne), les attentions, la gratitude. Nombre d'officiers obtenaient de devancer leur régiment et partaient, à franc étrier, regagner leur garnison, revoir leur famille et leurs amis. Ils étaient satisfaits de la campagne, et ils avaient raison. Il entre certainement un peu d'amertume, et trop de vanité, dans le mot que l'on prête au maréchal Oudinot, se souvenant des luttes sanglantes de l'épopée impériale : « Ce qui me fâche dans tout ceci, c'est que ces gens-là croient avoir fait la guerre. »

Mon Dieu, les parents de ceux qui furent tués au cours de l'expédition de 1823 pouvaient bien avoir cette persuasion, et ceux qui en avaient supporté les fatigues, poursuivre cette illusion; la vérité, c'est qu'il ne faut pas mesurer le danger et le courage aux chiffres des hécatombes; les résultats, heureusement peu sanglants, de la campagne d'Espagne en constituent les avantages et laissent aux vainqueurs le bénéfice autant que le mérite de la victoire.

Les généraux s'acheminaient avec une grande célérité;

M. de Saint-Chamans est le modèle de ces heureux voyageurs; il venait de recevoir les plaques de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand, il entrait dans la Garde royale comme officier général; il avait le droit de considérer la vie sous de riantes couleurs :

J'étais dans une bonne voiture, bien fermée et bien douce, que j'avais achetée à Grenade, attelée de quatre forts chevaux conduits par mon cocher; je m'étais pourvu de vivres et de provisions de toute espèce; mes deux aides de camp ou officiers d'ordonnance m'accompagnaient et allaient d'avance préparer nos logements dans les lieux d'étape. Je partis en poste de Madrid pour Bayonne et, afin d'être mieux servi, je m'arrangeai pour voyager en même temps que le courrier de malle; je courus donc jour et nuit jusqu'à notre frontière et la plupart du temps sans les deux hommes d'escorte qui m'avaient été accordés pour toute la route depuis Madrid; je trouvais fort douce cette sécurité avec laquelle nous parcourions l'Espagne, en me rappelant ce qui m'était arrivé douze ans avant sur la même route[1].

Pendant tout le temps que dura la campagne, afin d'être plus proche des nouvelles de son mari, madame la duchesse d'Angoulême avait été se fixer à Bordeaux, la cité fidèle par excellence qui, depuis 1814, se montrait d'un loyalisme indéfectible. L'accueil avait été enthousiaste, soutenu. Après quelques voyages à Toulon, à Pau, à la Rochelle, en Vendée, où les circonstances provoquaient d'ardentes manifestations autour de la princesse, celle-ci, à la suite d'un séjour de six mois, avait regagné Paris pour attendre le Dauphin, dont on pouvait prévoir le retour.

L'annonce de la prise du Trocadéro avait été une grande joie et on avait entendu « l'Orpheline du Temple » prononcer ces paroles émouvantes : « Il est donc possible de sauver un Roi malheureux! » A cette occasion le canon tonna, le *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame, il y eut des illuminations générales, des grâces royales, une amnistie, une joie universelle.

Le Généralissime passait la Bidassoa le 22 novembre, et adressait aux troupes ses adieux :

Je témoigne à l'Armée des Pyrénées, en la quittant, ma vive satisfaction pour le zèle, l'ardeur, le dévouement qu'elle

1. *Mémoires*, 461.

a montrés dans toutes les occasions, ainsi que pour la parfaite discipline qu'elle a constamment observée. Je me trouve heureux d'avoir été placé par le Roi à la tête d'une armée qui fait la gloire de la France.

Monseigneur acheva alors, à cheval, de parcourir par étapes les 200 lieues qui lui restaient à franchir. Madame alla à sa rencontre jusqu'à Chartres et Monsieur à Versailles. Une entrée solennelle lui était réservée aux portes de Paris. Comme à Madrid sa modestie voulait s'y soustraire. M. de Villèle l'avait averti des compliments qui l'attendaient : « Le Roi n'ignore pas que ces dispositions sont importunes à Votre Altesse mais il n'a pas cru devoir les refuser à la juste reconnaissance du pays... Sa Majesté a réduit à ce qui lui a paru absolument indispensable... Elle attend de Votre Altesse Royale le même sacrifice au juste sentiment de ses peuples. » En effet la manifestation était précieuse à la monarchie.

Les mauvaises langues ont prêté au Dauphin un mot digne du boulevard, mais qui pour être accepté s'écarte trop des habitudes réservées du Prince et de sa tournure d'esprit. De méchante humeur, il aurait dit à ses écuyers : « Me voilà à cheval pour la plus grande fanfaronnade vue depuis Don Quichotte[1]. »

Le 2 décembre, — c'était l'anniversaire du couronnement de Napoléon et d'Austerlitz, mais ainsi tourne la roue de la Fortune, — il entra par la porte Maillot, entouré des maréchaux et du plus brillant état-major de généraux, suivi des bataillons de la Garde et de la ligne, embarqués à Cadix et qui arrivaient de Brest. La marche fut un triomphe, l'entrée une fête nationale; des trophées et des emblèmes ornaient la barrière de l'Étoile; l'archevêque de Paris, le préfet de la Seine, les autorités municipales et militaires complimentèrent le Généralissime qui, fort ému, au milieu de deux haies de gardes nationaux, descendit les Champs-Élysées, au son du canon des Invalides et au milieu des vivats

1. L'anecdote est rapportée, avec quelques autres détails, par le futur maréchal de Castellane, alors Colonel des hussards de la Garde (*Journal*, I, 467); mais il ressentait de l'amertume de n'avoir pas fait la campagne d'Espagne; il allait du reste partir commander une brigade de l'armée d'occupation.

des Parisiens; arrivé au château par la grande allée des Tuileries, il mit pied à terre et monta présenter ses hommages au Roi qui le reçut, dit madame de Boigne, « avec cette pompe théâtrale qui suppléait en lui à la sensibilité. »

Sous le balcon du pavillon de l'Horloge, où se tenait la famille royale, les troupes défilèrent pendant que la foule en délire criait : « Vive le Roi! Vivent les Bourbons! » — Non vraiment, il n'y avait là rien qui rappelât Don Quichotte. — Avec la satisfaction nationale et la prospérité publique, la sincérité du cœur était évidente. Les Parisiens de bonne foi purent regretter ces heures de paix glorieuse quand, aux trois journées de juillet 1830, l'allégresse se changea en fureur, et que les rues, naguère décorées de fleurs, furent dépavées pour dresser des barricades, derrière lesquelles des émeutiers fusillèrent ces mêmes soldats acclamés et respectés.

On ne prévoyait pas ces tragédies en 1823. Qui eût pu en souhaiter l'horreur? Les fêtes se succédaient, elles furent clôturées le 15 décembre par une réception à l'Hôtel de ville pour laquelle 6 000 invitations avaient été lancées. Les appartements du comte de Chabrol ne suffisaient pas : on les augmentait par des salles décorées de riches tentures; un banquet était servi avec magnificence : table royale, table des ministres et des maréchaux, jeux, concert, bal, 1 200 danseurs, le premier quadrille exécuté par madame la duchesse de Berri et le prince de Carignan, monsieur de la Rochejaquelein et madame de Chabrol, mademoiselle de Peyronnet et le marquis de Pissy. Au souper, 500 femmes assises; les Ambassadeurs, même celui d'Angleterre, y étaient, M. Canning ayant levé la défense faite d'assister aux réjouissances pour la campagne d'Espagne. — Il y eut enfin spectacle à la Cour; représentations dans tous les théâtres pour les corps de la garnison; d'autres banquets militaires, une foule de réceptions particulières.

Les contemporains, bons juges de leur quiétude, la constataient et disaient ceci :

La famille royale était dans l'ivresse de la joie des succès obtenus par le duc d'Angoulême et par l'armée française. Les affaires de l'intérieur ne lui donnaient pas moins de satisfaction; il devenait à la mode

en France d'être bon royaliste et l'opposition libérale, républicaine ou bonapartiste était réduite à un si petit nombre d'individus qu'elle ne donnait plus aucune crainte. Les finances de l'État étaient parvenues, même après une campagne aussi coûteuse, à un degré de prospérité jusqu'alors inconnu; l'armée française venait de se rallier franchement au drapeau blanc, la glorieuse campagne que nous venions de terminer avait replacé, parmi les puissances de l'Europe, la France au rang qu'elle doit occuper, et que les désastres de 1814 et de 1815 lui avaient fait perdre[1].

Les frais, certainement lourds, exigés par l'expédition n'étaient nullement écrasants.

M. de Villèle, financier économe, était aussi un administrateur sagace, il ouvrait la bourse pour les choses nécessaires; il écrivait au duc d'Angoulême : « Toutes les dépenses que Monseigneur ordonnera seront payées sans observations. » A son estimation, cette année de guerre ne coûterait pas plus de 200 millions; il en tenait 130 en réserve; il pensait à un emprunt pour les 70 autres, ce qui n'augmenterait que faiblement les impôts. — Le Généralissime n'abusait pas du blanc-seing reçu; à son compte les dépenses seraient à peine de 60 millions, dont on pourrait encore, dans les calculs, déduire 20 millions, ceux de la solde qu'il eût fallu partout, en France aussi bien qu'en Espagne, payer à l'Armée.

Restaient les marchés Ouvrard qui, tout en étant coûteux en soi, n'offraient d'autre gravité que celle que leur prêtait l'opposition pour s'en faire au Parlement une arme de mauvaise foi contre le ministère, bien qu'à tout prendre, celui-ci y demeurât étranger. C'est en effet sans son concours, ni même son assentiment, que l'Intendance militaire, abandonnant son droit de fournitures, jusqu'à la fin de la campagne, avait signé à Madrid une transaction avec l'entreprise du munitionnaire. M. de Villèle avait été fort mécontent de cette concession, prévoyant peut-être la position équivoque que créait cet accord, l'aveu implicite qu'il contenait de l'insuffisance du ministère de la Guerre à remplir ses devoirs, et les embarras qui l'attendaient de ce chef.

Le duc d'Angoulême, ne voyant que la régularité des approvisionnements de ses troupes, avait couvert de son

1. *Mémoires* du général de Saint-Chamans.

autorité une procédure assez irrégulière; il ne concevait pas que l'on pût mettre en balance une somme d'argent avec les résultats politiques obtenus. Il le disait tout nettement et c'est le dernier mot de l'affaire : « Comme c'est au marché passé avec lui que je dois mon entrée en Espagne le 7 avril, et que le succès de mon expédition doit être en grande partie attribué à la discipline de l'armée qui n'aurait pu exister si elle n'avait pas été exactement fournie de tout, il est de mon devoir de recommander M. Ouvrard. »

Seulement, « monsieur Ouvrard » était auparavant tenu à l'écart des fournitures destinées à l'armée d'occupation; et l'ex-Généralissime, usant d'oubli envers le spéculateur véreux, nourrissait au contraire une rancune invincible contre le très honorable maréchal duc de Bellune, qui, ministre de la guerre, n'avait pas eu la prévoyance de lui assurer cette sécurité matérielle obtenue à prix d'or d'un fournisseur déconsidéré.

Or, cette animosité eut des conséquences très graves, car le duc de Bellune dut abandonner son portefeuille dès le retour du duc d'Angoulême, qui refusait de le voir.

***

Sur le théâtre plus vaste de la politique étrangère, les vues restaient plus larges, et l'on ne ressentait pas ces contre-coups d'incidents mesquins. Avec malveillance et surtout dépit, l'Europe, comme toujours, s'inclinait devant un succès.

Notre conduite modérée avait sinon étouffé, du moins désarmé ces jalousies que M. de Villèle démêlait fort bien dès le lendemain de la victoire du Trocadéro : « On feint d'avoir des doutes sur notre désintéressement; on se prépare déjà à inspirer des craintes de notre ambition. » Mais enfin, on se taisait.

La Russie applaudissait à la victoire d'une cause dont elle avait désiré le triomphe, elle eût souhaité seulement y prendre une part effective, ce que notre dignité nationale ne lui accordait pas. — L'Autriche gardait le silence, satisfaite au fond de voir comprimer, sans qu'il lui en coûtât un florin ni un soldat, l'action révolutionnaire qu'elle redoutait à juste

titre. La correspondance de M. de Metternich, publiée par son fils, est très sobre de dépêches à ce sujet; les préoccupations de la Chancellerie de Vienne n'étaient pas du côté des Espagnols à ce moment, mais du côté des Grecs. — La Prusse ne comptait pas, ne disait, ne faisait rien, n'osant rien dire ni faire.

Pour l'Angleterre elle exprimait, même au détriment de la prudence, sa mauvaise humeur, mais par de très petits moyens d'impolitesse, comme l'abstention de ses agents aux cérémonies en l'honneur de la paix.

« L'Angleterre est d'une humeur terrible, écrivait en souriant Villèle au duc d'Angoulême, après notre entrée à Cadix. — Stuart (l'ambassadeur à Paris) ne doit pas venir au *Te Deum* dimanche. » — On a vu que cette intransigeance de mauvais goût s'apaisait, puisque quatre mois plus tard, ce même ambassadeur recevait la permission de se rendre, comme tous ses collègues, au bal de l'Hôtel de ville.

L'Angleterre, qui affecte toujours de mépriser le « sentiment », pensait se réserver des revanches pratiques dans la crise coloniale où l'Espagne se débattait, à l'heure où ses possessions d'Outre-mer se détachaient de la métropole. Et le Cabinet de Londres envoyait des agents et des consuls britanniques auprès des gouvernements séparatistes créés dans les territoires espagnols d'Amérique par l'insurrection, avant même qu'aucune puissance ait reconnu ces États. — C'était prendre de l'avance sur tous les concurrents commerciaux. — Elle perdit cependant la partie sur ce terrain encore, car Ferdinand VII, à notre suggestion, rendit un décret qui ouvrait les portes de ses colonies au commerce de toutes les puissances amies, ce qui ôtait sa raison d'être à la reconnaissance prématurément faite par le Cabinet de Saint-James.

M. de Villèle limitait nos charges, tout en maintenant nos responsabilités, par une politique de discrétion. On peut trouver le résumé typique de son procédé dans une dépêche intime au duc d'Angoulême[1] : « La Sainte-Alliance qui a la manie de régenter, se hâtera sans doute, aussitôt après la délivrance de Ferdinand, de vouloir le diriger. M. de

1. 9 août 1823.

Talaru nous représentera à Madrid pour notre quart ou notre cinquième; on croira nous avoir soufflé un bon morceau. Laissons-le croire et, sans affectation, sans mépris, sans trop de facilité même, nous leur laisserons aller le fardeau, nous bornant à faire ce qui est indispensable à notre honneur et à notre repos. »

Prudence adroite qui était dans le caractère de M. de Villèle, mais n'enlevait rien à son mérite. « Après être sorti avec un bonheur inespéré d'une entreprise qui avait tant effrayé son imagination, il lui sembla insensé de courir encore de nouveaux risques. » — C'était en effet fort inutile. — Et le chancelier Pasquier, qui inscrit cette juste remarque dans ses *Mémoires*, a tort de ne pas louer cette sagesse, plus tort encore de lui faire grief de n'avoir pas arrêté une ligne de conduite qui eût été imposée à Ferdinand à sa sortie de Cadix. « Cela, ajoute-t-il, était d'autant plus facile qu'on en eût fait la condition des secours dont il ne pouvait se passer. »

L'entêtement déconcertant du roi d'Espagne et la fragilité de sa bonne foi ne rendaient pas du tout « si facile » l'accomplissement d'une promesse de sa part, même d'une obligation souscrite; et « un plan », M. de Villèle n'avait pas manqué de l'établir pour le jour de notre départ de la péninsule :

Retirer nos troupes, en occupant, pour notre sécurité, quelques places frontières; *prêter* à l'Espagne les quatre régiments suisses à la solde de la France; proclamer une amnistie générale, en concédant quelques exceptions pour les plus dangereux et les plus compromis des factieux; convoquer les anciennes Cortès; organiser des Juntes provinciales pour les finances; faire choix d'hommes modérés pour composer les Ministères, un Conseil d'État et les Commandants de province; confier, afin de pacifier les Colonies en les maintenant rattachées à la mère patrie, confier, dans une sorte de démembrement, leur gouvernement à des princes de la maison royale : par exemple le Mexique à don Francisco, le Pérou à l'Infant de Lucques, la Plata à don Sébastien; appliquer le même système au Brésil par rapport au Portugal.

M. de Villèle tirait donc bien des conclusions politiques

de notre effort militaire. Et le résultat répondait, en partie du moins, à son attente. Le traité d'occupation signé à la mi-février 1824, stipulait que nous laisserions de l'autre côté des Pyrénées 45 000 hommes à notre solde, et que l'Espagne nous payerait la différence du pied de paix au pied de guerre, évaluée à 2 millions, y compris les frais de notre marine à Cadix. A la même époque l'Espagne signa la reconnaissance de 34 millions que nous lui avions avancés pendant la lutte. L'amnistie seule se faisait attendre, la négociation aboutit au mois de mai.

La cause dynastique avait entraîné, puis justifié notre intervention, que commandait le péril révolutionnaire.

C'était une puérilité de la part de l'opposition de gauche que de reprocher à la Monarchie de servir monarchiquement la France. Que voulait-elle? Que la Restauration travaillât contre elle-même et accréditât à Paris les théories, les maximes qui se manifestaient à Madrid par la captivité d'un Roi? C'était imposer au Gouvernement royal un suicide [1].

Mais si la guerre était terminée, l'occupation ne l'était pas; elle ouvrait même des problèmes nouveaux avant de résoudre complètement les anciens. Notre arrivée avait été accueillie, acclamée de l'immense majorité des Espagnols, notre départ n'était souhaité de personne, notre présence assurant aux royalistes le maintien de leur pouvoir, et aux libéraux la garantie de leur sécurité. « Il n'entre dans la tête des Espagnols, de quelque parti qu'ils soient, que nous puissions évacuer leur pays avant plusieurs années. J'espère qu'ils pourront s'en passer, mais il est bon que vous sachiez ce qu'ils en pensent [2]. »

A peine les exaltés nous pardonnaient-ils l'obstacle que nous mettions à leurs passions, en considération des services que nous rendions à leurs intérêts.

Le premier c'était les avances — 50 à 60 millions — que nous faisions à leurs caisses vides, car leurs finances restaient anéanties, comme leur armée demeurait disloquée. La France montait la garde pour maintenir l'ordre, sans que nos hommes d'État pussent exercer d'influence sur leurs hommes poli-

1. Nettement, *Histoire de la Restauration*, VI, 534.
2. Le duc d'Angoulême à M. de Villèle, 12 juillet 1823.

tiques. Promise d'abord pour six mois, notre présence accordée pour une seconde demi-année, se prolongea jusqu'en septembre 1828.

Le *Journal* du futur maréchal de Castellane, — commandant alors une brigade en Catalogne puis à Cadix, — nous apporte un témoignage précis de cette vie d'occupation. Les dépêches, le carnet, les *Mémoires* de M. de Villèle nous exposent, avec une parfaite harmonie entre eux, le fond de sa pensée, en ces conjonctures délicates :

« L'idée essentiellement liée à l'honneur de la campagne, c'est qu'il en sorte quelque chose de stable, d'utile à la paix du monde, de profitable à la France. Sans cela on ne verra bientôt plus que les 180 millions qu'elle nous aura coûtés...

« Ce qui doit caractériser la nouvelle politique de la France et fonder sa nouvelle influence, c'est le désintéressement et la générosité. La campagne militaire nous a nettement fait entrer dans cette carrière. Mais il serait bientôt impossible de la suivre, si la générosité devenait de la duperie, si le désintéressement à l'égard des étrangers devenait de l'injustice à l'égard des sujets du Roi. »

Ces considérations, toutes à l'honneur du Gouvernement français, de ses intentions, de son but, de ses moyens, de ses procédés et des résultats de sa politique, permettent une conclusion au sujet de l'expédition de 1823. C'est la mieux établir que d'en demander les expressions à ceux qui s'en étaient montré les adversaires.

Aux Anglais eux-mêmes, car leur bon sens ne se cabre pas contre les faits et la logique finit toujours par les conduire (il est seulement quelquefois trop tard) à savoir se déjuger, s'ils ont fait fausse route. Le chef du Cabinet de Londres, Canning en personne, disait donc : « Jamais armée n'a fait si peu de mal et n'en a empêché autant. » — Sir Robert Peel faisait cet aveu, dans une conversation intime, à M. de Marcellus, notre chargé d'affaires à Londres :

La Providence est pour vous ; vous aviez raison... Vous avez conquis une influence réelle sur le continent, une armée fidèle, des finances florissantes ; l'héritier de la couronne s'est acquis de la gloire par son courage et sa modération[1].

1. *Politique de la Restauration*, 274.

Enfin, en France, l'opposition acharnée, parfois déloyale, baissait la tête, faisait même son *mea culpa*.

Plus tard, les « historiens » de l'école libérale ont voulu reprendre les critiques, mais les contemporains ont eu la loyauté de l'aveu.

C'est Benjamin Constant, à la Chambre, le 28 juin 1824

J'aime à reconnaître que cette expédition mémorable a été glorieuse pour notre armée. Et je dirai que cette gloire est d'autant plus belle qu'elle ne se compose pas seulement de succès militaires. La générosité française animant jusqu'aux simples soldats a travaillé toujours, et heureusement réussi parfois, à faire prévaloir l'humanité contre la vengeance et à protéger l'ennemi désarmé contre l'auxiliaire aigri par de longs revers.

A la même séance, le général Foy déclare :

La rapidité des opérations en Espagne et la plénitude du succès militaire ont trompé les prévisions de ceux qui ne voulaient pas la guerre et ont surpassé les espérances de ceux qui l'avaient appelée de leurs vœux.

Quinze ans plus tard, à la réflexion, Saint-Marc Girardin écrira :

Non, le Congrès de Vérone n'a pas imposé à la France l'obligation de faire la guerre à la révolution espagnole. L'Europe s'accommodait de notre impuissance de 1815. La résurrection politique et militaire de la France, une des conséquences de la guerre d'Espagne, si cette guerre réussissait, inquiétait l'Europe bien plus encore que la Révolution [1].

Voilà le langage de l'équité sur le but et le résultat de cette grande affaire politique et militaire, menée avec tact et discrétion jusqu'au bout.

Si toutes les espérances du Gouvernement royal ne furent pas réalisées, la faute en est au caractère national du peuple secouru qui ne sut pas utiliser la paix que nous venions lui assurer, et surtout au prince médiocre qui trompa notre attente et repoussa nos conseils. Mais, tout compte fait, cette page est heureuse dans les annales de la France; et nous avons le devoir de le dire, en histoire, — le droit, en politique, d'en garder le souvenir.

GEOFFROY DE GRANDMAISON

1. *Journal des Débats*. — *Études de Morale et de Littérature*, II.

HOLLYWOOD[1]

VII

Noirs sur la nue rougeoyante du crépuscule, toutes les fins d'après-midi, deux avions, porteurs des négatifs enregistrés dans la journée, s'envolaient du camp; ils se dirigeaient vers Hollywood, vers les laboratoires de l'Atlas, où les cuves de développement les attendaient qui, au feu rubis des lanternes, allaient extraire, de la gélatine impassible, les péripéties quotidiennes de la « Mort de Carthage ».

Au matin, ils revenaient avec les « rusches », les positifs de fortune déjà tirés, et Joe Stanley, sous la tente de projection, pouvait examiner le travail de la veille et, le cas échéant, recommencer, dans une atmosphère encore identique à elle-même, des scènes qu'il aurait jugées défectueuses. Il recommençait souvent, ne se contentant jamais d'à peu près, et comme tous les hommes nés maîtres, n'épargnant pas plus sa fatigue que l'effort de ses collaborateurs.

On campait à cent milles de Los Angeles dans les dunes de Belmonte, semées d'îlots rocheux et aboutissant de plain-pied aux falaises d'une côte sauvage, battue par les ressacs.

Les architectes de l'Atlas y avaient édifié un Forum, un Colisée, un quartier de Suburre, des camps romains, des fortifications puniques et, en vue de l'océan, ils dressaient une Carthage factice, avec ses murailles dominant les flots, ses palais asiatiques, ses temples de Moloch et de Baal.

Dans le même temps, toute une ville artificielle et moderne

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre.

avait déferlé sur le sable. Châlets, cantines, ambulances, magasins, écuries pour les chevaux, hangars pour les éléphants, une chapelle, deux salles de spectacle, une centrale électrique desservie par une ligne aérienne, qui courait jusqu'à San Diego, un établissement de bains, alimenté par des tanks colossaux montés au bord de l'océan, avec une usine à distiller l'eau amère.

Une cohorte de techniciens, d'acteurs, plusieurs milliers de figurants, avaient été transportés dans des auto-cars à pied d'œuvre. Aux heures de loisir, surtout le soir, lorsque Romains et Carthaginois avaient achevé leur tranche d'ébats journaliers, les harangues des Rostres apaisées, les torches des festins éteintes, les cadavres des rétiaires traînés hors des arènes, la fumée des holocaustes évanouie dans l'espace, après le choc des lances et des boucliers, les cris de la bataille, la ruée des chars, le hennissement des cavales, on organisait des réjouissances. Il y avait des concerts, des bals, des représentations théâtrales ou cinématographiques.

Dans cette existence pittoresque, captivante et provisoire, des aventures, comédies, voire drames, s'ébauchaient; et les stars et les extras vivaient tête à tête en une familiarité inconnue à Hollywood, domaine des castes et du « cant ».

Lydie logeait dans une roulotte assez confortable en compagnie de Germaine Dérieux et de Winnie Huff. Autour d'elles, on se groupait, on venait potiner. Cela devint le « Lydies' Club », ainsi que Joe Stanley, dédaigneux des préséances, et l'un des plus assidus, baptisa le cénacle. Germaine Dérieux qui avait le goût de l'organisation, ayant embrigadé quelques charpentiers complaisants, fit planchéier un carré de sable devant la roulotte, arrangea une terrasse, et tout comme à « Montmartre », on y dansa, sous les lanternes vénitiennes, ou sous les étoiles, aux sons du même orchestre qui, dans la journée, avait accompagné les mimes et les joueuses de théorbe et la procession des vestales.

Vedette encore dans ce film, où elle incarnait le rôle d'une patricienne éprise d'Hamilcar, Grace Clamond était elle aussi de ces réunions.

D'une nature trop éparpillée pour être jalouse, loin de s'offusquer de sa popularité naissante, elle éprouvait au con-

traire un penchant pour Lydie avec, par surcroît, ce respect des Yankees pour les personnes qui sont nées sous un titre. D'ailleurs, le prestige d'avoir pour père un ancien chambellan du Tsar, conférait généralement à cette dernière une situation indiscutée.

Déjà à Hollywood, Grace Clamond lui avait gentiment découvert les rudiments du métier, lui avait appris la science du maquillage, du rythme, de la démarche, de ce *tempo* enfin, qu'ignorent la plupart des acteurs de l'écran. Elle l'avait promenée dans tous les studios, initiée aux méthodes des artistes, des directeurs en vogue.

Ayant débuté jadis comme *bathing girl*[1] chez Mac Sennett, elle était une étoile de la bonne époque, ayant conquis ses rayons à force de labeur; et même le respect de son art la tenait droite, contrecarrait son amour des frasques, et sauf une inexactitude invétérée et des écarts, en somme, véniels, elle se montrait l'artiste la plus consciencieuse, la plus dévouée, capable de demeurer jusqu'au petit jour au travail de recommencer vingt fois une scène, en donnant à chaque fois le meilleur d'elle-même, inclus d'authentiques larmes, bien qu'elle fût une jeune première plutôt qu'une tragique.

Pour l'instant, elle était en marivaudage avec l'Espagnol Carlos Mendoza.

Une fois, profitant d'un après-midi libre, elle était partie avec ce dernier, sous la conduite d'un extra, ancien trappeur, qui prétendait connaître le pays, pour chasser le puma dans des gorges voisines. Mendoza revint de l'expédition avec une balafre au col; il racontait qu'il avait failli être mis à mal par un de ces chats féroces. D'aucuns attribuèrent l'accident à des motifs beaucoup moins cynégétiques : Grace Clamond, dans ses manifestations amoureuses, passait pour être d'un caractère assez emporté.

Maintenant Carlos Mendoza négligeait tout à fait la petite Française qui en souffrait mille morts, ne s'ouvrait à personne de son chagrin, et, gardant son gentil sourire, affectait de se consacrer à l'administration du Club.

A Clemson, surveillant en chef du camp, peu de détails échappaient : il percevait, par magnétisme, l'instant où le

1. Figurantes spécialisées dans les scènes nautiques, en maillot.

courage de la petite était à bout. Alors, par hasard, il venait lui tenir compagnie, essayant de l'apaiser par des paroles ailées de sagesse et d'espoir; il la laissait, un peu calmée, un peu reconnaissante, éprise toujours à en mourir du matador aux yeux bruns.

Loin d'elle, Clemson n'en continuait pas moins de la garder présente dans sa pensée. Ce n'était pas que ses devoirs professionnels ne l'absorbassent; bien qu'il eût douze hommes sous ses ordres, la surveillance de trois mille individus, vivant en pleine brousse, constituait pour le détective l'inverse d'une sinécure. Les loups étaient fréquents et les larcins, menus ou gros; aussi le fourgon-dépôt, dûment blindé, ne manquait jamais de pensionnaires, attendant qu'on les réexpédiât vers les prisons, du reste très confortables, de Los Angeles.

Jack Haldane, le « fiancé millionnaire » de Winnie Huff, était en général tenu à San Franscico par ses affaires; pourtant il n'avait pas hésité à affronter quarante heures de chemin de fer, et une dure étape en automobile à travers des routes défoncées qui étaient plutôt des pistes, pour venir passe rquelques moments avec sa *sweetheart*.

Cette visite la fournit d'un somptueux tour de col en renard argenté, et d'un pendentif entouré de perles.

Le prudent Clemson suggéra à Winnie Huff :

— Vous feriez bien de ne pas laisser traîner ces colifichets et, mieux encore, de les placer, contre reçu, dans le coffre-fort de la caisse centrale, que je tiens à la disposition des intéressés.

Mais Jack Haldane, égayé par cette réflexion, exhortait en riant la jeune femme à ne pas suivre le conseil du professionnel :

— Si on vous vole vos bijoux, je vous en achèterai d'autres!

Le rôle de la Vestale comportait surtout des scènes se tramant en plein air à Rome, et par lesquelles on avait commencé; d'autres tableaux, où elle figurait notamment un sacrifice dans les souterrains du Temple de Vesta, seraient réalisés au studio.

Mais dans l'esprit de Joe Stanley, ce personnage incarnait la Pureté, la Vertu de Rome, sa Puissance génératrice de ses héros, animatrice de ses légions, fautrice de ses victoires. Et cette sagesse redoutable et immanente, que les cercles de

l'Enfer traversé avaient imprimé aux traits de Lydie, les lignes strictes de son corps, qu'il avait devinées sous ses vêtements « civils », et que le péplum dessinait conformément à son attente, tout cela semblait inciter Joe Stanley à apporter, dans le modelé du personnage, dans les péripéties, les éclairages et les jeux de théâtres dont il l'enrobait, une espèce de dévotion qui l'exaltait prodigieusement.

Parfois, Lydie lui présentait des objections touchant une attitude d'acteur, le mouvement d'une foule, l'arrangement d'un décor, et Joe Stanley qui, pareil à tous les vrais artistes, ignorait le faux amour-propre, se mit à la regarder avec une surprise où il y avait presque de l'admiration :

— C'est qu'elle a l'air de s'y mettre, au métier, notre Slave! — confiait-il à d'Orcagne. — Je crois vraiment que c'est une trouvaille que nous avons faite à Frisco.

Sûrement, d'Orcagne était de cet avis, que Lydie « s'y mettait ». Mais souvent on n'en souffre que davantage, lorsque, à l'objet secrètement aimé, un étranger découvre une qualité nouvelle.

D'Orcagne, par définition, faisait partie du club; il était l'ordonnateur des séances, l'introducteur des « numéros », possédant de l'allant et beaucoup de verve naturelle, pour peu qu'il se décidât à la manifester.

Certain soir, après une séance d'écrasant labeur, l'affabulation d'une bataille entre les légions romaines et les cohortes d'Hamilcar, Joe Stanley annonça qu'il se retirait dans son chariot, qu'on ne le verrait pas de vingt-quatre heures, et que tout le monde pour ce laps de temps avait congé.

Il accoutumait de décréter ainsi, en pleine fièvre, de soudaines haltes. Tout autre, pour une pareille désinvolture, eût encouru les sanctions foudroyantes des Pouvoirs Supérieurs; car, avec les frais qui couraient, un arrêt, ne fût-ce que d'un jour, représentait une perte sèche se chiffrant par milliers de dollars. Mais Joe Stanley disposait et personne n'avait plus rien à dire.

Le lendemain, Grace Clamond organisa une party, pour San Diego, en compagnie de Mendoza, de Winnie Huff et de Jack Haldane, survenu derechef le matin même, porteur de nouveaux et riches présents. Germaine Dérieux annonça

qu'elle était souffrante et que, ce soir, le Club serait fermé. Philippe d'Orcagne proposa à Lydie une course nocturne à cheval dans le désert.

Elle accepta, ajoutant en manière de badinage :

— Les étoiles, il y a longtemps que je veux apprendre à les distinguer. Pourrez-vous m'enseigner leur nom?

D'Orcagne avait quelques notions de cosmographie.

Ils sortirent du camp, galopèrent à perte d'haleine, s'arrêtèrent en haut d'un monticule; et il nomma l'Aigle, le Bouvier, la Lyre, Cassiopée, la Grande Ourse avec ses Gardes, Alpha et Bêta, Pollux, Antarès, Altaïr, aux teintes jaunâtres. Il lui apprit également que toutes ces constellations avaient été déjà classées par Hipparque de Rhodes qui vivait deux cents années avant Jésus-Christ. Il ajouta que des astres encore plus beaux et aux appellations non moins sonores se voyaient dans le ciel austral où règnent Eridan, le Navire et la Croix du Sud.

Un peu plus tard, comme ils avaient obliqué dans la direction des montagnes, et qu'ils longeaient une sorte de couloir rocheux, Philippe dépassa Lydie d'une demi-longueur, biaisa vers la paroi, de manière à bloquer sa voisine, et d'une voix sourde, il éclata :

— Mademoiselle Salvan, je vous aime, croyez-moi. Vous êtes devenu l'unique objet de mes préoccupations et vous avez aboli en moi les rêves d'aventures. Et si j'ai toujours le désir de produire une œuvre, d'écrire un livre, de me manifester enfin, ce n'est plus désormais qu'à travers vous, avec vous et autour de vous. L'homme, l'artiste, le porteur d'idéal a disparu en moi pour se fondre en un être unique, admirateur d'une religion qui est vous. Peut-être je vous semble désuet à cause de ma passion trop véhémente, et ces images héroïques vous apparaissent ridicules, à en juger par l'air de persiflage qui se répand sur vos traits que j'adore. Mais qu'importe? Est-il possible que vous ne sentiez pas la sincérité, la profondeur de ma passion, est-il possible qu'elle ne trouve en vous aucun écho?

Lydie posa sur Philippe d'Orcagne un regard qui rayonnait de transperçante froideur. Elle l'étudiait comme si elle ne l'avait encore jamais vu, appréciait son air de race,

son visage hâlé aux traits expressifs, son front volontaire barré d'une cicatrice rosâtre, due au sabre d'un uhlan bavarois, lequel depuis n'avait plus sabré dans le monde. Non, certes, il n'était pas ridicule, ce jeune Français, il ne se présentait nullement comme un adorateur à dédaigner. Aussi fut-elle heureuse qu'en dépit de tous ces motifs, son cœur demeurât sans écho!

— D'Orcagne, mon bon ami, il ne faut rien espérer de moi. Je veux l'avouer, j'avais peut-être d'inconséquentes velléités de me montrer coquette avec vous. Parce que, maintenant, je ne déteste pas de faire souffrir les hommes. Mais, désormais, je jure que je me garderai de semblables pratiques en ce qui vous concerne.

Il infligea une saccade à sa monture qui se mit à ruer.

— Je ne veux pas de votre pitié, je veux...

— Vous n'avez pas à vouloir, vous n'avez pas le choix. Ne me parlez plus d'amour. Si cela vous semble pénible, partez, disparaissez, regagnez Paris. La fuite (c'est votre Napoléon qui l'affirme) constitue en amour la plus grande victoire. Dites-vous bien que le fait d'aimer une personne ne constitue nullement un titre à des sentiments réciproques. Et pourtant, je le sais bien, c'est la conception inverse des amoureux, et surtout des amoureux français, qui aiment égoïstement, et mêlent trop souvent l'amour-propre à l'amour. Les Russes, ni les Anglais, ni les Américains ne sont ainsi. Mais je n'ai pas l'intention de vous faire un cours de psychologie comparée. Retournons, voulez-vous, car le vent qui s'engouffre sur ce défilé est plutôt glacial.

Il fit faire demi-tour à son cheval :

— Je ne me doutais pas que vous possédiez une telle expérience! — dit-il sur un ton d'amertume.

— D'Orcagne, ne faites pas l'ironiste, cela ne vous va guère, et, je vous en préviens, il vous en cuirait.

— Pardon! je ne voulais pas vous fâcher. Dictez-moi ma conduite!

— Ne me parlez plus d'amour, je vous le répète. Votre société est loin de me déplaire, je crois vous l'avoir prouvé par mille témoignages. Votre âme est moins embourgeoisée que celle de vos compatriotes, j'entends ceux de votre géné-

ration, et je trouve assez joli qu'un fils de famille, tel que vous, pour courir le monde, pour faire le chauffeur à bord d'un cargo, le garçon de restaurant à New-York, le manœuvre aux laminoirs de Garry, le cow-boy dans un ranch du Texas, et toutes sortes d'autres métiers que vous me citâtes, ait tiré sa révérence au bureau directorial de son richard de père, où l'attendait un fauteuil de cuir bien rembourré. Contentez-vous donc de ma sympathie, et que cet entretien soit le dernier de ce genre. Ou vous me rendriez, je le prévois, très méchante.

Il s'accrochait encore :

— Pourtant, vous êtes bonne, j'en suis sûr!

— Je ne suis pas bonne, mon ami, détrompez-vous.

— Une question encore...

— Décidément, c'est votre manie. Eh bien, j'écoute.

— Eh bien, vous avez tout de même quelque chose, ou quelqu'un qui vous amuse, qui vous attire... par conséquent que vous aimez?

— Pour l'instant, je me divertis et voilà tout. Je ne cherche pas plus loin.

Là-dessus, elle fit entendre un petit rire, haussa légèrement les épaules, et partit au galop.

A la hauteur d'une caverne, qui se creusait au flanc d'un coteau pierreux semé de cactus, un chien aboya, le cheval de Lydie fit un écart, la tête et le buste d'un homme surgirent dans un lacis de branches mortes. Il avait l'air hargneux. Lydie reconnut aussitôt son vagabond. Il la reconnut également, et, dans les prunelles fauves, l'éclair s'éteignit :

— Bonjour, Lydie, je ne m'attendais pas à vous revoir.

Elle était étrangement remuée et sa voix trembla un peu :

— Moi non plus, que faites-vous ici?

— Je me suis égaré, étant en route pour Orange-County, où l'on demande des travailleurs à l'occasion d'une récolte. Vous m'avez réveillé, je dormais.

Elle pensa lui offrir quelques subsides, puis « réalisa » que ce n'était pas dans la note. Philippe d'Orcagne, stupéfait, ne soufflait mot. Le chien s'était tu aussitôt que son maître avait parlé. Un silence régnait.

Avec un détachement peut-être voulu, l'homme s'enquit :

— Au camp de Joe Stanley, hein?

Et il désignait les feux visibles à deux milles.

— Oui.

— Je le pensais, car ce pays, autrement, n'est guère fréquenté.

Encore une pause.

— Allons, Dieu vous garde, — prononça Lydie Salvan.

— Dieu vous garde, lady.

Elle s'éloigna avec d'Orcagne. L'homme la suivit des yeux, en marmonnant des mots obscurs, puis il rentra dans sa tanière.

Un peu plus loin, elle expliquait à Philippe :

— Un *tramp*, un drôle de corps que j'ai rencontré une fois, dans un jardin public de San Francisco.

Ils croisèrent David Clemson, également à cheval, qui faisait sa ronde, les rênes lâches, la pipe au bec.

Elle n'informa point le détective de cette rencontre; d'Orcagne sentit que l'abstention était voulue, et, en conséquence, se tut également.

— On va s'ennuyer! — observait Lydie. — Car enfin, les distractions, ici, on les a vite épuisées. Croyez-vous que réellement Stanley demeurera invisible?

— Joe Stanley, quand il manifeste de pareilles intentions, toujours y donne suite, — murmurait d'Orcagne.

Et les deux hommes échangèrent un coup d'œil.

Ils étaient parvenus au camp. Peu après, Philippe fut rejoint par Murray, le sous-chef électricien, en peine d'avoir des ordres au sujet des *sunlight*[1] à disposer, dans le cirque, pour le tableau des courses de chars. On allait l'exécuter le lendemain, au jour naissant, afin d'éviter la chaleur; il y avait donc lieu de prévoir un renfort d'éclairage.

D'Orcagne s'excusa sur ses devoirs; il laissa la jeune femme aux soins de Clemson, accompagna le technicien vers les ateliers.

Lydie, brusquement, avait arrêté son cheval; et sous le grand feutre de cow-boy qui la coiffait, cherchant le regard du détective :

— Monsieur Clemson, dites-moi, il m'a semblé percevoir

1. Gros projecteurs.

un sous-entendu, tout à l'heure, lorsqu'il a été question de Stanley. Ne pourriez-vous, sans manquer au secret professionnel, m'édifier à ce sujet?

Il n'hésita qu'une seconde :

— C'est en effet un peu délicat, miss Salvan. Mais il ne s'agit pas réellement d'un secret. Hélas! trop de gens sont au courant ou se doutent. Enfin, c'est encore à propos de l'usage de ces maudites drogues. Joe Stanley, un homme de talent, de génie même, n'en est pas indemne; bien au contraire, hélas! Puis il boit énormément. Que de fois, après minuit, à des moments où vous n'avez pas l'occasion de le voir, je l'ai rencontré titubant, dépourvu de tout respect humain! Mais, grâce à sa trempe extraordinaire, il tient le coup et, le matin, il n'y paraît plus.

Clemson s'arrêta pour ne pas devenir véhément.

Lydie présumait ces choses, depuis longtemps elle s'en doutait, elle les avait devinées, mais jamais encore ne se les était représentées comme ce soir, matérialisées dans les paroles de David Clemson.

Elle fut plusieurs minutes sans pouvoir se ressaisir, bien qu'elle se rendît compte que le détective lût dans son émoi. Mais que lui importait? Sa propre indignation, sa colère, sa pitié étaient trop violentes.

— Malgré toutes ces histoires, j'ai de l'affection pour Joe Stanley, — reprit doucement Clemson. — Je voudrais intervenir, seulement il a un caractère de démon, et peu d'amour pour les remontrances. Cela porterait peut-être si quelqu'un... quelqu'un comme vous, oui, le morigénait un peu, à un moment propice, bien entendu!

Elle objectait :

— Par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous imaginez que je pourrais, moi, avoir de l'influence.

Un sourire éclaira la grande face bienveillante :

— Mettons que je me trompe, miss Salvan. Ce n'est pas un motif pour ne pas essayer.

Tout en parlant, ils s'étaient remis en route, parvenaient à l'habitacle de Lydie, en face du *dancing* déserté ce soir-là, l'air mort et ses lanternes éteintes.

Lydie mit pied à terre.

— Voulez-vous ramener mon cheval aux écuries, monsieur Clemson?

— Volontiers, miss Salvan. Tous mes vœux de bon sommeil, et à miss Dérieux également si elle ne dort pas encore, — jeta le détective en dessinant avec son feutre un grand salut.

Il s'en fut. Elle demeura devant la porte sans entrer. Onze heures venaient de sonner à l'horloge du fourgon-chapelle. A peine quelques lueurs arrivaient du quartier des extras, on entendait le pas de retardataires gagnant leur domicile.

Des prescriptions formelles interdisaient les boissons alcooliques dans l'enceinte du camp; Clemson, avec ses aides, veillait à leur application, tout au moins en ce qui concernait le personnel subalterne; alors, ne pouvant pas boire, ils se couchaient de bonne heure. Pour les artistes et l'état-major, son autorité se montrait naturellement inopérante, du moins tant qu'on y mettait des formes. De sorte que ceux qui se grisaient le faisaient discrètement.

Lydie Salvan repartit.

Elle gagna l'avenue centrale, approcha d'un fourgon blanc aménagé en roulotte; à l'arrière, la croisée d'un compartiment était éclairée.

Délibérément, elle appuya les semelles sur un longeron saillant, et se hissa au niveau de l'appui. Alors, elle put voir Joe Stanley, assis sur un pliant, les coudes à un guéridon, la tête dans ses mains. Un verre, une bouteille de whisky se trouvaient à sa portée, également une tabatière d'écaille, contenant une poudre blanche qui s'était éparpillée parmi les jaspures de liquide répandu. Et dans un cadre à baguettes vernissées, devant lui se dressait une photographie. C'était un portrait de jeune fille, une petite tête volontaire, avec un front bombé, les cheveux coiffés en arrière, coupés court, bouche aux lèvres charnues, le haut d'un buste svelte, le mâle visage qu'elle avait vu naguère aux poings du vagabond.

Elle demeura quelques instants immobile, comme pour se remplir les yeux du spectacle, puis, doucement, se retira.

A l'aurore, dans l'immense décor de l'arène qui figurait un quartier du Circus Maximus, on réglait la course de chars, sur un tour complet de la piste.

Debout sur une estrade, son mégaphone à la main, et commandant à une escouade d'opérateurs, Joe Stanley allait enregistrer à mesure qu'elles se dérouleraient toutes les péripéties de l'épreuve et de la lutte au poteau.

Le camp tout entier assistait à cette prise de vue peu ordinaire; et des paris s'échangeaient, car la course devait être disputée véridiquement.

Des chariots versèrent; l'un d'eux, tournant trop près d'une borne que dominait un Mercure ailé, fracassa son essieu, projeta dehors son conducteur, qui demeura sur le sol et qu'on recueillit les chevilles brisées.

Lors d'un deuxième essai, les chevaux d'un quadrige, d'admirables étalons noirs à longues crinières, harnachés de cuir blanc, échappèrent à la main de leur cocher, prirent la tangente au virage et coururent, naseaux dardés, à l'assaut des spectateurs.

Dans un reflux, les corps se tassaient pour livrer plus vite une voie à l'attelage en démence, le conducteur hurlait, les manches de sa tunique bleue gonflées comme des trompettes au vent de la course.

Il s'engouffra dans le passage qui s'ouvrait devant lui.

Lydie se trouvait au premier rang, et, par suite d'un ressaut, fut projetée sous les roues.

VIII

Ensuite, la première fois que les yeux de Lydie s'ouvrirent, ce fut un soir : elle vit autour d'elle du blanc, des murs d'émail blanc, un plafond mat, — où des coupoles translucides, de travée en travée, formaient des halos circulaires, — des silhouettes féminines, et blanches également. Elle abaissa son regard sur elle-même : son corps s'allongeait dans une couche étroite, les draps remontés jusqu'au menton, et elle eut de la peine à extraire ses deux bras d'une espèce de sac où elle se trouvait emprisonnée; elle porta ses deux mains à son front un peu douloureux; elles rencontrèrent un épais bandeau tenu par des épingles de nourrice.

Une infirmière avait vu le geste, elle accourut et elle écartait doucement les doigts crispés autour de l'agrafe :

— Il ne faut pas toucher à votre pansement. Cela va beaucoup mieux. Le chirurgien dit que vous êtes sûre de vous en remettre. Attendez un peu, je reviens.

La nurse avait un visage agréable, persillé de taches de rousseur, des yeux outremer, des sourcils studieusement amincis.

Lydie, ayant regardé à gauche, puis à droite, vit d'autres lits blancs qu'habitaient, sous les couvertures, des formes fraternelles, et elle reconnut l'hôpital dont elle avait entendu parler.

Entendu parler? Naturellement, elle en avait entendu parler, à une époque très récente, qu'elle se sentit un besoin urgent de préciser, tout en se heurtant à une inhibition qui l'empêchait, désagréablement, d'aboutir.

Mais elle exerça sur sa mémoire un effort têtu, s'arc-boutant, pour ainsi dire, contre le fait tangible, et soudain elle revit, sur un fond d'aube désertique, la ruée des chars phéniciens, et le quadrige déchaîné, les chevaux couleur d'ébène, les mors souillés d'écume, et le timon de cuivre qui s'irisait dans les lueurs du soleil levant, les enfants et les femmes en fuite et le choc. Puis, inanimée, quoique sensible encore, on l'avait portée sur une civière, et autour d'elle, des hommes rassemblés avaient discuté.

L'un deux opinait :

« La chose paraît sérieuse. On ne peut pas la soigner ici. Il faut la transporter d'urgence à l'hôpital d'Hollywood. »

C'était là-dessus qu'elle avait sombré dans l'inconscience.

— Et, vous savez, vous ne serez pas défigurée du tout, — affirmait la nurse, qui reparut, lui présentant un miroir.

Lydie, d'elle-même, connut une blême effigie, qu'elle estima plaisante.

— On vous a recousu le cuir chevelu. Il n'y aura qu'une cicatrice. Quand votre fièvre sera tombée, vous serez *all right*. Avez-vous? soif voilà de la citronnade!

— Oui, j'aimerais un peu de citronnade. Est-ce qu'il y a d'autres victimes?

La nurse prit un air détaché.

— Il paraît. Mais il n'y a que vous qui ayez été ramenée du camp.

Combien de temps s'était-il passé depuis qu'elle avait été ramenée du camp? Lydie fut anxieuse de s'en informer. Mais une pudeur bizarre lui interdit de poser la question.

Ayant préparé le breuvage, et baissant la voix, la nurse ajouta :

— C'est-à-dire que les autres, on a dû les soigner sur place. Les accidents sont inévitables, dans ces machines à foules. Mais il vaut mieux ne pas en parler, ça fait du tort à tout le monde!

Elle expliqua, par là-dessus, qu'une de ses sœurs jouait dans les films de Harold Lloyd, et qu'elle avait donc des raisons personnelles de s'intéresser à l'industrie.

— Et vous, — s'informa Lydie, — comment se fait-il que vous ne soyez pas dans le cinéma?

— Ils ont fait des essais avec moi chez Christie. Il paraît que j'ai les yeux trop clairs. Mais en réalité, vous ne pouvez jamais savoir! Ça dépend réellement de l'opérateur. Un jour, j'aurai peut-être ma chance. Maintenant, assez causé, il se fait tard. Le chirurgien passera demain matin de bonne heure, il m'a dit de ne pas vous fatiguer quand vous auriez repris connaissance. Besoin de rien? Non... *all right!* Si cela vous ennuie d'être dans la salle commune, demain on vous donnera une chambre. Il n'y avait rien de disponible quand vous êtes arrivée.

Non, cela n'ennuyait pas Lydie, de se trouver dans la salle commune; au contraire, elle en éprouvait de la distraction. Mais depuis combien de temps...

En une minute, avec simplicité, la vie nouvelle s'organisa. Lydie n'avait qu'à se laisser conduire par l'expectative.

Des veilleuses bleuâtres avaient remplacé les globes; aucune surveillante ne se trouvait plus en vue.

Elle saurait tout le lendemain.

Elle se sentait enveloppée d'un grand calme, sauf un léger lancinement aux tempes, et gardait intact le pouvoir d'arrêter, au commandement, sa pensée.

Pareille à Valmajour, devenu virtuose en entendant le

chant du rossignol, ce don lui était échu inopinément, une nuit d'hiver, comme elle fuyait devant les sbires rouges de la Tchéka. Vêtue d'une houppelande de rustre, chaussée de houseaux, et se guidant par le seul instinct pour gagner la frontière, elle avait glissé sur les herbes d'un talus. Son poids crevait une mince couche de glace, elle s'enfonçait dans un marécage, sous une implacable lune dans un ciel gris souris. Elle s'agrippait à des ajoncs entrelacés, et parvenait à se maintenir hors de la vase jusqu'à mi-poitrine. A des silences insondables succédaient des rafales de vent, qui transformaient chaque branche en un serpent siffleur. Au loin, parfois, un vol de corbeaux s'arquait dans la nuit blême. Pour ne pas geler, elle s'ingéniait à faire avec ses jambes des mouvements mesurés, qui ne risquaient point de déplacer son équilibre; de temps à autre, elle déployait un léger effort, pour gagner quelques centimètres vers la rive brumeuse et jaunâtre; le jour se leva sur cette lutte, et au crépuscule, seule, sans manger et crachant l'eau saumâtre qu'elle gardait un instant entre ses lèvres pour étancher sa soif, elle combattait encore. Pourquoi n'avait-elle pas abandonné la lutte, ne s'était-elle pas laissée couler avec son âme alourdie? Sans doute, elle se refusait à la laideur de cette descente dans les eaux stagnantes, du gargouillis qui, sur la face de l'étang livide, succéderait à son effacement, et marquerait, quelques secondes encore, la place de son corps immergé. Mais elle gagnait cette victoire, d'avoir appris à clore sa mémoire, à ne plus penser, à ne plus jouer, vis-à-vis d'elle-même, « la femme qui fut ». Elle devenait autre à chaque instant, *la femme qui est*; et, les hanches tordues, avec des crampes dans les jambes, elle éprouvait cependant une quiétude étrange qui, en quelque sorte, l'exhaussait. Vers minuit, les essieux d'une télègue campagnarde grincèrent en se rapprochant. Des voix pouvaient s'entendre qui interpellaient les chevaux. Tout un train de voitures surgit. Elle contempla son sort. Peut-être une patrouille de Rouges. Bien qu'elle fût en posture de les voir, elle ne pouvait être aperçue. Le chariot venait plus près à chaque tour de roue. Si elle n'appelait point, les habitants de l'équipage ignoreraient sa présence, s'éloigneraient comme ils étaient venus. Au

dernier moment, elle prit sa chance, et cria : c'étaient des paysans de la frontière, que, sans même le savoir, elle avait franchie.

Ils avaient des faces hébétées, au poil blond clair, des bonnets de fourrure pelée, des casaquins en peau de mouton, et leurs femmes, aux mufles camards et aux dents gâtées, portaient des mouchoirs de couleur noués autour de leur tête. Ils la halèrent avec les cordes qui leur servaient de rênes, liées bout à bout...

Les veilleuses bleutées enrobaient maintenant le sommeil paisible de Lydie Salvan.

Au matin, devant l'hôpital de Santa Monica, Julius Hensiker, le vice-président de l'Atlas, descendit de son cabriolet Rolls Royce à caisse vert d'eau; et, s'étant informé à l'Office, il parut charmé d'apprendre que miss Lydie Salvan se trouvait hors de péril, conformément aux pronostics.

Il était chauve, avait une face oblongue, des yeux guetteurs derrière des lunettes montées en or, des lèvres minces, un peu boudeuses.

Self made man, comme la plupart des magnats dans cette industrie si nouvelle, doué d'un discernement merveilleux, c'était dès le début qu'il était venu au cinéma, dont il devina, l'un des premiers, l'avenir épique. Il était aujourd'hui un des magnats du film, associé depuis quelques années avec un compatriote, Grook. Ce dernier, petit homme profond et retors, aux conceptions vastes et du type napoléonien, incarnait le cerveau financier de l'entreprise, manœuvrant les grandes émissions, déclanchant, à Wall Street, des fluctuations fructueuses, procédant sans cesse à l'acquisition de théâtres et de terrains. Sous ses auspices, l'Atlas s'était annexé une « chaîne » de quatre cent cinquante salles, les plus belles et les plus modernes des États-Unis, et pouvait pratiquement dicter la loi aux exploitants.

Julius Hensiker, plus spécialement, se réservait le travail de la production, et, passant la moitié de l'année en Pullman, se partageait entre les studios de New-York et ceux d'Hollywood.

Il sollicita l'autorisation de s'entretenir quelques instants avec la blessée.

Ce n'était pas l'heure des visites. Mais les consignes s'appliquaient à tous, sauf à Julius Hensiker.

— Elle est dans la salle commune, lit numéro 3.

Il contracta nerveusement les paupières :

— Comment, dans la salle commune? J'avais fait dire...

— On l'a amenée ici en ambulance, nous n'avions pas les ordres encore, — plaida l'infirmière-chef, qui le conduisait. — Et quand elle a repris connaissance, miss Salvan a dit qu'elle préférait sentir du monde autour d'elle.

A son chevet, il se présenta :

— Je suis Julius Hensiker. J'ai appris le fâcheux accident dont vous avez été victime, et j'ai tenu à venir prendre de vos nouvelles moi-même, pour vous exprimer personnellement nos regrets. Il va sans dire que nous tiendrons à vous dédommager d'une façon ou d'une autre, bien que, dans nos contrats, nous déclinions, d'avance, toute responsabilité.

Lydie sourit faiblement :

— Vous êtes tout à fait aimable. C'est entièrement de ma faute!

Julius Hensiker se préparait à argumenter, il sentit comme un effondrement devant une pareille grandeur d'âme; il la regarda de ses yeux circulaires, et, la jugeant de la race des poires, bien qu'elle fût une comtesse authentique, il la méprisa.

— En tous cas, d'ici une huitaine de jours, tout porte à croire que vous serez debout et que vous pourrez reprendre votre rôle. C'eût été une fâcheuse perspective que de recommencer avec une autre artiste. D'ailleurs, il faudrait encore la découvrir et elle ne vous vaudrait pas, si j'en crois ce que dit notre Joe Stanley, avec qui j'ai communiqué, par sans fil, hier toute la journée et toute la soirée, et que nous avons déjà pu rassurer à votre endroit.

— Il est évident que cela aurait occasionné de gros frais! — corroborait Lydie, avec beaucoup de componction. — Et tout le monde est charmant pour moi.

Elle désignait une corbeille de dépêches; la nurse, ne voulant pas l'énerver avant le sommeil, venait seulement de les lui délivrer, après la visite du chirurgien qui, ayant été en Russie avec la mission Hoover, lui avait tapoté les joues, en ânonnant « Nitchevo » d'un air confidentiel. Joe Stanley,

d'Orcagne, Winnie Huff, Germaine Dérieux, Grace Clamond, des douzaines d'autres, lui télégraphiaient leur affection et, déjà, leur joie de la savoir hors de danger.

Le vice-président semblait heureux de l'entrevue; son visage, d'ordinaire atone, s'animait d'un rictus. Avant de prendre congé, d'un ton paterne, il conseilla :

— Vous serez sûrement favorisée d'une légion de journalistes. Naturellement, ils ont eu vent de la chose. Je crois que vous ferez bien de ne rien exagérer...

— Sortez tranquille, monsieur Hensiker.

En effet, dans l'après-midi, des reporters du *Times*, de l'*Examiner*, de l'*Evening Herald*, suivis de photographes, une rédactrice à bésicles de *Hollywood Journal*, armée d'un Kodak individuel, se présentèrent pour avoir « tous les détails ».

Lydie, voulant se divertir, transforma l'accident en une péripétie tragi-comique, attribua sa « légère contusion » à une imprudence qu'elle avait commise en voulant apprendre à conduire un char de bataille.

Quand ils furent partis, la nurse aux taches de rousseur lui témoigna une admiration qui dilatait ses yeux pâles :

— Eh bien, on peut dire que vous avez du cran! Ils sont tous partis avec la conviction que votre bandeau ne recouvre qu'une égratignure. Tout de même, c'est plus sérieux que cela, et vous auriez pu y rester.

Elle ne doutait pas que cette attitude de Lydie fût une haute tactique, destinée à se concilier les bonnes grâces du magnat.

Elle conclut :

— Votre carrière maintenant est faite. Pour que Hensiker se soit dérangé! Il s'est bien gardé de le faire lors de l'histoire des crucifiées.

C'était un incident déjà ancien de dix mois : dans un film, également « historique », un tableau figurait des jeunes femmes mises en croix dans le désert par les Barbares. Après le travail, on en avait oublié quelques-unes, lesquelles, rôties d'abord par le soleil, glacées ensuite par le vent nocturne, furent retrouvées le lendemain fort mal en point.

Pour voisines, à droite, Lydie avait une petite institutrice de Santa Barbara qui s'était luxé l'épaule en tombant du

train. Elle parlait peu et passait son temps à lire des magazines de modes. A gauche, c'était une dame âgée, membre d'un Women's Club du Wisconsin, souffrant d'une névrite; elle se détournait, de tout le buste, ostensiblement, chaque fois que la jeune femme regardait de son côté.

La nurse expliqua à Lydie qui s'en étonnait :

— Ne faites pas attention. C'est une de nos puritaines! Elle ne veut pas vous voir parce qu'elle a appris que vous êtes dans les *movies*.

L'après-midi s'acheva, le jour déclina sur les collines de Beverley Hill que Lydie, par la croisée d'en face, découvrait entre ses yeux mi-clos.

Sans les ouvrir davantage, elle perçut un colloque, un pas d'homme s'approchant, et Philippe d'Orcagne se pencha sur elle.

Il était pâle, essoufflé, et cherchait ses mots :

— Bonjour, miss Salvan. C'est moi. J'ai tenu à venir... Nous n'avons pas pu tourner aujourd'hui à cause d'une tempête de sable, qui a complètement brouillé l'atmosphère. Alors, rien à faire pour la camera. Avec l'approbation de Joe Stanley, j'ai fait un saut jusqu'ici avec l'avion qui transporte les négatifs... et rapporte les positifs.

Il « réalisa » le comique de cette précision, et ajouta, par contenance :

— D'ailleurs, les dépêches nous avaient déjà tranquillisés. J'ai mille souvenirs pour vous de tout le monde, de tout le monde!

Il se tut, comme s'il ne trouvait plus rien à exprimer; et soudain, à voix basse, dans une coulée de colère brûlante, de transe inexprimable, de ténébreuse passion :

— Dites-moi, miss Salvan, dites-moi pourquoi vous avez *fait exprès* de chercher la mort?

En guise de réponse, sans aveu ni dénégation, elle se contenta de mystérieusement sourire.

IX

Cher Arcady Stéphanovich, Souvent, ici, le long des avenues, des enveloppes, timbrées et estampillées, folâtrent dans la brise,

échappées de la sacoche trop pleine du facteur; elles ne toucheront jamais leur destination, à moins qu'une main philantropique les remette à la boîte.

J'espère que la lettre que je vous ai écrite de Belmonte vous est parvenue, et que, par conséquent, vous êtes au fait des splendeurs de Rome et de Carthage, rebâties sur les dunes de l'Arizona, sur les rocs californiens, aux bords stupéfaits du Pacifique.

Depuis nous avons terminé sans encombre cette glorieuse expédition film-archéologique, on a plié les tentes, démonté les baraques, enroulé, sur des tambours, les fils de cuivre qui reliaient le camp au monde habité. Le Cirque et le Forum, le Temple de Vesta (mon temple) comme ceux de Moloch et de Baal, ne sont plus qu'un ramassis de gravats et de planches. Dans tous les auto-cars de Los Angeles réquisitionnés à cet effet, on a ramené les cohortes des extras, *bronzés par le soleil pseudo-africain; et, pour lors, à la cafeteria, ou sur les hauts tabourets des* drug-store, *devant les* ice cream soda, *et la* near bear[1], *seule permise par la prohibition paternelle, ils pourront conter, aux collègues citadins, leur équipée sous les aigles romaines ou les fanions d'Amilcar.*

On a terminé les dernières scènes au studio. Et de nouveau Joe Stanley passe une partie de la journée à l'atelier de montage. Moi, pour l'heure, j'ai cessé d'être une interprète; Joe Stanley me trouvant des dispositions pour l'art de la mise en scène, je lui sers, bien qu'officieusement, de collaboratrice. Je dois reconnaître à l'éloge de Philippe d'Orcagne, lequel est son assistant en titre, que ce dernier non seulement ne s'alarme point de cette concurrence, mais au contraire, avec le patron, s'efforce de m'instruire du mieux qu'il peut. Vous êtes sans doute curieux de savoir ce qu'il advient de ses velléités amoureuses. Eh bien, la déclaration prévue a eu lieu au cours d'une promenade, le soir, sous les étoiles, à Belmonte; sur quoi je lui ai expliqué que j'étais une femme désormais incapable d'aimer, qu'il fallait renoncer à tout espoir de me conquérir et se contenter de mon amitié. Il se l'est tenu pour dit, et semble en avoir pris son parti; il peut, du reste, constater que sa jalousie initiale à l'endroit de Stanley était tout à fait sans fondement, et c'est peut-être cette considération qu'il l'a si agréablement assagi.

1. Bière non alcoolisée.

Je me trouve maintenant tout à fait dans l' « atmosphère », je fréquente des bals de l'Hôtel Ambassador, je suis invitée au Writers Club[1] *les soirs où l'on donne des* previews[2] *de films inédits; je vais jouer au tennis au Country club de Santa Monica; j'assiste aux combats de boxe; je déjeune souvent à « Montmartre » et rien de la chronique ne m'est étranger. L'adresse que vous trouvez en tête de cette épitre,* 3311 *Franklin Avenue, est celle d'un bungalov que je partage avec mes jeunes amies, dont je vous ai déjà parlé, Winnie Huff et Germaine Dérieux. Voilà quelque temps que Winnie Huff n'a plus de nouvelles de son fiancé, Jack Haldane. Elle en marque quelque nervosité, plutôt par amour-propre froissé que parce qu'elle s'inquiète de sa personne. Étant homme, il ne mérite, selon le code de la* flapper[3] *américaine, aucun intérêt; tenez, par curiosité, j'ai demandé à Winnie Huff : « De quelles affaires s'occupe-t-il exactement, Jack Haldane? » Elle a répliqué en haussant les épaules : « Si vous croyez que je m'en soucie! Il m'a dit qu'il valait quinze cent mille dollars, et comme il me fait de jolis cadeaux, je ne me suis jamais souciée du reste! »*

En ce qui concerne Germaine Dérieux, c'est une autre histoire.

Le beau Carlos Mendoza, qu'elle aime, s'est sérieusement amouraché de notre Grace Clamond.

Cette dernière passait pour être du dernier bien avec Joe Stanley, mais, comme vous le savez, en Amérique, ces choses-là demeurent toujours dans l'imprécision. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Joe Stanley n'est pas homme à tenir une maîtresse bien longtemps. Et si liaison il y eut, elle a dû cesser d'un commun accord, sans heurts, sans récrimination ni mauvaise humeur, fantaisie réciproque dont l'un et l'autre savaient qu'elle ne durerait pas longtemps. Là-dessus, Grace Clamond, arguant du fait qu'elle est sur la brèche depuis six mois et qu'elle a besoin de repos, a obtenu un congé de l'Atlas, et s'est envolée pour le cher New-York, où, par le train suivant (c'était paraît-il arrangé d'avance), l'intéressant Carlos Mendoza l'a suivie.

La pauvre petite Dérieux éprouve un chagrin concentré,

1. Club des écrivains d'Hollywood.
2. Premières représentations.
3. Jeune fille très flirt.

attendrissant, et elle se tourmente pour l'ingrat. Elle m'expliquait : « Vous comprenez, c'est idiot, ce qu'il fait là. Justement avec son rôle de Cassius dans la Mort de Carthage, *tous ceux qui ont vu les* rusches, *vous-même, Philippe d'Orcagne, disent qu'il a fait une création épatante; Joe Stanley, qui n'est pas prodigue d'éloges, lui en a fait compliment. Maintenant, avec cette passion en tête, il est fichu. Il va faire des sottises, et ce genre-là, à Hollywood, peut mener loin! D'autant que vous connaissez Grace Clamond. Je ne lui en veux pas, à elle! Aussi bonne fille qu'incapable d'aucun attachement sérieux; seulement elle le laissera tomber comme un paquet, à la minute où un autre gigolo lui aura tapé dans l'œil. Et moi, qui reste là à me morfondre! Ah! quel malheur, tout de même, mademoiselle Salvan! »*

C'est la première fois qu'elle me fait ses confidences et il faut croire que son cœur déborde, car jusqu'ici, avec une façade de sourires à peine douloureux, elle cachait à tous son chagrin. « Car vous savez », me confie encore la petite Française, « ce fou n'a guère d'argent; il possède juste les quelques centaines de dollars qu'il vient de gagner et avec cela, dépensier au diable! Il est très capable de rester en panne à New-York. Il faut alors qu'à ce moment on puisse le rapatrier. Heureusement qu'il y a Clemson. Il m'a promis d'avoir l'œil sur lui par l'intermédiaire de ses collègues new-yorkais, et de veiller au grain. Un vrai chic type ce Clemson. Dommage que je ne l'aime pas! Mais est-ce que ces choses-là se commandent? »

Jolie nature, n'est-il pas vrai? que cette petite, prête à tous les sacrifices, maternelle en même temps qu'amante. Naguère je reprochais aux Français, en la personne de Philippe d'Orcagne, d'être égoïstes en amour, et d'y mêler toujours une question d'amour-propre. Aujourd'hui, je fais amende honorable, du moins en ce qui concerne les femmes.

Causons maintenant de choses plus personnelles, mon cher ami. Vous vous rappelez que, naguère, j'avais soumis à Joe Stanley l'idée de faire un film ayant pour sujet la Russie actuelle, dépeignant l'ouragan que les communistes ont déchaîné sur notre patrie. Ainsi, par le tout-puissant cinéma américain (par l'image sinon directement photographiée sur les lieux mêmes, avec les victimes et les bourreaux, du moins réalisée avec une documentation minutieuse et parlante), on contri-

buerait à édifier le monde civilisé sur les horreurs que nous avons vécues, que vivent encore les nôtres. Le tout brochant sur quelque intrigue, romanesque mais vraisemblable. Eh bien, depuis notre premier entretien, et même durant qu'il tournait la « Mort de Carthage », Joe Stanley est revenu souvent sur cette idée. Il la méditait. Il me demanda d'imaginer un scénario succinct. Cela me fut facile. Il s'agit d'une famille aristocratique. Une fille élevée pour de hautes destinées mondaines, mais s'éprenant en secret d'un « intellectuel », considéré comme anarchiste sous l'autre régime, et qui, dès la révolution, devient aux yeux des communistes un infâme bourgeois. Et puis le cataclysme, la famille massacrée, les deux jeunes gens unis clandestinement, dénoncés, traqués... Je vous passe les détails, et le dénouement.

Dès notre retour à Hollywood, Joe Stanley avec son enthousiasme impératif, a fait part du projet aux Maîtres de l'Atlas.

Ces derniers, primitivement, avaient le dessein de le lancer sur « Kim » de Rudyard Kipling, œuvre toute d'action et de pittoresque, et psychologique en même temps, pour laquelle il semblait, en effet, le Directeur idéal. Mais Joe Stanley avait son idée, et il a réalisé ce tour de force de convaincre les grands patrons, de les induire à modifier in extremis *tout le programme de leur saison, de bouleverser leur publicité. Il faisait feu de tous les arguments : Question d'actualité brûlante! L'Univers entier a les yeux fixés sur les destinées de la Russie! Chance inouïe de posséder, pour conseillère technique, la fille de l'ex-chambellan de Nicolas II; en outre, d'avoir à sa disposition une douzaine de personnalités appartenant authentiquement à l'ancienne noblesse, ayant tous enduré pendant des mois les affres du régime bolcheviste, matériel humain et documentaire de premier choix, interprètes qui contribueraient à donner une vérité incomparable au film.*

Ces personnes auxquelles il faisait allusion ne sont autres que vous tous, mon cher Arcady Stéphanovitch, vous tous, de Pétrouchka. Par mes soins, déjà, Joe Stanley vous connaît tous, vous apprécie, et il a déjà pour vous une sympathie énorme. Et ne levez pas les bras au ciel. Ne travaillerons-nous pas tous pour la Sainte Russie?

Écoutez, je suis officiellement chargée par Joe Stanley, de vous inviter à venir.

Aussi bien, après une exploitation rémunératrice de six mois, l'intérêt de la nouveauté étant épuisé, vos recettes, d'après vos lettres mêmes, ne baissent-elles pas sensiblement? Au surplus, je vous garantis que Joe Stanley et moi nous mettrons ici Petrouchka à la mode. Je connais, Sunset Boulevard, un entresol épatant. Pas de temps à perdre. Le film a été mis en chantier, il s'appelle, provisoirement, les « Tsars Rouges », et déjà tous les départements sont alertés, le département des recherches, le département d'architecture, le département des costumes, le département des scénarios.

Sur ce seul chapitre, Joe Stanley n'a pas eu complètement gain de cause (mais, comme il me l'a confié ensuite, il a senti qu'à cet endroit il fallait lâcher du lest). Il voulait que le scénario, la « continuité », comme nous l'appelons en termes techniques, fût élaboré sous ses auspices, par ses soins et les miens, car il professe une haine consistante pour ces sempiternels découpages usinés dans des officines par des scribes farcis de « traditions », de science mondaine, sociale, historique et géographique mal dirigée.

Mais, dans la maison, on tient à ménager l'illustre Edna Wallace, scénariste habituelle des grandes productions. Comme on la paie très cher, et que du reste elle a de grands succès d'argent à son actif, on tend à l'utiliser. Enfin, les Pouvoirs ont tenu à charger officiellement Edna Wallace d'écrire la « continuité ».

Cela a donné lieu à des conférences épiques entre elle et Joe Stanley.

Miss Edna Wallace, enfin, s'est mise à l'ouvrage, avec son équipe; car elle possède tout un état-major, des femmes, naturellement : deux secrétaires, une demi-douzaine de sous-secrétaires, chacune pénétrée de leur importance.

Ni l'un ni l'autre ne voulant déroger, Joe Stanley et Edna Wallace ont tenu d'abord quelques séances dans un local mixte, le bureau de Garvey, le studio-manager. Mais ces échanges de vues se sont avérés plurôt périlleux et c'est d'Orcagne que, vu sa qualité de gentilhomme français, par conséquent de diplomate-né, Joe Stanley chargea des fonctions de ministre plénipotentiaire.

Miss Wallace lui communique son travail, il le transmet à

Joe Stanley, qui l'examine, fait ses observations, et donne des directives; d'Orcagne s'en va retrouver Miss Wallace, discute avec elle, lui suggère aimablement les « modifications qu'il y aurait lieu, peut-être, d'apporter », et jusqu'ici tout s'arrange. Même je soupçonne la demoiselle d'avoir un faible pour notre ami. D'Orcagne nous a raconté que, chaque fois qu'il entre dans son office, elle renvoie, sans autre forme, sa secrétaire en chef... Alors ils restent en tête à tête; l'autre jour elle lui a demandé pourquoi il ne songeait pas à se marier. Et sérieusement pour un jeune homme ambitieux d' « arriver » dans le cinéma, Edna Wallace serait un parti magnifique; mais Philippe d'Orcagne n'est rien moins qu'ambitieux.

Tout cela nous fait bien rire.

Cher Arcady Stéphanovitch, soyez auprès de tous les nôtres l'interprète de mon affection, et venez vite jeter les bases d'une entente cordiale avec Joe Stanley.

P.-S. — *Il m'est arrivé un petit accident, pendant que nous étions à Belmonte. Dans une scène représentant une course de chars romains au Cirque, un attelage s'est emballé, s'est jeté dans la foule des spectateurs, parmi lesquels je me trouvais, et j'ai été légèrement bousculée. Cela m'a valu une dizaine de jours de lit. Rien de sérieux, tout le monde s'est montré aux petits soins pour votre servante.*

LYDIE

X

Comme il ne découvrait pas une demeure à sa convenance, ou plutôt dans la paresse de visiter des maisons et de choisir, Joe Stanley avait longtemps habité l'hôtel.

Mais une nuit, vers trois heures, gagnant trente-neuf mille dollars au poker, il déclara qu'il allait se faire bâtir un bungalow à son goût.

Le matin suivant, il en conférait avec Mac O'Neil, l'architecte de l'Atlas. Sans désemparer, l'après-midi, il se rendait acquéreur d'un « lot, » à Beverley Hill. Huit jours plus tard, les terrassiers donnaient le premier coup de pic.

Depuis, Joe Stanley perdit des sommes importantes, en regagna d'autres d'ailleurs moins souvent, mais il avait une grande accoutumance aux vicissitudes de trésorerie. Il

souscrivit des traites, émargea de grosses avances à l'Atlas, mit en scène deux « pictures », qui chacune, comme d'usage, s'affirmèrent de gros succès, fit appel au génie financier du nommé Archibald, son homme d'affaires, et de Wu Fang, un Chinois exportateur de citrons; il put payer les entrepreneurs. Finalement, la maison se trouvait édifiée.

C'était un bungalow plat, carré, avec une cour intérieure à colonnade; il se situait au milieu d'un jardin de bambous, orné de rocailles qui formaient des ponts et des grottes.

Un ravin bornait la propriété sur deux faces; on avait construit dans l'angle un pavillon formant atelier, garni de divans bas, de tapis persans, avec une salle de bains attenante.

Ce retrait, inventé après coup, Joë Stanley l'aima tout de suite; il en précipita impérieusement l'installation, de sorte qu'il fut terminé avant l'édifice principal; tandis qu'à côté les charpentiers, les peintres, et les électriciens s'activaient encore, Joë Stanley amena de l'hôtel ses papiers, ses livres, les objets nécessaires à la routine quotidienne; et, en attendant l'inauguration de « Stanley Lodge » et la fête qu'il projetait à cette occasion, ce fut dans ce pavillon qu'il vint se retirer et dormir.

Il n'y reçut personne; après le travail, ou après les « parties » nocturnes, seul Okuma, son valet japonais, au mufle de crapaud, où veillaient des yeux d'assassin, prenait place avec lui dans la torpedo qu'il avait l'habitude de mener à des allures de cyclone, pour rentrer à Beverley Hill. Okuma couchait sous un abri de planches, qu'on lui avait conditionné dans la maison en achèvement.

En général, Joë Stanley, lorsqu'il avait achevé une production, disparaissait sans crier gare, laissant l'Atlas hébété d'inquiétude, mais impuissant devant le fait accompli, et dix jours ou trois semaines plus tard, on recevait une dépêche de New-York ou de Mexico, où il annonçait qu'il était en bonne santé et reviendrait un de ces matins. Cette fois, après « La Mort de Carthage », il demeurait, sans interruption, ferme au poste, manifestant un grand zèle aux études des « Tsars rouges »; il en négligeait l'assaut, autrefois quotidien, avec Kid Kendale, lequel, de temps à autre, avec l'espoir d'inciter le patron à mettre les gants, venait montrer sa face de mauvais dogue au studio; mais il n'obtenait plus qu'un distrait

« pas le temps aujourd'hui » ou même une rebuffade plus discourtoise encore; sur quoi il repartait, rageur, ravalant une envie de marteler de la chair et des os avec ses poings. Et cependant, pour ceux qui le connaissaient bien, les allures de Joe Stanley semblaient empreintes d'une nervosité particulière, révélant comme une angoisse contenue.

Parfois, en plein travail, il s'échappait pour une courte absence dans son auto; et, parti, le visage blême, souffrant, l'œil affaissé, il revenait avec un faux air d'activité souriante et de joie de vivre.

Souvent, à la dérobée, muette, Lydie le considérait. Parfois sans qu'elle s'en doutât, il fixait sur elle un énigmatique regard.

Une fois, avant de se mettre définitivement au filmage, afin d'étudier avec elle, et à tête reposée, le scénario, il pria Lydie de venir le retrouver à son domicile :

— Je vous attendrai ce soir. Vous trouverez facilement. C'est sur la route de l'autodrome, un quart de mille après la maison de Rita Nelson. Vous serez la première personne que j'invite!

Au surplus, Lydie ne s'était encore jamais trouvée en tête à tête avec Stanley hors du studio, où, du reste, s'écoulaient toutes leurs journées.

Elle arriva sur les dix heures dans une petite Ford qu'elle venait d'acheter et qu'elle conduisait elle-même. Il l'attendait à la poterne du jardin, semblait d'humeur enjouée et, d'abord, il la mena dans la maison.

Elle admira l'atrium avec sa vasque centrale, aux rebords de marbre rouge.

— C'est ici que je compte pendre la crémaillère, dans quelques semaines, le même soir qu'aura lieu la première de la *Mort de Carthage*. Vous me donnerez des conseils pour la décoration.

Il lui fit visiter une salle de billard décorée à la chinoise, une salle à manger de style hollandais, une salle de danse, dont le parquet, étincelant comme un miroir, présentait un beau travail de marqueterie :

— J'en ai pour cinq mille dollars! — fit-il, en le désignant de la pointe de son soulier. — Mais, après tout, il est

plus sage de fouler cet argent aux pieds que de le boire. La vie est courte, hâtons-nous d'en jouir. Maintenant, je vous emmène dans mon retrait, où nous allons travailler; le manuscrit définitif de notre géniale Edna Wallace, il va falloir l'éplucher consciencieusement et je prévois qu'il y aura un fort travail diplomatique, demain, pour notre ami d'Orcagne.

La nuit était de pleine lune. Ils s'engagèrent dans une allée, bordée d'ifs alternant avec des bambous et qui menait vers le pavillon.

Il la fit entrer, tourna des commutateurs, une lanterne arabe s'alluma au plafond, une lampe à abat-jour vert sur la table de travail.

Entre un calendrier et une coupe opaline, contenant une rose, Lydie aperçut la photographie.

Des jours et des nuits, elle ne pensait plus qu'à cette image, un élan forcené la poussa vers le bureau. Cependant, elle se maîtrisa. Elle jeta un regard circulaire alentour et d'une voix dont l'aisance l'étonna elle-même :

— Très bien, ce cabinet de travail. Et cet arrangement de tentures mauresques, vraiment réussi.

Ce fut seulement alors qu'elle s'avança vers la table.

Sans deviner cet émoi corrosif, Joe Stanley cependant s'aperçut que Lydie considérait le portrait avec insistance. Une seconde, sur son visage, se marqua de la curiosité, de la colère même, avec un pli cruel à la commissure des paupières. Ce fut passager et, par devers lui-même, il eut un geste de fatalisme, comme lorsqu'on pense : « Cela devait arriver. »

Calme, Lydie se retournait vers lui; et, désignant des feuilles dactylographiées, d'un gabarit carré, peu usuel :

— Je reconnais le format spécial Edna Wallace.

— Oui, elle ne peut rien faire comme tout le monde. Vous regardiez à l'instant cette petite photographie. Je parie que vous ne vous êtes pas avisée d'une particularité?

— Non, laquelle donc?

— Curieux, comme nous connaissons mal, tant que nous sommes, notre propre physionomie! Eh bien, il y a de grandes similitudes entre cette... cette personne et vous.

— En vérité, je ne m'en suis pas aperçue.

Et elle se mit à feuilleter le manuscrit.

Joe Stanley parut sur le point d'expliquer des choses, guettant un regard, un appel, une injonction à parler. Mais, obstinée, elle se plongeait dans son examen, parlait d'entre les pages.

— Décidément, malgré les excellentes raisons que nous lui en avons données, cette dame ne veut pas que le début de l'action se passe à la maison de campagne des Radnow! Elle le situe obstinément à Moscou. Dans son esprit, c'est plus... russe!!

Joë Stanley secoua le malaise où il se sentait tomber :

— S'il n'y avait que cela! — soupirait-il en avançant deux chaises. — Mais vous allez voir. Il faudra y mettre bon ordre ou passer outre!

Et ils s'absorbèrent à tel point dans leur conférence qu'il était deux heures du matin, lorsqu'ils s'avisèrent du fait, à leur double étonnement.

— Par Jupiter, nous voici presque au petit jour. Vous devez être brisée de fatigue, miss Salvan. Bien entendu, je ne vous permettrai pas de rentrer seule, je vais vous reconduire.

— Tout à fait inutile, — dit-elle, — je n'ai pas peur.

— Cependant, vous n'ignorez pas que la semaine dernière encore, il y a eu un *hold up* [1], tout près d'ici.

— Je n'ai pas peur du tout, — répéta Lydie.

Et avec un froid sourire, elle ajouta :

— Vous savez, j'en ai vu d'autres, là-bas, sous les Tsars rouges.

— N'importe! je vous reconduirai.

Sur le seuil elle fit :

— Écoutez, Stanley. Depuis longtemps, je voudrais fumer l'opium! Je n'en ai jamais eu l'occasion et le décor de ce pavillon, cet ensemble, je ne sais quoi dans l'atmosphère, me donne comme une idée que vous devez cacher des pipes dans quelque coin. Si vous étiez gentil, vous m'initieriez.

Il avait eu un sursaut, tout prêt d'abord à se fâcher, à nier; puis il riva ses yeux à ceux de la femme, essayant de lire au fond de sa pensée, de deviner les motifs vrais qui l'incitaient à cette requête imprévue.

1. Attaque à main armée.

Mais, fut-ce qu'elle dissimula, pour ne pas engager le fer et feignit la candeur, ou n'était-ce vraiment qu'une simple fantaisie? (« Oh! vous, les Slaves, disait-il parfois, j'ai remarqué que vous êtes toutes un peu folles ».) Joe Stanley, en tous cas, ne discernait rien de profond.

— Ma foi, j'avoue que je m'y adonne quelquefois, à cette distraction.

Puis sa voix se durcit; il se gendarmait, comme en prévision d'une critique, d'une attaque :

— J'imagine que nul ne peut y trouver à redire, car je suis libre de ma personne, bien que vivant dans le moins libre des pays.

Lydie, d'une conviction froide et en apparence entière, décréta, comme lui, que, sauf à ne pas gêner le voisin, chacun, dans le privé, peut agir à sa guise.

— Est-ce quelqu'un de mon entourage qui vous a donné ce tuyau? — fit-il encore soupçonneux.

— A parler franc, monsieur Stanley, bien des gens racontent que vous usez parfois de drogues!

Il haussa les épaules, demeura un moment silencieux, et, en conclusion, accorda que la chose ne le surprenait pas.

Par acquit de conscience, bien que dans le tréfonds il fût déjà remué par cette joie, cette volupté qu'éprouvent, à faire des prosélytes, tous les adeptes des stupéfiants, il objecta :

— Vous savez, c'est une responsabilité que d'entr'ouvrir à quelqu'un la porte de la fumée noire. Après cela, vous n'auriez qu'à en prendre l'habitude...

— Qu'importe, si j'y trouve du goût et si cela me plaît?

Il tenta plus faiblement :

— Oui, mais le travail!... Vous n'avez pas mon entraînement, et vous risquez d'avoir un lendemain plutôt vaseux!

Il ferma la porte à clef, alla vers un bahut persan, au fond de la pièce.

VALENTIN MANDELSTAMM

(*A suivre.*)

PARMI LES HOMMES[1]

Erik écrivit sa brochure.

C'était une protestation indignée contre la condition misérable des mineurs, bourrée de chiffres, démontrant que les ouvriers souffraient de la vie chère, tandis que les compagnies ramassaient l'argent à la pelle et profitaient d'une comptabilité irrégulière qui permettait de réduire les bénéfices aux yeux du public. Suivaient quelques pages spirituelles sur les esclaves antiques, bien nourris, bien vêtus, bien soignés, tandis que le prolétariat libre moderne était mal nourri et menacé de tuberculose...

Il paya lui-même les frais d'édition de la brochure et prit soin de la faire attaquer dans les feuilles conservatrices. Ces attaques lui coûtèrent cher, car ces feuilles auraient préféré l'étouffement par le silence. Mais Erik était décidé à faire tous les sacrifices pour atteindre son but.

Lord Stanmore lui écrivit :

« Mes compliments! Votre mensonge a été parfaitement organisé. Vous arriverez à vos fins. »

Erik répliqua :

« Chacun crée sa propre vérité! Vous avez la vôtre, j'ai la mienne. Ma visite au fond de la mine a produit de l'effet sur moi. Cette vision s'est fixée sur ma rétine. Je m'en sers pour y puiser de la conviction... »

Erik n'avait pas revu Véra depuis leur retour à Londres. Dans les moments où son cerveau était libéré de ses intrigues

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

politiques, il éprouvait une peine aiguë en pensant à elle. Pourquoi lui avait-elle demandé de ne pas venir? Que se passait-il en elle? Si elle l'aimait encore, comment pouvait-elle avoir la force de ne pas l'appeler? Et pourquoi obéissait-il? Elle lui manquait tant. Quelle chose douloureuse de constater qu'ils étaient devenus deux étrangers qui ne savaient plus rien l'un de l'autre!

... Véra l'attendait.

Sans doute, elle lui avait écrit qu'il valait mieux ne pas se revoir, mais elle vivait, malgré elle, dans l'espoir que son amour l'obligerait à revenir. S'il l'aimait, comment pouvait-il demeurer loin d'elle? Chaque fois qu'elle entendait la sonnette de sa porte, elle tressaillait : c'était lui... cela *devait* être lui! Et son cœur battait fiévreusement... La voix d'Erik?... Ah non, pas aujourd'hui, non plus.

Elle avait maigri, comme si elle souffrait d'un mal physique. Cet espoir quotidiennement déçu, épuisait ses forces. Les journées étaient interminables. Il lui était impossible de travailler. Elle ne pensait qu'à lui, et ses mains tremblaient quand elle tenait les pinceaux.

Les toiles qu'elle avait rapportées de l'île, et dont elle avait voulu faire une exposition pour rappeler son nom au public, elle les abandonnait dans leurs caisses. Chacun de ces tableaux serait maintenant un souvenir douloureux.

Cette surexcitation nerveuse prolongée, cette vaine attente de chaque jour, l'affaiblissaient peu à peu, et un refroidissement léger, qui survint, dégénéra en pneumonie.

Margot, qui la soignait avec une touchante sollicitude, observa, préoccupée, le regard inquiet de la malade qui avait l'air de toujours attendre quelqu'un. La vieille domestique avait depuis longtemps deviné que c'était surtout le cœur qui était malade.

Une nuit qu'elle veillait Véra et qu'elle la croyait enfin endormie, la malade se dressa subitement, les yeux grands ouverts, et dit :

— Donne-moi de quoi écrire.

Margot obéit à contre-cœur.

Véra écrivit à Erik. Elle lui disait son désespoir, sa vaine attente, sa terrible solitude. Mais elle s'arrêta. Non! ce n'était

pas cela qu'elle voulait lui écrire. Elle déchira la lettre. Tout cela, elle le lui dirait quand il viendrait, car maintenant il fallait qu'il vînt... il fallait qu'il vînt...

Elle lui écrivit seulement :

Viens. Je suis malade. Je n'ai plus la force de vivre sans te voir.

VÉRA

Elle ressentit un grand soulagement. Il recevrait le billet le lendemain matin, et il arriverait aussitôt. Elle sourit. Le revoir!... le revoir!...

Pourquoi donc avait-elle attendu si longtemps ? Elle aurait dû savoir qu'elle finirait par céder.

Le revoir!...

Son pouls se calma; elle put s'endormir.

Erik reçut le billet au moment, où il allait partir pour Blister. Il devait prononcer le lendemain son premier discours; il n'arriverait pas dans cette ville avant une heure tardive de la soirée, et il ne pouvait pas remettre son départ. Il n'eut même pas le temps d'écrire à Véra, et il lui envoya de la gare ce télégramme :

Regrette infiniment devoir remettre ma visite à mon retour de Blister où suis attendu pour meeting politique.

ERIK

Dans le train, il eut le temps de réfléchir. En pensant au petit billet de Véra, son cœur se serra douloureusement. Elle était donc malade et malheureuse. Pour avoir écrit ce billet, elle devait être à bout de forces. Tel était donc le résultat de son amour pour lui. L'avait-elle assez redouté d'avance! Et lui qui avait rêvé de se rendre utile, de faire du bien aux autres, il avait fait ce mal affreux à la seule personne qu'il avait profondément aimée...

Il fut saisi par un désir violent de la revoir, d'apaiser sa tristesse, de la caresser, de lui dire combien il l'aimait toujours. C'était sa faute à elle s'ils ne s'étaient pas revus depuis si longtemps! Mais il l'admirait davantage pour son idéalisme, pour la force avec laquelle elle aimait l'amour même : plutôt la souffrance et la séparation que de voir leur amour

s'amoindrir et se dégrader par l'habitude ou l'indifférence'

Que pouvait-il faire pour elle ? Que pouvait-il lui promettre ?

Il regarda le paysage. Ses pensées s'envolèrent...

Subitement, il se surprit en plein discours à ses électeurs : « Ce qui vous est nécessaire, avant tout, dans cette période critique, c'est l'union, la cohésion! Regardez l'Europe déchirée! Restez coude à coude. Union et volonté! avec cette devise vous parviendrez au but... »

Mon Dieu, quelle banalité! Quelle pauvre phraséologie!

A Londres, il avait écrit un brouillon de discours, pour développer des idées philosophiques nouvelles et agressives; mais, en se relisant, il avait ri de lui-même. Ce n'était pas à des professeurs d'université qu'il allait parler, mais à des mineurs. Et c'était lui qui devait se baisser au niveau de leurs intelligences. Quelle stupidité d'essayer de les élever jusqu'à lui, dans ce premier discours! Il devait leur persuader qu'il était d'accord avec eux sur leur programme... C'était tout.

Au fond, il n'avait donc déjà plus sa liberté. Pour être élu, il devait nécessairement dire ce que ses électeurs voulaient entendre. Son discours devait ressembler aux centaines d'autres discours auxquels ils étaient habitués : de l'indignation, des promesses, du sentiment avec des phrases creuses... tout ce qu'il avait été le premier à railler!

Il eut un rire sarcastique. Dire qu'il aurait le triste courage... Ah, mais il ne s'en tiendrait pas là. Une fois arrivé, il dirait ce qui lui conviendrait, mais il fallait bien « acheter son billet d'entrée. »

Et ses pensées continuèrent à vagabonder. Maintenant, elles le ramenaient là-bas, dans son île... son île ? Mais elle n'était plus à lui. Il avait tout vendu, et, chose étrange, sans en éprouver de chagrin. Il était certain de ne jamais y revenir. Et il lui fallait beaucoup d'argent pour la caisse des électeurs.

L'île?... Baïna?... Ah, tout cela était bien fini. Les cris des oiseaux dans la forêt vierge, ce n'était plus qu'un rêve, quelque chose qui n'avait jamais existé. La réalité, c'était ce train rapide, cette poussière, ce tumulte assourdissant.

Et son discours réapparut : « L'unité, mes amis...! Marcher au but sans dévier, avec une volonté inflexible... » Puis, il revit la bouche de Véra, avec ses lignes fines et mélancoliques... Mon Dieu... mon Dieu, comme il l'aimait...

Ah! s'il avait pu, à ce moment, baiser cette bouche, attristée par tant de chagrin, appuyer la tête de son amie contre son cœur avec la tendresse infinie qu'il ressentait... Tendresse! Ah oui, une jolie tendresse! La première fois qu'elle l'avait appelé dans sa détresse, il lui avait télégraphié : « *Impossible, j'ai un meeting politique...* » Pourtant, le billet de Véra, c'était un cri de désespoir. Il avait bien senti toute la douleur qu'il contenait.

Elle était malade, malheureuse, et il s'était dérobé pour aller crier : « Union, solidarité! en avant, mes amis, je vous comprends, moi, appuyez-vous sur moi. »

Véra, malade et malheureuse... et il était dans ce wagon, en route, vers une réunion électorale...

Oui, mais une récompense l'attendait! Lorsqu'il serait au Parlement, lorsqu'il lancerait ses vérités à la face de tous, proclamant son dégoût pour toutes les hypocrisies, il trouverait la compensation des peines de l'heure présente. Véra!... Ses grands yeux qui rayonnaient de bonté, d'intelligence et d'amour... de l'amour pour lui... Ces yeux qu'il adorait, étaient maintenant aveuglés par les larmes. La mine... les figures blêmes de ces noirâtres ouvriers, sur le dos de qui il devait maintenant monter au pouvoir...

Le Grand Drame! Ah, maintenant il vivait son œuvre, il la réalisait pour son compte. L'Ambition, la Vanité, l'Hypocrisie, tout cela s'agitait en désordre et luttait contre l'Amour souffrant, contre la pâle Vérité.

Ou plutôt : la lutte était finie; l'Amour et la Vérité gisaient, assassinés, et la Vie solitaire regardait les cadavres d'un œil mauvais...

C'était effroyablement vrai! et on avait déclaré son livre inintelligible! On n'avait pas voulu le comprendre; bien entendu, cela faisait trop de mal de le comprendre.

Il ferma les yeux et deux larmes coulèrent le long de ses joues. Était-ce sur Véra qu'il pleurait, ou sur lui-même? Il n'aurait pas pu le dire. Il ne savait plus rien. Le train allait à

toute vitesse. La tête d'Erik ballotta du côté et d'autre... jusqu'au moment où le sommeil s'empara de lui.

Quand Véra s'éveilla, le lendemain, la fièvre était tombée; la crise était surmontée. Pour la première fois, depuis leur séparation, elle sentait quelque chose qui ressemblait à de la joie. Aujourd'hui elle allait le revoir!

Elle ferma les yeux et pria : « Mon Dieu, faites que cette entrevue ne m'apporte pas une trop grande déception! Inspirez-lui les paroles que j'ai si soif d'entendre! Faites que son amour vive encore... »

Elle saisit le petit bracelet d'or de sa mère, qu'elle portait toujours au bras comme une amulette, et dit à voix basse :

« Non, c'est toi que je prie, ma mère! Si tu peux m'entendre, viens à mon aide! Fais qu'il soit de nouveau à moi! Regarde en moi, et tu verras que mon cœur l'a aimé d'un amour si entier que ce cœur doit mourir, s'il ne le possède plus... »

Quand elle reçut le télégramme d'Erik, elle retomba dans le lit, comme assommée. Elle était encore trop faible pour supporter un coup aussi rude.

Elle l'avait appelé..., elle s'était enfin décidée à lui crier sa détresse..., et il était parti... parti pour une réunion politique.

Elle le savait maintenant : son amour pour elle était mort.

Elle éprouvait une sensation étrange, comme si une chose glaciale s'était posée sur son cœur. Mais ce froid la calma et ses nerfs se détendirent. Elle n'avait plus rien à attendre désormais, plus rien à espérer.

Pauvre Erik. Pourquoi lui en vouloir? Pourquoi se tordre les mains et l'appeler infidèle, égoïste? Savait-elle s'il n'avait pas sa souffrance, lui aussi, maintenant qu'il était la proie de ce monde qu'il haïssait? Était-il responsable? Il ne faisait que suivre sa nature. Non, elle n'avait rien à lui reprocher. Tout s'était déroulé comme elle l'avait prévu. Il ne l'aimait plus. Eh bien, la destinée en avait depuis longtemps décidé ainsi.

Cela lui fit du bien de penser à Erik sans amertume. Elle put ainsi pleurer son bonheur perdu, avec la douleur sereine d'une femme qui pleure son amant mort.

Quand Erik, à son retour, se présenta chez elle, il ne fut pas reçu. Il insista.

— Ah! c'est donc celui-là qui la fait mourir de chagrin, — pensa Margot, et son visage se durcit. — Madame a donné des ordres formels, elle ne veut recevoir personne.

Erik pâlit.

— Est-elle toujours malade? — demanda-t-il, et il voulut pousser la porte pour entrer.

Mais Margot tint bon.

— Merci, monsieur, madame va mieux. Elle s'est levée un peu hier.

— Dites-lui... dites-lui...

Il se tut, resta un moment hésitant, puis donna sa carte. Lentement, il s'en alla.

XIII

Erik avait été élu par le parti travailliste. Il allait prononcer son premier discours au Parlement. Dans le vestibule, il rencontra lord Stanmore, qui lui serra la main.

— Toutes mes félicitations, mon cher ami. J'ai admiré sincèrement le saut vertigineux que vous venez de faire dans la politique, et je me réjouis à l'avance de vous entendre.

Erik fut étonné de cette amabilité, car ils avaient échangé quelques lettres assez amères, au cours de la campagne électorale. Erik avait critiqué, dans un discours, la tiédeur du parti de lord Stanmore à l'égard de la France, et qualifié d'égoïste et d'imprévoyante la politique européenne de ce parti, uniquement dirigée par des intérêts financiers.

— Savez-vous exactement ce que vous allez dire? — interrogea le lord. — Vous n'improvisez pas?

— Pas la première fois, — répondit Erik avec un sourire; — cela viendra avec l'habitude.

— Eh bien, puisque votre discours est déjà fait, je ne risque pas de vous troubler en vous annonçant que mes journaux s'apprêtent à vous exécuter demain ; conservateurs et libéraux seront unis contre vous. Il ne vous restera pas beaucoup de journaux pour chanter vos louanges.

— Et sur quoi va-t-on se fonder pour m'exécuter? — deman-

da Erik qui se sentait mal à l'aise. Vraiment, c'était une vengeance raffinée du lord, de lui dire cela dix minutes avant qu'il prît la parole.

— Une intelligence comme la vôtre ne doit pas se mettre au service des partis extrêmes. Cela nous gêne. Vous ne tarderez pas à manier la parole comme vous savez maniez la plume. Nous voulons l'empêcher. Nous allons transformer vos paroles en autant d'absurdités. Nous fouillerons dans votre œuvre littéraire pour y trouver des contradictions avec ce que vous allez dire tout à l'heure... nous en trouverons sûrement... et cela sera mortel pour un débutant. Ah, vous n'aurez pas une carrière facile, mon pauvre ami! Je tenais à vous prévenir que je vais vous broyer. Car nous avons toujours été francs l'un avec l'autre.

Erik fit un effort pour répondre sur un ton enjoué :

— Merci de votre aimable avertissement.

Là-dessus, le lord se dirigea vers un groupe de ses partisans, dont les regards et les gestes montraient qu'Erik était l'objet de leur conversation.

Ah, ils se préparaient à le broyer! Erik serra les dents. Eh bien, ils n'avaient qu'à essayer! On verrait qui serait le plus fort.

Mais il comprit le danger. Un jeune politicien qui aurait la patience de parer les coups, pouvait supporter pareille persécution. Pas lui, qui voulait arriver du jour au lendemain.

Que faire? Il avait quelques minutes pour bâtir un plan. Quelle tâche écrasante, ce duel entre une intelligence isolée et l'opposition sournoise de presque tout le Parlement!

Pourrait-il gagner la partie?... Oui, il le pourrait... à la condition de ne pas douter de lui-même. Il s'agissait avant tout de se suggérer la confiance. Très bien. Il *voulait* vaincre.

Mais il devait refaire de fond en comble, sans délai, le discours préparé; il fallait troubler et éblouir ses auditeurs. Il commencerait par attaquer habilement chaque parti, ce qui allécherait les adversaires, puis il flatterait leurs « leaders » afin de se donner le mérite de l'impartialité...

Ses nerfs étaient tendus à l'extrême, mais sa voix était calme quand il commença de parler. A travers le silence de la grande salle, comble ce jour-là, il sentait une vague d'hosti-

lité monter vers lui. Seul son petit parti l'avait encouragé par des applaudissements, quand il avait pris la parole.

Erik se rendit compte que sa voix portait bien et dominait l'assemblée; cela lui donna de l'assurance. Ses nerfs s'apaisèrent. Il sourit presque. C'était comme un jeu. S'il réussissait à faire valoir toutes ses facultés, il aurait la victoire.

Il sentait son cerveau fonctionner avec précision et vitesse, les mots coulaient de ses lèvres avec aisance. Il avait des pauses adroites, suivies de mots d'esprit, dont l'effet se trouvait ainsi doublé. Il sentait que son auditoire lui appartenait de plus en plus, qu'il le dominait. Fort bien! c'était lui qu'on se préparait à rendre ridicule!... On allait voir! Il prendrait l'offensive.

Il attaqua ouvertement lord Stanmore. On se regarda avec stupeur. Assurément, il n'avait pas froid aux yeux, le petit nouveau! Il attaqua le lord avec perfidie, ridiculisa les variations de sa carrière (ce qui était prendre joliment les devants), et termina par un hommage ironique à sa Toute-Puissance qui, pareille à celle du Roi des cieux, était partout présente... à l'intérieur de *tous* les grands partis politiques.

Erik entendit murmurer les adversaires du lord, qui retenaient à peine de petits éclats de rire malicieux. Sa confiance s'accrut. Il avait maintenant les rieurs de son côté; donc il tenait la victoire! Il attaqua les conservateurs, les traitant d'impérialistes; puis vint le tour des libéraux. C'était leur avide politique du pétrole qui agitait le monde entier et empêchait la paix entre les nations. Ensuite, il célébra ironiquement la politique du Premier ministre à l'égard du bolchevisme, car, plus ou moins secrètement, cette politique était acceptée de tous les partis, à cause de l'immense butin qu'elle faisait espérer à tous les Anglais... et il risqua une allusion humoristique aux attitudes versatiles du Premier qui, tous les quinze jours, en changeant d'idées, faisait osciller l'Europe. Vint enfin le point faible du discours : le panégyrique de son propre parti. Là, il manqua de flamme. Ce ne furent que des tirades vides sur la misère des mineurs; une phraséologie emphatique et banale! Pourtant ce fut ce passage qui souleva le plus d'émotion. Erik observa avec stupéfaction que sa voix tremblante d'émotion lui gagnait tous les cœurs. « Quelles âmes d'enfants! »

pensait-il; « et comme il est facile de les duper! » Alors il pressa sur la chanterelle. Il imagina soudain la navrante histoire d'une mère qu'il avait vue à Blister et qui devait travailler pour gagner le pain de ses enfants malades, pendant qu'elle soignait aussi son mari, devenu tuberculeux dans la mine...

Des applaudissements éclatèrent sur tous les bancs. On oublia un moment quel parti il représentait. Ce qu'on applaudissait, c'était sa personnalité, sa voix, son émotion.

Les Anglais ont acquis, par tradition, dans les sports comme dans la politique, la qualité de savoir rendre hommage même à un adversaire.

Après le discours, lord Stanmore vint lui serrer la main.

« C'est le geste d'un gentleman », pensa Erik, en le regardant avec un peu de remords.

— Vous m'avez maltraité, mon cher Brandt, — dit le lord, — mais vous êtes un adversaire digne de moi, et je vous tends la main.

— Vous m'aviez menacé, — répondit Erik pour s'excuser.

— En effet, vous pouvez me remercier de votre succès! C'est moi qui vous ai contraint à improviser, — dit le lord avec un sourire.

On peut supporter, seul, un insuccès, mais non une victoire. Rentré chez lui, Erik se sentit triste et solitaire.

Véra!... Comme il voudrait être près d'elle! Comme il aurait besoin, en ce moment, de tenir sa main dans la sienne et de lui raconter les événements de la journée, sa gloire... et sa honte.

Maintenant qu'il était vainqueur, le dégoût lui revint. Oui, sa honte! Continuer cette lutte, ces mensonges, cet avilissement? Être comme les autres... à quoi bon? Le pouvoir! Il avait goûté son ivresse pendant une heure. Il en avait déjà la nausée.

Mais les journaux du matin modifièrent ses pensées. Tous contenaient de longs articles sur lui et plusieurs reproduisaient son discours *in extenso*. On laissait entendre qu'on voyait en lui un futur homme d'État.

Les félicitations lui arrivèrent en foule; lettres et télégrammes s'empilèrent sur sa table. Ses électeurs étaient

fiers de lui. N'étaient-ce pas eux qui l'avaient découvert? Vers quelles hautes destinées n'allait-il pas conduire le parti?

Erik se sentait enivré par cet encens; il succomba à la tentation de se prendre lui-même au sérieux. Donc, il serait désormais, malgré tout, l'homme utile qui rendrait service à l'humanité! Mais quel service? Et comment reconstruire? La Russie avait donné sa dure leçon. Quelle ironie du sort d'être arrivé à se dire qu'il détenait l'arme formidable de la parole, qu'il pouvait avec la seule force de l'intelligence subjuguer une assemblée hostile... C'était bien cela le pouvoir. Il le possédait donc, le pouvoir, et il ignorait quel usage il en pourrait faire!... Lénine!... Erik aurait donné beaucoup pour savoir ce qui se passait dans le cerveau de cet homme. Avait-il encore la foi? Pouvait-il dormir? Se représentait-il les souffrances de ses victimes? Ou parvenait-il à s'étourdir, par ses tirades sur la justice?

Le domestique lui apporta une lettre; elle était épaisse et lourde.

Une lettre de Véra!... Le cœur d'Erik s'arrêta de battre pendant qu'il l'ouvrait. Une si longue lettre d'elle... Une angoisse poignante le saisit; fébrilement il lut :

Erik, j'ai vu ton nom dans les journaux. J'ai lu ton discours. C'est pour cela que tu as délaissé notre bonheur!

Je sais maintenant pourquoi tu n'es pas venu quand je t'ai appelé. Tu préparais tout cela... et tu n'osais pas rencontrer mon regard.

Avant de te connaître, j'étais comme une errante dans le monde; je ne savais pas pourquoi je vivais. Mais tes pensées, ta pureté, ton horreur du mensonge, ton aversion pour tout ce qui est artificiel et creux firent de tes bras mon foyer; là était ma demeure, là je pouvais vivre dans la joie.

Par toi, j'ai été heureuse. Cela seul est un trésor inappréciable. Et je te dois toute ma reconnaissance, car j'ai reçu abondamment ce qui me revenait en ce monde. Mais il n'y a plus rien pour moi désormais. Aussi, je ne peux plus vivre. Je ne veux pas me réveiller chaque matin et savoir que la journée s'écoulera sans but et sans joie. Je ne puis me résigner à vivre parmi des étrangers, après avoir perdu l'asile que j'avais près de ton cœur.

Mais ce n'est pas seulement cela... Non, au fond, ce n'est pas cela du tout;... ce qui fait que je ne peux plus vivre, c'est que j'ai perdu ma foi en toi.

Je t'ai aimé, et je t'aime encore, comme on aime quand l'amour signifie pour vous la vie ou la mort. Pourtant, en ce moment, je me demande : Ai-je aimé un être créé par mon imagination? Ai-je aimé seulement tout ce que je voulais trouver en toi et qui n'a jamais existé? Si tout cela avait été vraiment en toi, comment l'aurais-tu perdu?

Toi, l'être sans tache, l'enfant de la nature, toi qui pouvais, dans les moments d'exaltation, baiser la terre parce qu'elle était la source de toutes les merveilles, toi qui fuyais la civilisation absurde, les misères des hommes et leurs haines... n'as-tu jamais été celui que, toi-même, tu croyais être et à qui tu m'avais fait croire, moi aussi?

Ton discours au Parlement! Non, ce n'est pas seulement la contagion des autres qui t'a atteint; c'est quelque chose qui a surgi en dedans de toi-même! C'est un étranger qui a prononcé ce discours, et non l'homme que j'ai aimé. Je n'y retrouve pas une seule de ses pensées. Tout est creux et brillant, vain et faux!

Et la fin du discours... Oh, Erik, comment as-tu pu?... Cette femme avec ses enfants malades, et la phrase : « Pensons à ceux qui ont faim. » Erik, Erik, comment as-tu pu t'abaisser à de telles banalités? Tout ce que, toi-même, tu as raillé et méprisé, c'est-à-dire tout ce que l'homme que j'aimais a raillé et méprisé, je l'ai retrouvé dans ce discours.

Es-tu perdu, Erik? un voile épais couvre-t-il tes yeux? Ne vois-tu plus la vérité, la beauté? Laisse-moi déchirer le voile, laisse-moi t'aider à te retrouver toi-même. Ne va pas plus loin dans cette voie. Tu te réveilleras, un jour, avec un mépris de toi-même si intolérable que tu y sombreras. Or il n'y a pas de naufrage plus terrible que celui que provoque le dégoût qu'on a de soi.

Laisse-moi te réveiller. Retourne à tes nobles pensées; redeviens ce que tu étais.

Te rappelles-tu la première fois que tu as senti la tentation, au moment où nous avons fui l'Europe ensemble : « Aide-moi, sauve-moi de moi-même! » m'as-tu crié. Et je t'ai répondu : « Je donnerai ma vie pour te sauver... » Je tiens ma promesse.

C'est pour toi que je vais mourir. Ce sera une douleur si profonde pour toi de te savoir la cause de ma mort que ce chagrin te sauvera.

J'accomplis cet acte en pleine conscience. C'est par amour que je meurs... donc j'en éprouve de la joie. On fait toujours un sacrifice d'amour par égoïsme, n'est-ce pas? Laisse-moi croire que ma mort t'épargnera le mépris qu'un jour tu aurais éprouvé de toi-même : ainsi ce sera moi qui te redonnerai la vie.

Je n'ai pas de larmes dans les yeux. Je souris. Cette feuille de papier que tes mains toucheront demain... je vais la baiser.

Réveille-toi, Erik. Je t'aime. Dans un instant mon amour te donnera la vie...

VÉRA

Erik, mortellement pâle, resta comme paralysé. Un brouillard enveloppa ses pensées. Pareille chose était impossible... ce n'était qu'un cauchemar cruel!...

Il plia le papier dans le creux de sa main pour s'assurer s'il était conscient. Cela lui grattait la peau. Il ne rêvait pas. C'était donc la réalité. Elle avait vraiment écrit cette lettre... elle l'avait donc aimé à ce point...

Quand le domestique entra, il vit son maître, le front appuyé contre le mur, gémissant tout haut.

Il regarda Erik avec effroi.

— Lord Stanmore demande si monsieur veut le recevoir.

N'obtenant pas de réponse, il répéta sa question, mais comme Erik ne répondait toujours pas, il pria, dans son trouble, le visiteur d'entrer pour voir ce qu'avait son maître.

Lord Stanmore trouva Erik dans la même attitude. Sans rien dire, il posa sa main sur son épaule.

Erik se retourna, le regardant avec des yeux égarés.

— Est-ce sa mort? — demanda le lord tout bas.

Erik fit signe que oui.

— Je suis venu vous en parler... sa vieille bonne est arrivée en courant chez moi. C'est pour moi un chagrin profond... son sourire..., sa beauté,.. son talent!... Je suis, je crois, le seul à avoir connu votre liaison... et je suis venu vous demander : pourquoi? au nom du ciel, pourquoi?

Erik regardait le lord comme s'il ne comprenait rien. Il tenait toujours la lettre serrée dans sa main.

Lord Stanmore regarda Erik avec compassion.

— Je vous prie de m'excuser d'être entré; je vois à quel point l'événement vous affecte. Puis-je vous être utile en quelque chose?

Erik laissa tomber sa tête dans ses mains. Subitement une idée venait de lui traverser le cerveau : son enterrement!... l'enterrement de Véra!

Non, il ne pourrait pas, il ne pourrait pas être là...

Il balbutia :

— Je vous en prie... faites pour elle le nécessaire. Je ne crois pas que je sois en état...

— Bien, je m'occuperai de tout.

Puis, après un silence, il posa sa main sur l'épaule d'Erik et demanda :

— Dites-moi pourquoi?

Sans répondre, Erik lui tendit la lettre de Véra.

Les yeux de lord Stanmore étaient tout rouges, quand il la rendit à Erik.

— Quelle lettre! — murmurait-il. — Quelle chose terrible de recevoir une lettre pareille!

Il avait peine à dissimuler son émotion. Soudain il s'écria :

— Et vous avez pu gâcher un pareil amour... vous priver d'un tel cœur! Et nous autres qui ne rencontrons que des cervelles vides et des cœurs étroits... Quelle folie!... Quelle folie!...

— Oui, — dit Erik, en fermant les yeux.

Lord Stanmore lui prit les mains.

— Pauvre ami, je comprends votre douleur! Et je tiens à vous dire que les paroles hostiles que nous nous sommes dites en public, je les considère comme inexistantes. Je suis votre ami comme auparavant, et vous pouvez compter sur moi.

Erik lui serra la main avec reconnaissance.

Lord Stanmore se dirigea vers la porte, puis se retourna, hésitant :

— Que comptez-vous faire maintenant?

— Il faut que je m'en aille, oui, il faut que je quitte tout.

— Mais votre parti?... Vous ne pouvez pas le laisser ainsi! Toutes les espérances que l'on fonde sur vous...

— Je ne *peux pas*, — interrompit Erik. — Aidez-moi à sortir de là!

— Je vous comprends. Pourtant, n'agissez pas trop précipitamment. Laissez-vous la voie libre pour plus tard. Vous pouvez faire maintenant ce que vous voulez.

— Aidez-moi à sortir de là, — répéta Erik.

— Bien. Vous êtes donc tombé malade et le médecin vous a ordonné un repos absolu pour quelque temps...

— Dites ce que vous voudrez. Je ne veux voir personne. Je pars au loin. Où? je ne sais pas encore. J'irai vous dire adieu avant de partir.

Dans le cerveau paralysé d'Erik les idées commençaient à revenir. Il voulait les chasser, mais elles le poursuivaient.

Elle était morte! Il ne la reverrait plus jamais... morte... morte à cause de lui, perdue, pour toujours...

Il répétait les mêmes mots, automatiquement : « Ne jamais la revoir, perdue pour toujours... »

Son amour pour elle qui, depuis leur retour en Europe, avait été artificiellement refoulé, surgissait de nouveau avec une force effrayante. Il criait son nom, et s'affaissait en sanglotant.

Il quitta la maison, se précipita dans la rue; il avait besoin de sentir la neige lui fouetter le visage et le froid lui piquer les mains.

Il heurtait violemment le pavé avec son pied artificiel, au point que les courroies lui torturaient la jambe. Cette douleur lui faisait du bien.

La douleur physique... Oui, il lui fallait éprouver de la douleur physique., cela chasserait peut-être les pensées. Pourquoi ne pas vivre comme une bête de somme dans une mine de charbon, haleter sous la tyrannie du labeur...? Comme ils étaient heureux, les gens qui ne connaissaient que cette souffrance! Ah, s'il pouvait échanger son sort contre le leur!...

Il se débarrasserait de son argent, de tout ce qu'il possédait.. il connaîtrait le souci du pain quotidien, et il ne penserait plus.

Véra! Ne plus la revoir... perdue pour toujours...

Il passa près d'un mendiant qui tendit la main. Le vent glacial lançait des tourbillons de neige le long de la Tamise et secouait des arbres. On devinait que cet homme était nu sous un vêtement en lambeaux.

Erik lui donna une bank-note de dix livres. Le miséreux le regarda comme on regarde un fou.

— Je n'ose pas, monsieur, — murmura-t-il. — Si un policeman trouvait ce billet sur moi, je serais enfermé pour vol.

Erik lui donna à la place tout ce qu'il avait de monnaie.

— Pourquoi mendiez-vous? — demanda-t-il. — Pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Je ne peux plus. Voilà longtemps que je suis sans travail...

— Pourquoi?

— J'ai volé, et depuis que j'ai fait de la prison, personne ne veut de moi.

— Pourquoi avez-vous volé? Par besoin?

— J'étais docker. Il faut vous dire que je m'étais amouraché d'une jeune fille et qu'elle devint enceinte. Mais je jouais, et je me trouvai endetté, de sorte que je n'avais plus de quoi nourrir la mère et l'enfant qui allait venir. Alors, je volai. Mais ça ne servit à rien, parce que la mère se jeta à l'eau avant la naissance de l'enfant.

« Un des drames ordinaires du prolétariat », pensa Erik. D'autres aussi souffraient!

Il regarda le visage boursouflé du mendiant et ses yeux sans expression. Non, cet homme-là ne souffrait plus. Il avait déjà parcouru son calvaire, il était parvenu à cet état d'indifférence, où la faim et le froid sont les seules choses qui comptent. Comme il était digne d'envie!

Erik continua sa route dans le froid. Ses doigts, raidis, cuisaient comme piqués par des milliers d'aiguilles.

Il y avait d'autres hommes qui éprouvaient cette souffrance-là, d'autres hommes, aussi, qui dormaient la nuit sur des pierres, qui vivaient dans cette souffrance, jusqu'au jour où ils en mouraient...

C'était effrayant.

Pourquoi fallait-il que l'homme souffrît? Quelle étrange aberration de l'avoir créé pour la souffrance! Mais une refonte de la société devait nécessairement permettre d'éviter la souffrance.

Lénine? Avait-il trouvé, lui, le moyen de la supprimer? Le régime de terreur qui pesait sur la Russie, n'était-il qu'une crise nécessaire avant la délivrance?

Il sut tout à coup, où il voulait aller. Il partirait pour la Russie. Il voulait voir, si ce pays avait vraiment trouvé le bon chemin, ou s'il avait fait fausse route.

Non, il ne fallait pas que les hommes souffrissent...

A cette minute, il vivait la fin pathétique de son discours.

Quelques jours après, Lord Stanmore reçut d'Erik la lettre suivante :

Cher lord Stanmore,

Les phrases vides de mon discours sont devenues pour moi une vérité. Les hommes souffrent trop. Il faudrait, tout au moins, leur épargner la faim et le froid.

Je pars pour la Russie. Je veux voir de près, où ils en sont, eux. Je saurai s'ils ont vraiment trouvé quelque chose qui puisse passer pour une solution.

Ayez la bonté de me procurer un passeport, en le demandant au délégué commercial des Soviets, qui est en ce moment à Londres. Si vous lui expliquez que je suis une sorte de communiste, et si l'on se porte garant pour moi, les dirigeants russes enverront certainement un commissaire à la frontière pour me conduire à Moscou.

Que je vous dois de remerciements, mon cher grand ami! Et pourtant je n'irai pas vous dire adieu. Il m'est encore impossible de causer avec personne. Je sais que vous m'excuserez.

Je place les restes de ma fortune à la « Bank of England » à votre nom. Vous en ferez usage un jour, si vous jugez qu'il vaut la peine de soulager des infortunes.

Je ne veux plus avoir d'argent; je ne garde que le strict nécessaire pour ce voyage. Je veux désormais gagner ma vie. Je veux avoir cette préoccupation quotidienne de mon pain. Ainsi endormirai-je peut-être d'autres soucis...

Votre E. B.

XIV

Le train mit trois semaines pour faire le trajet de Reval à Moscou. Erik n'attachait pas d'importance à ce retard; il n'était pas pressé. Bons ou mauvais, tous les événements lui étaient indifférents.

Pour passer le temps, il apprenait le russe. Ses compagnons de voyage l'aidaient, avec des gesticulations animées, à comprendre leur langue, fiers de sa difficulté.

Erik avait apporté des biscuits et du sel dans son sac de voyage, et rempli de cigarettes une petite valise. Avec du sel et des cigarettes, on pouvait tout obtenir, lui avait-on dit.

Il s'accoutuma, pendant le voyage, à vivre comme les autres. Les paysans apportaient du pain aux voyageurs, ou plutôt une matière compacte et gluante additionnée d'un soupçon de farine. Parfois, on pouvait avoir un peu de lait ou un hareng-saur, mais cela coûtait un chiffre trop imposant de roubles, pour que ce commerce fût fructueux.

Le pays était désert. Tous les villages paraissaient abandonnés, les combats et les pillages n'ayant laissé que des ruines.

Erik n'avait plus besoin de rechercher la douleur physique. Le froid était terrible. La nuit, son haleine congelée se déposait en glaçon sur son collet de fourrure.

Pétroff, ancien matelot, maintenant commissaire du comité exécutif des Soviets, était attaché à la personne d'Erik. Il avait été le chercher à Reval. Depuis qu'Erik lui avait donné quelques paquets de cigarettes, il était devenu un chien fidèle. Ce Tartare aux pommettes larges, aux yeux minces et obliques, avait l'allure indolente et bonasse, mais Erik le vit un jour frapper brutalement à coups de pied un petit garçon qui mendiait le long du train, et dont le visage d'une pâleur verdâtre était sillonné de rides comme celui d'un vieillard.

Erik appela l'enfant pour lui donner quelques biscuits.

— C'est dommage, — grommela Pétroff, — c'est perdu! Il va mourir dans deux ou trois jours, celui-là...

La locomotive se détraquait à peu près quotidiennement, et les réparations demandaient des heures. Plusieurs fois, on dut envoyer des hommes en traîneau à la station voisine, pour chercher des outils ou des pièces qui faisaient défaut.

Quand le combustible manquait pour la machine, on négociait avec les paysans qui retournaient à leurs villages pour charger du bois sur leurs traîneaux.

Plusieurs fois, le train fut attaqué par des gens armés qui disaient appartenir à « la garde blanche » et qui se vantaient d'être anti-bolcheviks. Leur vrai but était le pillage.

Un jour, ils eurent le dessus et tuèrent tous les bolcheviks qui voyageaient dans le train. Après les avoir débarrassés de leurs bottes et de leur pelisse et les avoir attachés à un poteau

au milieu de la neige, ils leur tirèrent à bout portant des coups de revolver dans la figure.

Erik considéra avec indifférence ce spectacle barbare. La guerre lui avait appris à voir mourir les hommes.

Ici la pitié avait cessé d'exister. Le plus fort tuait le plus faible : tout le monde obéissait d'instinct à cette loi naturelle.

Erik dit à un des paysans dont le revolver était encore chaud :

— Pourquoi as-tu tué cet homme? Il était vaincu, et tu lui avais pris tout ce qu'il possédait.

— Mais qu'aurait-il fait sans bottes et sans pelisse? — répondit le paysan. — Le pauvre bougre serait mort de froid.

Les « blancs » parcouraient le train, cherchant des bolcheviks dans tous les wagons.

Pétroff, tremblant de peur dans un coin du compartiment, écoutait les détonations et les cris.

— Ne me trahissez pas quand mon tour viendra, — dit-il à Erik avec angoisse.

— Mais vos papiers? le laissez-passer que vous avez montré aux gardes rouges à la frontière, où est-il?

— Je l'ai avalé, — répondit Pétroff. — Ils ne peuvent pas me fusiller, parce que je n'ai pas de papiers; mais s'ils trouvaient ma carte de commissaire...

Le pillage et la tuerie terminés, le train put repartir.

Pétroff s'en était tiré. Erik ne l'avait pas trahi, malgré les coups de pied dans le dos du petit garçon.

— J'aurais dû le faire tuer, — pensait Erik; — il ne vit que pour tuer à son tour...

Arrivé à Moscou, Erik attendit huit jours pour avoir une audience de Lénine. Il avait le temps d'étudier le bonheur du prolétariat.

Il logeait dans un hôtel où étaient installés les bureaux d'un comité et une caserne de gardes rouges. On n'y trouvait rien à manger. La porte de sa chambre devait avoir plusieurs clefs, car sa provision de sel et de cigarettes diminuait chaque jour.

Constamment rôdaient autour d'Erik des individus louches, chargés de l'espionner, et l'on fouillait sans cesse ses vêtements et ses bagages, — avec le consentement de Pétroff.

Erik ne voyait dans les rues que des gens pâles, émaciés,

empaquetés dans des haillons et des morceaux de fourrures qui avaient l'air de provenir de pelisses luxueuses. Dans tous les yeux on lisait la terreur.

Les pavés de bois avaient été arrachés pour servir de combustible. Des maisons s'écroulaient par suite de l'humidité et du manque d'entretien.

La lumière électrique était supprimée presque partout, mais quelques tramways pour les ouvriers circulaient. On travaillait dans les usines d'armes et de projectiles... douze heures par jour.

Toute tentative de grève était immédiatement punie de mort.

Le huitième jour, Erik fut admis à l'audience.

Il traversa les trois premières cours du Kremlin, surveillées par des gardes rouges. A chaque porte, Pétroff devait montrer les papiers d'Erik et les siens.

— C'est là, — dit Pétroff en désignant un pavillon au fond de la quatrième cour.

Ils montèrent un petit escalier, où se tenaient encore des gardes rouges, armés jusqu'aux dents.

Dans une chambre, en haut de l'escalier, les vêtements d'Erik furent de nouveau inspectés, et on lui confisqua provisoirement son épingle de cravate, arme dangereuse!

Finalement on l'introduisit dans le cabinet de travail de Lénine, une chambre très modestement meublée, sans rideaux, avec des toiles d'araignées dans les encoignures. Un grand portrait de Karl Marx était suspendu au mur, surmonté d'un ruban rouge.

Un très large bureau séparait les visiteurs de Lénine, qui était assis derrière cette forteresse.

Une femme d'aspect ascétique, aux yeux brillants, vêtue de noir, assise à peu de distance feuilletait des papiers. C'était la femme de Lénine.

Erik considérait avec émotion la physionomie du dictateur. Que pouvait-on y lire? Y avait-il de la cruauté dans ce visage tranquille, jaunâtre, dont les petits yeux mongols posaient sur le visiteur un regard indifférent et absent? Le front haut, dégarni, indiquait l'intelligence et la force d'imagination; l'expression de la bouche était dissimulée par la barbe.

Lénine offrit courtoisement à Erik de s'asseoir, puis, les bras croisés, renversé dans son fauteuil, il attendit.

Mais Erik restait sans mot dire, étudiant avec intérêt les jeux de physionomie du dictateur. Il passa sur ce visage un éclair d'impatience lorsque Lénine dit :

— Vous m'avez demandé un entretien. Qu'avez-vous à me dire? — Et il ajouta, sur un ton un peu ironique : — Vous venez d'Angleterre avec de brillantes recommandations qui vous représentent comme une personnalité de premier rang... Allez-vous rédiger des rapports sur nos matières premières et nos richesses minières? Les Anglais nous ont déçus. Nous avons engagé des négociations avec eux, et ils ont profité de l'occasion pour nous soutirer promesses sur promesses. C'est le seul résultat. Perfidie de la vieille Europe!

Erik vit étinceler les yeux minces.

« Il y a une flamme de vengeance dans ce regard, » pensa-t-il.

— Je ne m'intéresse en rien à vos matières premières, — répondit-il froidement.

— Vous êtes cependant un homme politique!

— C'est l'homme privé que je cherche en vous.

Lénine le fixa avec une certaine curiosité.

— Tiens! Et que désirez-vous savoir?

— A parler franc, maintenant que je suis en face de vous, je ne sais plus au juste comment vous interroger. Pourtant, j'ai fait ce voyage interminable, et peu agréable, uniquement pour avoir un entretien avec vous. L'impression que vous me faites est toute différente de celle que j'avais imaginée. Vous le savez bien, n'est-ce pas? votre personne est un bel aliment pour les imaginations européennes : ce mystérieux petit socialiste qui est devenu le maître de cent-quatre-vingt millions d'individus et qui tient tête aux puissances! Vous êtes déjà un personnage de légende et on écrira sur vous des centaines de livres.

Avec un sourire qui rendit son visage avenant et aimable, Lénine demanda :

— Que pensiez-vous donc trouver dans ma physionomie?

— De l'idéalisme fanatique, ou de la cruauté froide.

— Et que trouvez-vous?

— Une figure qui ne dit rien.

Les deux hommes se mesurèrent un instant du regard.

— Pourquoi cela vous intéresse-t-il de savoir ce qu'il y a en moi? — demanda Lénine.

— Il m'est utile de savoir le but que vous voulez atteindre. Je serais peut-être capable de conquérir le pouvoir, moi aussi, mais je ne sais pas l'usage que j'en ferais. Je ne vois plus la vérité.

— La vérité? — répéta Lénine, en relevant dédaigneusement les sourcils.

— Il doit sûrement exister une vérité pour vous, étant donné ce que vous avez osé faire.

Lénine lui lança un regard de surprise. « Vraiment, pensait-il, ce gaillard ne manque pas d'audace ».

Il se tut et resta pensif. Puis il se leva et, à voix basse, dit quelques mots à sa femme, qui sortit.

Les deux gardes rouges, en armes, demeurèrent debout à la porte, immobiles, comme deux piliers.

Lénine se mit à arpenter la chambre, puis s'arrêta devant Erik et dit brusquement :

— La vérité!... Évidemment on voit briller devant soi une grande vérité pour laquelle on ose tout. Mais sur le chemin qui y conduit, il peut y avoir des milliers de contradictions complexes.

— Nous autres, nous ne voyons que ces contradictions inextricables, — répondit Erik. — Vous êtes donc le seul à concevoir la grande vérité. Quelle est-elle?

Lénine le regarda un moment, comme s'il allait lui répondre, mais il se tut et reprit sa promenade de long en large. Puis il s'arrêta et dit avec impatience :

— Lisez mes écrits! Lisez mes discours! Pourquoi répéterais-je les mêmes choses?

— Ce que vous avez écrit et dit auparavant est aujourd'hui insuffisant, puisque les événements l'ont contredit.

— Les hommes sont des êtres par trop lamentables, — s'écria Lénine, nerveusement. — Ils ne peuvent supporter la liberté; leur besoin de tuer et de se faire du mal reste incoercible, malgré tous les biens qu'ils peuvent obtenir. Et refaire l'humanité, voyez-vous, est une tâche quelque peu au-dessus de mes moyens.

— Mais, — demanda Erik, — quelle vérité nouvelle avez-vous donc trouvée, pour oser poursuivre votre œuvre, après avoir reconnu votre terrible erreur?

Lénine fronça les sourcils.

— Excusez-moi, monsieur, je ne m'engage pas dans ces questions théoriques devant un étranger. De plus, j'ai fort à faire dans le domaine de l'organisation pratique.

— Très bien, — dit Erik en se levant, — je n'ai plus qu'à partir. Le résultat de mon voyage est plutôt maigre.

Il s'éloignait, quand Lénine lui dit avec ironie :

— Je devine que vous êtes déjà en train de composer votre article, un article bien payé pour les journaux de lord Stanmore. En grosses lettres, n'est-ce pas : « Interview de Lénine. Il avoue lui-même la faillite de ses théories ».

Erik répondit froidement :

— Je n'ai de compte à donner à personne de ce que je vais écrire.

— Je pourrais cependant rendre impossible la publication de vos articles, — dit Lénine avec un sourire hautain.

— Par quel moyen?

— En ne vous laissant pas sortir de Russie.

— Le danger n'est pas grand : je suis citoyen anglais.

Les paupières de Lénine se refermèrent pour dissimuler une lueur de colère.

— Rien ne peut m'empêcher de faire ce que je veux.

— Fort bien, — dit Erik, — du moins ai-je obtenu de notre conversation cette petite vérité-là.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que... j'ai vu vos yeux étinceler de la joie du pouvoir.

Lénine regarda Erik de côté avant de répondre sur un ton différent :

— Vous avez du courage et de la raison. Au fond, vous me plaisez. J'ai autour de moi plusieurs hommes intelligents, mais ils m'écoutent sans critiquer. Or, la critique m'est utile. Elle m'oblige à réfléchir et au besoin à changer de tactique. Les hommes d'État de la vieille Europe cherchent à s'entourer de créatures qui marchent aveuglément à leur suite, et commettent les mêmes sottises qu'eux. Moi je veux m'entourer

d'intelligences. Restez ici. Vous pourrez vous rendre utile.

— En quoi? Quel est votre but? Rêvez-vous toujours d'une humanité plus heureuse?

Erik eut un rire sarcastique.

La colère gonfla une veine du front de Lénine.

— Que signifie ce rire?

— Il signifie... Ah! tous les visages que j'ai vus depuis que j'ai franchi la frontière russe! Je ne croyais pas possible de trouver, concentrée en un même point du globe, une pareille somme de détresses, de misères, d'angoisse... et de cruauté consciente ou inconsciente. Jugez comme j'étais impatient de voir l'auteur de tout cela : le mystérieux dictateur Lénine! Or je l'ai vu! Mais j'ai cherché en vain sur son visage cette conviction fanatique qu'il répand dans les feuilles des Soviets et qu'il communique à ses naïfs adeptes étrangers... la seule qui pourrait le justifier. Pourquoi je ris? Vous avez montré au monde entier ce que, dans votre mépris des hommes, vous avez pu leur faire accepter. Pendant que sur votre ordre on les fouette ou on les tue, vous leur criez : « Vous êtes libres! » et ils le croient. Et vous me demandez pourquoi je ris?

Debout, les bras croisés, Lénine regardait Erik attentivement.

— Vous êtes moins intelligent que je ne l'avais cru, — dit-il avec calme. — Pensez-vous qu'un bouleversement aussi formidable... ou plutôt un cataclysme naturel comme celui qui a frappé le peuple russe, puisse être l'œuvre d'un homme?

— Non, je ne le pense pas. Toutes les constellations du monde ont évidemment combiné leur influence pour déterminer cette catastrophe. Vous avez dû être simplement l'outil destiné à tout déclencher.

— Alors pourquoi parlez-vous de ce qui peut me justifier? — s'exclama vivement Lénine.

Erik le fixa :

— Ah, je comprends : c'est grâce à cet argument de l'irresponsabilité que vous pouvez dormir en paix la nuit.

Les lèvres de Lénine devinrent toutes minces quand il dit :

— En vérité, vous ne manquez pas de courage.

Erik haussa les épaules.

— Qu'est-ce le courage? C'est exposer au danger ce à quoi on attache du prix. Or je n'attache de prix à rien.

— Il y a tout au moins votre vie, je suppose!

Erik sourit, sans répondre.

Après un silence Lénine s'écria nerveusement;

— Vous vous trompez. Je n'ai pas peur des responsabilités. Un humanitarisme douceâtre et la cupidité la plus féroce... voilà votre politique d'Occident, où tout est pourri et illogique. Pas un seul homme qui ose enfoncer le bistouri, d'une main sûre. C'est cela que j'ai osé, moi. Enfin quelqu'un a osé! Et les puissances occidentales? Se seraient-elles décidées à compter avec nous si nous n'avions pas été inflexibles?

Erik écarquilla les yeux :

— Mais, mon pauvre dictateur, vous venez de vous condamner vous-même. Une politique habile avec les puissances impérialistes... est-ce donc là le but du bolchevisme?

— Les événements m'ont forcé d'admettre que c'est sa condition d'existence, — dit Lénine.

— Que faites-vous alors de votre idéal? Vous n'avez pas peur des responsabilités, dites-vous. Lesquelles? Vous vivez ici, entre les murs du Kremlin. Ne sortez-vous jamais pour entendre les cris de vos victimes?... Oh! je me borne à des questions, — ajouta-t-il en voyant Lénine serrer les lèvres. — J'ignore tout de votre vie privée.

— Je ne conviens pas que j'aie fait des victimes, — dit Lénine d'un ton bref et dur. — Quand on coupe un tronc pourri, pour qu'un germe puisse prospérer, il faut anéantir le fourmillement des larves qui le rongeaient et le minaient. Celui qui coupe l'arbre ne va pas ensuite veiller avec tendresse afin que les éléments destructeurs conservent assez de force pour se jeter sur la nouvelle pousse. Ma responsabilité, et je l'accepte, c'est de mener à bonne fin l'œuvre commencée, pour que ceux qui croient en moi ne perdent pas leur foi et continuent ma tâche.

— Ceux qui croient en vous! S'agit-il du commissaire Pétroff, l'ex-matelot que j'ai vu donnant des coups de pieds à un petit garçon mourant de faim qui mendiait un morceau de pain! En effet, fasse le ciel qu'il ne perde pas sa foi sacrée en une humanité plus heureuse!

Puis, regardant Lénine dans les yeux, Erik ajouta :

— Je vous plains.

— Vous me plaignez?...

La veine se gonfla sur le front de Lénine.

— Votre réveil doit être terrible.

— Mon réveil?

Erik continua de fixer Lénine droit dans les yeux :

— Vous avez rêvé de faire une œuvre formidable, et vous avez cru à votre rêve. J'ai eu, moi aussi, de semblables rêves!... Mais ni vous ni moi n'y croyons plus. Dès que le cataclysme est apaisé, le passé se réinstalle; ceux qui sont arrivés oppriment les autres. Regardez ceux qui ont maintenant fait leur chemin ici. Oui, je vous plains. Vous êtes condamné à l'Enfer, à l'horreur de voir le sang, la misère et les larmes que votre rêve a coûtés à la Russie.

Lénine devint pâle.

— Comment osez-vous prétendre...

— Je le sais. Et vous aussi. Mais il se peut que vous n'ayez pas encore eu le courage de vous en faire l'aveu à vous-même.

Les yeux de Lénine se dérobèrent.

— Qui sait? — continua Erik. — Parfois les événements de ce monde s'enchaînent si étrangement! Je suis peut-être envoyé vers vous pour vous forcer à voir clair en vous-même... J'ai tout compris, dès que je vous ai vu, ou plutôt, dès que j'ai vu votre femme à vos côtés, ici, dans votre cabinet de travail. Il faut que vous ayez, près de vous, jour et nuit, une femme, devant laquelle vous êtes obligé de maîtriser vos pensées et de vous composer une physionomie calme. Cela vous empêche de regarder jusqu'au fond de votre épouvantable angoisse... le sang de vos victimes... les cris de vos victimes...

— Voulez-vous vous taire! Voulez-vous vous taire! — hurla presque Lénine, qui perdit toute retenue. — Quel homme êtes-vous donc? Comment osez-vous me parler de la sorte?...

Et il jeta sur Erik un regard menaçant.

— Qui je suis? Je vous l'ai dit. Un homme qui n'a rien à perdre, et dont le seul désir est de sonder l'âme des autres.

— Prenez-vous-en à vous-même de ce qui arrivera, — dit Lénine d'un ton violent. — Ce sont là des conversations dont il faut effacer à jamais le souvenir.

— Vous me menacez, — dit Erik avec calme... — Vous ne me faites pas peur. Je cherche la souffrance.

Lénine parut déconcerté.

— Que voulez-vous dire?

— Quand on est persécuté nuit et jour par une torture morale, la souffrance physique devient un soulagement. Elle arrête la pensée. Vous arriverez peut-être un jour à comprendre cela...

Il se dirigea vers la porte, que les deux gardes rouges ouvrirent.

Lénine leur fit signe de retenir Erik sur le palier. Puis il griffonna rapidement quelques mots sur une feuille de papier, qu'il tendit à l'un des gardes, tandis qu'à voix basse, il donnait un ordre à l'autre.

Pétroff attendait Erik au dehors.

Le garde présenta à Pétroff le billet de Lénine. Pétroff le lut, puis regarda Erik avec effroi, en balbutiant : « La prison de Taganuka. »

Erik haussa les épaules sans mot dire et s'éloigna avec Pétroff, suivi des gardes rouges.

Depuis trois semaines, Erik était enfermé dans une des cellules de la prison de Taganuka.

Deux fois par jour, on lui apportait de l'eau tiède où nageaient quelques feuilles de chou à moitié crues : cela s'appelait de la soupe. Quatre planches avec de la paille malodorante, c'était son lit. Partout, de la vermine et de la saleté.

Erik entendait sans cesse des claquements de portes et des bruits de clefs dans le corridor voisin. Il avait l'impression qu'autour de lui s'opérait un incessant va-et-vient de prisonniers : les cellules livraient leurs habitants au poteau d'exécution!

Matin et soir, les détenus devaient, au commnadement, chanter leur prière à Dieu devant la petite icône au coin de leur cellule. Cette prière, qui traversait les murs, c'était un chœur funèbre, scandé par des sanglots. Elle était chantée avec une telle émotion, une telle angoisse, qu'elle troublait les gardiens eux-mêmes.

Erik avait l'impression de vivre au moyen âge. C'était donc là le progrès! Tel était le régime nouveau qui avait surgi des ruines sanglantes du passé : la prison révolutionnaire, la faim, la vermine, des cantiques, des exécutions sans jugement!

Quand viendrait son tour? Lénine voulait qu'il fût « effacé ». Il le lui avait dit très nettement. Le dictateur avait compris que son angoisse secrète avait été mise à nu par Erik...

Les autres prisonniers ne tardèrent pas à initier Erik à leur alphabet, composé de coups frappés au mur.

Un Juif, enfermé dans la cellule n° 3, à droite, était soumis au régime de la faim. Il avait réussi à mettre en sûreté dix millions de roubles or. Mais le comité exécutif avait eu vent de cette opération. Les dix millions étaient le prix d'une soupe aux choux.

— Cédez, — lui conseilla Erik. — Vous finirez par le faire tôt ou tard.

Dans la cellule n° 1 à gauche, il y avait un ancien ingénieur en chef des constructions navales de la mer Noire. Il racontait :

— Le comité d'ouvriers et soldats qui m'avait chargé de contrôler l'arsenal, m'ordonnait de transformer les locomotives de l'État en machines Decauville. « Vous n'avez qu'à couper un peu des locomotives dans le sens de la largeur pour les faire rouler sur des rails plus étroits. » Quand j'eus expliqué à ces bolcheviks que c'était impossible, on m'emprisonna comme un adversaire de la révolution.

Il dit à Erik :

— Vous ne serez pas fusillé. Ils n'oseront pas. Les Anglais sont le seul peuple qu'ils craignent. Mais dites bien à vos Européens de l'Ouest, quand vous rentrerez chez vous, qu'il est absolument inutile de nous envoyer du secours. Ce sont des entreprises ratées d'avance. Nos officiers réactionnaires s'amuseront à piller les caisses de l'armée. Ils n'ont pas foi en leur propre cause. Nous sommes une sale race. Cent quatre-vingt millions d'hommes qui se laissent terroriser et affamer par une poignée de bandits, cela juge un peuple. Et ce scandale est maintenant un fait historique! Nous n'avons qu'à

nous laisser mourir par la faim, par la peste, ou en nous mangeant mutuellement! Je suis Russe, j'ai le droit de dire ces choses. Il ne faut pas qu'il reste de nous plus d'une vingtaine de millions — pour servir d'esclaves aux Occidentaux qui viendront nous « secourir » et nous « coloniser ». Nous ne l'aurons pas volé.

Ce dont Erik souffrait le plus, c'était des poux et de la crasse. Il supportait la faim et le froid, qui étaient pourtant de dures souffrances, mais la saleté faisait de l'homme une bête.

Comme elle est étrange, l'impossibilité pour un homme de prévoir les vicissitudes que lui réserve la vie! Si quelqu'un lui avait dit qu'il croupirait un jour dans une abjecte prison russe, avec la perspective d'en sortir pour être fusillé... Oui, seulement quelques mois auparavant, quand il prononçait son discours au parlement!

Son discours!

Véra... ne plus jamais la revoir!...

Où était-elle maintenant? Quelle voie nouvelle la mort ouvrait-elle à l'âme?

Plus la vie lui apparaissait absurde, dépourvue de sens, plus il trouvait nécessaire qu'elle eût un lendemain.

Mais méditer sur ces problèmes dans une prison puante, impossible!...

Depuis combien de temps lui avait-on apporté la soupe? La faim lui donnait des nausées. La sensation du vide torturait son estomac. Mais il était bon qu'il en fût ainsi. Il aimait cette souffrance, ces tiraillements lancinants, qui ne cessaient que pour revenir. En les attendant, il ne pensait pas à autre chose...

Ah, maintenant les douleurs s'étaient brusquement calmées.

Véra...

Non, impossible de penser ici. Dans la nature seulement, on pouvait comprendre la mort, le retour au grand Tout.

Savoir, savoir... approfondir le grand mystère!... S'il n'était pas fusillé, il se replongerait dans la Nature; c'est là qu'on apprend.

Mais où ? L'île n'était plus à lui. Et il était pauvre. Ne s'était-il pas imposé de travailler pour gagner son pain?

Eh bien, il fallait alors travailler la terre, semer et moissonner! Ou vivre dans les forêts... Oui, oui, c'était là la vérité! Il retournerait en Danemark, dans les bois de hêtres...

« Réveille-toi, Erik! Ma mort te donnera la vie... »

Hélas, il était réveillé! Il voyait clair. Il avait gâché ce que la vie pouvait offrir de plus beau à deux êtres humains. A ce même moment, il aurait pu vivre dans son île, en plein soleil, en pleine lumière... avec Véra... et contempler son sourire heureux...

La nuit tombait au dehors. Dans la cellule d'Erik, il faisait noir comme dans un tombeau. Le chant vespéral des prisonniers s'entendait à travers les murs, monotone et émouvant.

Brusquement la porte de la cellule s'ouvrit, et un homme entra, accompagné de deux gardes rouges portant des lanternes.

Erik ne pouvait discerner le visage du visiteur, qui était dissimulé à demi par le col remonté de sa pelisse.

« Viennent-ils me chercher? Est-ce ma condamnation à mort? » pensa Erik et une peur instinctive, animale, fit battre son cœur avec violence, mais il maîtrisa vite la crispation de ses nerfs.

L'inconnu dit tout bas quelques mots aux gardes, qui posèrent les lanternes sur le plancher et disparurent.

Erik avait reconnu, avec un profond étonnement, la voix du dictateur.

Lénine arpenta d'abord la cellule en silence, puis s'arrêta devant Erik et dit :

— Votre souvenir m'a poursuivi. Voilà ce que je suis venu vous dire. Je n'avais pas le droit de vous emprisonner.

— On a tous les droits quand on a tous les pouvoirs.

— Vous ne pouvez pas nuire à notre cause... donc, je n'avais pas le droit. Mais j'ai agi par esprit de vengeance. Or, cela n'est pas dans mes goûts. Je n'ai jamais employé ma puissance à me venger.

Erik sourit.

Lénine fronça les sourcils.

— Pourquoi souriez-vous?

— Parce que je vous comprends.

— Que voulez-vous dire?

— Vous nettoyez votre conscience comme on balaye une rue. Une seule exécution par vengeance personnelle, et Lénine serait déshonoré! Vous ne haïssez personne. Oh non! Vous déplorez le devoir qui vous oblige à frapper. Il n'existe pour vous que la grande, la sainte cause! Tout cela, monsieur Lénine, ce sont des remèdes pour bien dormir la nuit.

— Vous ne me blessez pas, — répondit Lénine sur un ton étrange, presque doux. — J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, on ne me parle pas ainsi d'ordinaire. Ne me considérez plus comme un ennemi, puisque je confesse mon injustice envers vous.

Erik resta muet. Lénine se remit à arpenter la cellule, puis il dit, suivant toujours la marche de ses pensées :

— La vengeance? Non. Je n'ai à me venger de personne. Personnellement je ne veux rien, je ne désire rien. Les Juifs, eux, se vengent. C'est une question entre eux et leur Dieu. Œil pour œil! Leur tour est venu. Rappelons-nous les persécutions, les enfants massacrés, toute l'oppression du régime tsariste! Ils ont le devoir de se venger. C'est la raison pour laquelle je les emploie. Ils me sont utiles, parce que je suis obligé de marcher sur des cadavres...

— Utiles à quoi?

— Vous ne voyez donc pas tout ce que nous avons déjà obtenu? Sans doute, je connais vos pensées : que tout est en ruine, que tous meurent de faim! Eh bien, vous vous trompez. Il y a partout de nouvelles forces qui éclosent. Le prolétariat prend conscience de lui-même. Sait-on quelles fibres, inconnues jusqu'ici, nous avons réveillées en lui? Sait-on où peuvent nous mener ces forces nouvelles? Nous n'avons qu'à aller de l'avant, toujours de l'avant. Pas d'hésitation, pas de pitié...

Erik répéta presque en riant :

— Le prolétariat prend conscience de lui-même... Le prolétariat! Un petit garçon affublé d'un patelot de grande personne! Il est fier de se mirer dans la glace; mais son paletot traîne sur le plancher et embarrasse ses jambes, si bien que le petit bonhomme tombe de tout son long.

— Vous verrez que ce petit garçon grandira et deviendra

un homme, — répondit vivement Lénine. — Partout les peuples tirent impatiemment sur leurs chaînes : Mahométans, Hindous, Chinois, Irlandais, tous éprouvent la même haine pour les oppresseurs, poussent le même cri que le prolétariat du monde entier profère devant les capitalistes de tous les pays : Liberté et Justice!

— Quelle liberté? Quelle justice? — demanda Erik. — La liberté et la justice qui règnent maintenant en Russie? (Il eut un rire sarcastique). Vous qui avez vu les hommes ravalés par la faim au rang des bêtes et se massacrer mutuellement avec une joie sauvage, vous qui avez vu les petits piétiner les grands avec volupté, quel instinct avez-vous découvert chez eux tous? Ils n'ont qu'un seul mobile : s'évader de leur misère pour écraser ensuite les autres. Et vous avez favorisé cette lutte, aidé l'un des adversaires, qui ne valait pas mieux que l'autre, à piétiner et à assommer. Telle est votre œuvre. Vous le savez, vous tremblez de le savoir...

— Non, mille fois non! — cria Lénine surexcité. — Vous jugez mal. Toutes les autres révolutions n'ont été qu'un déplacement de classes, mais cette fois, il en sera autrement. La société ne connaîtra plus de distinction de classes. Il faut que tous soient égaux... nous le voulons! Et nous forcerons la collectivité à le vouloir!

Erik bondit.

— Enfin j'ai réussi à vous faire prononcer votre propre condamnation!... Vous avouez qu'il vous faut contraindre les hommes à désirer leur liberté, leur égalité! Si ce n'était pas si tragique, j'éclaterais de rire! Et vous continuerez à répandre le sang, à créer de la souffrance!

Lénine, pâle, répondit :

— Que voulez-vous? On tâtonne. Une entreprise aussi énorme ne va pas sans erreurs. Sans doute la contrainte est encore nécessaire... mais plus tard... J'ai fait comme une expérience scientifique sur la Russie, tel un physiologiste sur un cobaye, et je ne suis tenu qu'à maintenir le plus longtemps possible un foyer de virulence. L'avenir me donnera raison.

— Tâtonner... commettre des erreurs! — répéta Erik. — Eh bien! je ne vous envie pas votre joujou, votre cobaye, monsieur Lénine. Quand je suis venu en Russie, je n'avais pas

d'opinion arrêtée. Je croyais possible de découvrir dans votre œuvre le germe d'une solution neuve et féconde. Cette découverte eût pu m'amener à retourner vers les hommes, pour conquérir, moi aussi, le pouvoir. Mais ma confiance gît maintenant enterrée dans ce cimetière immense qu'est la Russie. Ici, je me suis réveillé de mon rêve, et pour toujours.

Lénine, silencieux, avait repris sa marche dans la cellule. Il s'arrêta devant Erik, et dit d'une voix douce :

— Restez avec moi! J'ai besoin de vous. Vous me dites toutes les choses que je refoule au fond de moi-même. Vous m'obligez à les entendre. Et vous m'aidez ainsi à donner leur maximum de tension à mes facultés et à mes pensées...

Mais Erik secoua la tête.

— Rien ne saurait vous aider, parce que, dans ce monde, il n'y a rien à obtenir. Ne m'avez-vous pas dit vous-même, dans notre première entrevue, qu'il était au-dessus de vos moyens de refaire l'humanité? Or, votre rêve était précisément de refaire les hommes. Vous avez cru qu'il suffirait d'améliorer leur condition matérielle pour opérer le renouvellement des âmes. Ce fut votre tour de Babel. Les débris jonchent le sol devant vous. Mais vous fermez les yeux pour ne pas les voir...

On eût dit qu'un masque avait été subitement arraché du visage de Lénine. Ses traits étaient détendus et flasques; ses yeux fixes et hagards regardaient dans le vague.

— Je ne veux pas... je ne veux pas les voir... — murmura-t-il.

Il étendit les bras, comme s'il soulevait une chaîne écrasante. « Le repos... le repos!... » Ce fut comme un gémissement. Puis, les bras retombèrent inertes.

Mais le dictateur se redressa et regarda autour de lui avec inquiétude, comme s'il craignait d'être entendu :

— Notre conversation est terminée, — dit-il d'un ton bref. Puis il ouvrit la porte de la cellule et appela les deux gardes rouges, qui reprirent leurs lanternes.

— Je vais vous accompagner hors de la prison, — dit-il à Erik. — Puis-je vous rendre quelque service? Avez-vous besoin de vous réconforter?

Il voyait le visage jaune, amaigri d'Erik.

— Quand je serai revenu à l'air, tout ira bien.

Ils quittèrent la cellule.

— Je vais envoyer Pétroff à votre hôtel avec l'ordre de vous reconduire à la frontière.

— Je vous remercie, — répondit Erik.

La voiture de Lénine attendait devant la porte de la prison, surveillée par des gardes rouges.

— Je suis, moi-même, prisonnier, — dit-il à Erik, — prisonnier entre les murs du Kremlin, d'où j'ose à peine sortir... A chaque coin de la rue, il y a un couteau prêt à me poignarder ou un revolver pour m'abattre...

Les deux hommes se séparèrent.

XV

Erik suivait le chemin de la forêt.

Le sol détrempé était brun de feuilles mortes. Les nuages bas fuyaient au-dessus des arbres nus et tristes, mais Erik aspirait avidement l'âcre parfum de la terre mouillée... c'était la Nature!

Il allait avec de gros souliers, un bâton à la main, un sac sur le dos, comme un ouvrier qui cherche du travail. Il n'avait cessé de marcher, depuis la frontière russe, et son pied artificiel rongeait la chair de sa jambe. Quand la fatigue et la douleur l'accablaient, il serrait les dents et continuait sa marche. C'est ainsi qu'il arrivait le soir à s'écrouler comme une masse et à dormir.

Il s'arrêta et jeta un regard autour de lui.

La forêt!

C'est ici qu'il était descendu de sa voiture, la première fois qu'il avait vu une forêt de hêtres en Danemark. Comme il y avait longtemps, longtemps... La féerie de ce vert tendre... Et maintenant! La pluie, des arbres noirs et nus.

Comme son âme! oui, comme son âme.

Mais ce bois allait bientôt se réveiller, sous le soleil, à une vie nouvelle... tandis que lui?

Ah! la seule chose souhaitable était l'anéantissement complet. Le soir, lorsqu'il se jetait comme une bête harassée sur

une botte de paille pour entrer dans l'inconscience du sommeil, il éprouvait du bien-être... le seul bien-être.

Véra!... Ne plus jamais la revoir?... Non... non... il n'y avait qu'une solution : ne plus penser, travailler jusqu'à tomber de fatigue... et puis dormir. Ainsi se passerait le reste de sa vie.

Blom l'accepterait-il comme ouvrier?

Blom!... Le retrouverait-il dans sa maison de forestier... après tant d'années! Il était peut-être mort! ou il avait quitté ses forêts, malade et vieilli. Il buvait, celui-là, c'était sa manière d'oublier...

Erik, qui se croyait incapable de désirer quelque chose, souhaita subitement avec force de retrouver Blom dans la petite maison derrière la haie de roses sauvages.

Comme la maison paraissait petite avec ses vignes vierges sans feuilles! Comme la haie était mince dans sa nudité...

Erik entendit des chiens aboyer; une voix d'homme appelait les bêtes.

C'était la voix de Blom!

Blom s'avançait à sa rencontre. Oui, c'était lui, mais qu'il était difficile à reconnaître! Son dos était courbé, ses traits flétris, ses yeux mornes, et la longue barbe d'un blond roux était réduite à quelques poils clairsemés et grisâtres.

Blom écarquilla les yeux et considéra un moment le visage d'Erik, puis, d'un regard troublé, toute sa personne.

— Mais... mais... — balbutia-t-il.

Erik approuva de la tête avec un sourire.

— Oui, c'est moi, mon cher vieux Blom...

— Vous!... Et à pied... et dans ce costume! avec le sac au dos... — bégaya Blom.

— Tout ce que je possède! — dit Erik.

— Que vous est-il donc arrivé? Votre figure est toute changée... et votre situation a dû changer aussi, puisque... puisque... Racontez-moi donc!

— Oui, — répondit Erik, — je vous raconterai tout. Mais nous avons le temps, car j'espère bien rester ici. Je viens vous demander du travail.

La figure de Blom refléta d'abord un certain embarras, puis il dit tout bas :

— Mon cher Erik Brandt, soyez mon hôte aussi longtemps qu'il vous plaira. Avec votre talent d'écrivain, vous allez vite gagner assez pour...

— Je veux travailler physiquement pour m'étourdir, — répondit Erik. Et il regarda Blom en face. — Dans le temps, vous avez cherché un autre remède, vous.

Blom lui saisit la main.

— Pauvre ami, vous est-il arrivé... la même chose... qu'à moi?

Erik fixa le vide sans répondre.

— Quant à moi, je vais mieux maintenant, — dit Blom. — Je ne bois plus. Un jour je me suis cassé la jambe, et à l'hôpital on me refusait tout. Ah! ce moment effroyable, où je fus contraint de me remettre à penser... on dut m'appliquer la camisole de force.

— Oui, dit Erik — la malédiction d'être un homme, c'est de penser.

— Pauvre ami!... — Blom lui serra la main. — Mais laissez-moi vous le dire... on guérit toujours; il ne faut que du temps. Je ne pense plus à Catherine. Sa figure déjà décomposée... quand on l'a trouvée dans l'étang... cela ne me poursuit plus. Et puis les petites sont bien mariées... oui, je vais mieux, moi. Évidemment je suis seul; très seul... ah! comme cela me fait du bien d'avoir un ami à qui je peux enfin parler... — et de nouveau il serra les mains d'Erik.

— Quand nous nous promènerons ensemble, je n'aurais plus besoin de compter, — ajouta-t-il. — De compter? Oui. Je compte pour faire passer le temps... je compte n'importe quoi... mes pas, les arbres, combien de fois mes chiens font des sauts par-dessus le fossé de la route et ainsi de suite.

Erik le regarda avec compassion. Tuer les pensées et la solitude en égrenant des chiffres! Pauvres humains!

Comment avait-il jamais pu ressentir du mépris pour les hommes? Quel manque de compréhension! C'était de la pitié qu'il fallait éprouver.

Derrière la haine et la cruauté, n'y avait-il pas toujours la souffrance? Les hommes sont des enfants, qui poussent des cris de colère en crispant leurs mains, parce que la vie leur fait trop mal.

Oui, la pitié.

« Venez à moi, vous qui souffrez... »

Il y avait eu un homme qui, agonisant dans les tortures, regardait ses bourreaux avec pitié. Depuis le Christ jusqu'aux terroristes russes, il s'était écoulé deux mille ans de « progrès ».

Rendre meilleur...

Qui avait raison?

Pouvait-on rendre meilleur par la terreur et la famine? où par la pitié?

Erik demanda :

— A quoi pouvez-vous m'employer? A quel travail?

Blom parut embarrassé.

— Franchement... je ne puis me faire à cette idée.

— Donnez-moi le travail le plus pénible! Je veux vivre comme un simple journalier. Donnez-moi une des huttes des bûcherons.

Blom haussa les épaules.

— Eh bien, comme vous voudrez.

Erik prit la main du forestier.

— Blom, vous faites un véritable acte d'amitié!

— C'est bon, c'est bon, — dit Blom en hochant la tête. — Quand vous m'aurez raconté ce qu'il y a au fond de tout cela, je vous comprendrai peut-être un peu mieux...

La chienne de chasse s'était approchée d'Erik; elle le flaira longtemps, puis fit de petits sauts joyeux comme si elle le reconnaissait; ensuite elle se tint devant lui en remuant la queue, les yeux fixés sur son visage, des yeux bruns, intelligents, tendres.

Erik lui tapota la tête en la regardant comme, dans son enfance, il avait appris à regarder les animaux.

La chienne se coucha à ses pieds, l'œil toujours fixé sur son visage.

— Quelle bête splendide! — dit Erik.

— N'est-ce pas? — s'écria Blom. — Je l'aime. Elle comprend tout. Elle est comme un vieil ami avec qui je peux causer. C'était une chienne sans maître; elle est venue ici un jour, et je l'ai gardée, parce qu'elle était belle et obéissante.

Blom voulait la caresser.

— Diane! — appela-t-il.

Mais la chienne ne bougeait pas. Elle restait couchée, le regard toujours attaché sur le visage d'Erik.

— Diane! Diane! — cria de nouveau Blom. Mais la chienne resta aux pieds d'Erik.

— C'est bizarre! Voilà la première fois que cette bête ne m'obéit pas... — Agacé, Blom lui donna un coup de pied. — Veux-tu m'écouter quand je t'appelle!

Alors Diane se leva et, tremblante, s'avança vers son maître.

— Ne punissez pas cette bête, — dit Erik. — Je vois qu'elle est très sensible.

— Jusqu'ici, je n'ai jamais eu besoin de la corriger, — répondit Blom.

— Elle se figure peut-être qu'elle me connaît, — remarqua Erik. — J'ai peut-être quelque ressemblance avec son ancien maître. Peut-on savoir ce qui se passe dans la tête d'un animal?

— Possible, — répondit Blom, — mais j'aime cette chienne.

Erik devina que Blom avait envie d'ajouter : « Donc, ne me l'enlevez pas! » Mais il se tut.

Dans la forêt, Blom montra à Erik un tas de bois qu'il fallait fendre. Non loin travaillaient une dizaine d'ouvriers. Blom parlait aimablement avec tous et ils lui répondaient en camarades.

— C'est là une des rares joies de ma vie solitaire, — dit Blom. — Ces bûcherons me sont très dévoués. Pourtant ce ne sont pas des gens commodes! Il y a toujours des disputes entre eux. Mais ils font tout ce que je veux!...

Et dans ses yeux mornes il y eut une lueur de satisfaction.

« Il a raison, pensa Erik, il ne souffre plus, c'est fini; il est encore capable d'éprouver de l'amour-propre... »

Comme ouvrier forestier, Erik avait droit à une des huttes à la lisière du bois; la sienne était croulante, et il y avait des trous dans le toit. Il les boucha avec de la mousse et des branchages, et il dormit sur un lit de paille. Il achetait ses vivres à plusieurs kilomètres de là. Bien qu'il souffrît du pied, il se forçait chaque jour à faire ce long et fatigant trajet. Aussi, quand venait le soir, son cerveau était vide de fatigue.

Il travaillait plus vite que les autres, parce que ceux-ci ménageaient leurs forces tandis que lui ne songeait qu'à en dépenser le plus possible.

Mais de la sorte il gagnait plus que les autres, et ils lui tournèrent le dos avec malveillance.

Au fond, ils avaient raison de lui en vouloir, pensa Erik, car il les frustrait un peu de leur bénéfice. La quantité de bois à couper était limitée.

C'était donc inévitable... partout, partout, l'un barrait la route à l'autre.

Erik chercha à se faire pardonner en se montrant serviable envers ses camarades aussitôt qu'une occasion se présentait.

Un jour, l'un d'eux ne vint pas; ayant appris que sa femme était malade et qu'il était obligé de rester à la maison pour s'occuper des enfants, Erik, sans rien dire, se mit à fendre une partie du bois attribué à l'absent et le plaça dans la zone qui mesurait le travail de cet homme.

Les autres bûcherons lui demandèrent :

— Pourquoi fais-tu son ouvrage? C'est lui qu'on paiera!

— Il a plus besoin que moi de cet argent; puisque sa femme est malade, — répondit Erik.

Ils le considérèrent avec de grands yeux, puis se regardèrent mutuellement. Il était clair que cet étranger avait la cervelle dérangée.

Un autre jour, un des bûcherons, arrivant ivre à son travail, alla cuver sa boisson dans le fossé.

Erik fendit le bois de l'ivrogne et le rangea dans la zone de celui-ci.

— Pourquoi fends-tu son bois? — demandèrent les autres.

— Il sera payé pour ton travail à toi, et pourtant il n'a pas une femme malade.

— Il a dépensé à boire son salaire d'hier, et aujourd'hui il ne gagnera rien, — répondit Erik. — Comment sa femme et ses enfants auront-ils à manger? Moi, je n'ai que moi-même à nourrir.

— Alors, — dit l'un des bûcherons, — tu penses plus à lui et aux siens qu'à toi-même?

— C'est bien beau, — fit un autre.

Erik continua son travail sans répondre.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser comme cela? — interrogea un troisième.

Alors, abaissant sa hache, Erik répondit :

— J'ai pitié de vous, parce que vous souffrez.

Ils se regardèrent étonnés.

— Pourquoi dis-tu que nous souffrons? Nous ne sommes pas plus malheureux que toi.

— Mais si, bien plus. Vous m'avez haï et jalousé parce que j'étais plus travailleur que vous et que je gagnais davantage. Cela vous a valu des heures d'amertume que je n'ai pas connues.

Ils se tenaient appuyés sur leurs haches, l'air réfléchi.

— Tu es un brave garçon, camarade, — dit l'un d'eux. — Cela nous fait du bien de t'écouter. Dis-nous encore quelques-unes de tes pensées.

— Réfléchissez un peu sur ce que vous pensez vous-mêmes, et vous n'aurez pas besoin de m'écouter parler.

Un des bûcherons s'essuya lentement le front du revers de la main et dit :

— Eh bien, moi, je pense que nous avons été injustes envers toi, ça ce n'était pas bien.

Erik sourit. Il avait donc enfin trouvé la solution! Un seul petit acte de pitié, et les cœurs des hommes s'ouvraient...

C'est ainsi qu'Erik devint l'ami des bûcherons. Dès lors, ils vinrent à lui, racontant leurs peines ou leurs colères, pour lui demander conseil; et ils écoutaient étonnés ses étranges paroles. « Celui que tu détestes, souffre autant que toi, ne l'oublie jamais... », leur avait-il dit un jour.

C'était peut-être vrai...

Il n'y eut plus de disputes parmi eux.

Blom, qui, au début, avait eu de la peine à empêcher ses bûcherons d'abandonner le travail à cause d'Erik, constatait avec amertume que, peu à peu, ils aimaient mieux porter leur repas à sa hutte pour l'entendre parler que de venir, comme autrefois, dans sa maison.

Blom ne leur souriait plus amicalement quand ils les rencontrait dans la forêt.

Puis, il y avait Diane. Cette bête n'était plus la même. Elle ne lui obéissait plus, et le regardait avec des yeux sup-

pliants. Nerveuse et frémissante, elle errait dans le jardin et semblait chercher le moyen de s'échapper.

Et cela depuis la venue d'Erik.

Une nuit, pendant que Blom dormait, la chienne avait sauté par la fenêtre et s'était enfuie. Ç'avait été pour lui un crève-cœur.

Elle avait trouvé le chemin qui conduisait à la hutte d'Erik.

Celui-ci fut réveillé par un grattement à la porte, il se leva pour ouvrir. Diane!

La bête rampait sur le sol, tremblante, et regardait Erik avec des yeux qui imploraient.

Erik fut singulièrement ému. Il prit la tête de Diane entre ses mains et plongea son regard dans les bons yeux de la chienne. Que signifiait l'étrange affection que cette bête lui portait? Elle devait être guidée par un faux souvenir.

Pendant qu'il regardait les yeux de la bête, qui semblait continuer à l'implorer pour ne pas être chassée, il eut la vague sensation d'avoir déjà vu ce même regard.

Il réfléchit. Chez qui?

Il regarda longuement la chienne, qui avait posé sa tête sur ses genoux et continuait de le fixer.

Subitement il se rappela... Baïna! les doux yeux fidèles de Baïna s'étaient jadis attachés à lui de la même manière.

Baïna!... « Les bons ne sont jamais séparés... »

Ses souvenirs d'enfance l'envahirent.

Était-ce Baïna qui lui envoyait un signe d'affection? Veillait-elle sur lui quelque part?

Étrange mystère.

Il se laissa doucement glisser à cette pensée que Baïna, sa mère spirituelle, n'était pas étrangère à ce doux regard fixé sur lui. Il se complut dans cette idée sans y croire, simplement parce qu'elle lui réchauffait le cœur.

Ah! si bientôt il allait faire le saut décisif dans la certitude suprême...

Véra!... Ne jamais la revoir...

C'était là sa pensée constante, son tourment incurable ne plus la revoir.

Mais s'il se trompait? Si Baïna avait raison... « Les bons ne sont jamais séparés... »

Il embrassa avec reconnaissance la tête de la chienne; elle avait réussi à lui suggérer des doutes qui, pour un instant, adoucissaient sa peine.

Le lendemain, il ramena Diane à son maître. Elle fut corrigée et attachée. Le cœur d'Erik saigna quand il vit le regard attristé de la bête le suivre, au moment où il partit.

Blom l'accompagna. Il s'était décidé à lui parler.

— N'est-ce pas, — dit-il, — que je vous ai montré toute mon amitié quand vous êtes venu à moi, seul et malheureux?

L'amertume contracta sa pauvre vieille figure ravagée.

— Je ne l'oublierai pas, — répondit Erik.

— Pourtant, vous m'avez pris l'affection de mes ouvriers; c'est à vous qu'ils vont maintenant demander conseil... Et puis, Diane. Elle n'est plus à moi, vous m'avez pris son cœur. Qu'y a-t-il en vous qu'on préfère à moi? J'ai tout fait pour mes bûcherons, et j'ai aimé cette bête...

Erik avait le cœur gros. Allait-il encore enlever à ce pauvre Blom ce qu'il avait de plus précieux?

Il le savait donc maintenant : là où se trouvent deux hommes, l'un nuit toujours à l'autre. Loi éternelle de la haine éternelle!

Il dit :

— Je ferai tout mon possible pour ne plus vous gêner... ne plus gêner personne.

Blom, désarmé, serra amicalement la main d'Erik.

— Je le savais. Dites aux bûcherons que vous ne voulez plus qu'ils aillent chez vous..., dites que cela vous fatigue, dites n'importe quoi...

— Je vous le promets. Ils ne viendront plus.

Quand Blom se réveilla le lendemain, il vit que Diane avait, pendant la nuit, sauté de nouveau par la fenêtre.

Il se précipita vers la hutte d'Erik pour la retrouver.

La hutte était vide.

Les bûcherons avaient trouvé la porte ouverte. Erik était parti. Personne ne savait où.

La chienne l'avait suivi...

KAREN BRAMSON

LES
SOCIETÉS A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
ET LEURS
AVANTAGES JURIDIQUES ET FISCAUX

La loi du 7 mars 1925 a autorisé l'institution, sous le titre de « Sociétés à responsabilité limitée », de sociétés d'un type nouveau, différent de celui de la société anonyme, dans lesquelles aucun des associés n'est tenu au delà de sa mise.

Jusqu'alors, notre législation ne reconnaissait que trois grandes espèces de sociétés commerciales : la société en nom collectif, dont les membres sont tenus solidairement des dettes sociales sur l'ensemble de leurs biens personnels; la société en commandite, dans laquelle certains associés appelés *commandités* ont une responsabilité illimitée et solidaire, et où les autres, dits *commanditaires*, ne sont responsables des engagements sociaux que jusqu'à concurrence de leurs mises; enfin, la société anonyme, groupement de capitaux plutôt que de personnes, où les parts des associés sont représentées par des « actions » négociables, au delà de la valeur desquelles les actionnaires n'ont pas à répondre du passif social.

A quel but répond le nouveau type de société que le législateur vient d'instituer?

La société en nom collectif et la commandite simple ne conviennent pas aux grandes entreprises. Aussi, sauf exception, elles ne servent qu'aux affaires de minime ou de moyenne importance, dans lesquelles la responsabilité personnelle

et indéfinie des associés en nom peut se restreindre à des limites raisonnables. Comme elles sont fondées sur l'*intuitu personæ*, la mort, l'interdiction, la faillite de l'un des associés peuvent entraîner inopinément leur ruine ou leur mise en liquidation. Pour prévenir les dangers d'une liquidation prématurée ou inopportune, les actes de société renferment fréquemment une clause permettant aux associés restants, ou les obligeant, en cas de retraite ou de décès d'un associé, à conserver la part sociale de celui-ci, sauf à en rembourser le prix suivant un mode déterminé. On conçoit quel trouble cette obligation peut apporter dans la marche de l'affaire et quelles inégalités de situation elle peut créer, spécialement aux enfants d'un associé décédé.

Formée sous l'impulsion d'une personne ou d'un groupe, la société par actions présente bien l'avantage d'attirer les capitaux par l'espoir d'un bénéfice et la limitation de la responsabilité du souscripteur au montant de l'action, mais elle est soumise à un formalisme coûteux; les titres peuvent donner lieu à des spéculations qui déplacent les majorités, en sorte que les fondateurs se voient évincés d'affaires auxquelles ils pouvaient apporter un concours fécond. Enfin, les conditions dans lesquelles sont constitués et vérifiés les apports en nature, et où sont, par la suite, contrôlées les opérations sociales, ne donnent pas toujours aux tiers les garanties qui peuvent s'attacher à un petit groupe de personnalités connues.

Entre ces deux formes extrêmes, le législateur a tenu à favoriser la création de sociétés d'un type intermédiaire, susceptibles de réaliser les avantages réunis des sociétés de personnes et des sociétés de capitaux, tout en évitant les inconvénients essentiels de ces deux formes de groupements commerciaux. La *société à responsabilité limitée* a paru répondre à cette double préoccupation. Après de longs travaux parlementaires, la loi du 7 mars 1925 a consacré légalement l'existence de ces sociétés, et en a déterminé les éléments essentiels, le régime et le fonctionnement. Soucieux de fournir ainsi au monde des affaires une possibilité de développement qu'attestait le succès des sociétés à responsabilité limitée dans les nombreux pays où elles existent, et spéciale-

ment dans nos provinces reconquises, le législateur s'est efforcé de faciliter la constitution de ces sociétés ou la transformation dans ce sens des sociétés existantes. Son œuvre est comme un appel et un encouragement à l'adoption de la nouvelle formule; grâce à elle, il compte éviter aux commerçants et aux industriels l'alternative où ils étaient souvent placés, ou de créer une société anonyme, avec ses multiples et onéreuses formalités — ou de créer une société en nom collectif, c'est-à-dire de courir le danger d'une responsabilité indéfinie et solidaire.

L'expérience dira seule si cet espoir est justifié. Le public se résoudra-t-il, d'un coup, à s'accoutumer à une forme de société qui a pris naissance à l'étranger et dont le succès n'a peut-être été que la conséquence de certaines conditions de milieu et de temps? Le mot seul de *responsabilité limitée* sonne assez mal aux oreilles de beaucoup de gens, qui n'admettent pas que si, l'on s'oblige envers un tiers, ce ne soit pas avec toute l'étendue d'un engagement matériel et moral sans restriction. Cette conception, qui fait honneur au sentiment qui l'inspire, n'est qu'un préjugé; la société anonyme est le type de la société où les engagements sont limités à la mise : on sait quel fut son rôle. Il n'est nullement contraire à la nature du crédit privé d'imaginer une sorte d'engagement personnel limité; l'essentiel est que les tiers soient prévenus; la publicité des sociétés, et spécialement celle prévue par la loi du 7 mars 1925, a pour but de les avertir.

Aucune arrière-pensée ne peut donc gêner l'essor que l'on attend de la nouvelle forme de société. Mais il est indispensable, par contre, si l'on désire ce résultat, que les intéressés puissent mesurer les avantages réels qu'on leur offre, et, dans ce but, rien ne paraît plus opportun que de résumer le régime juridique et fiscal auquel seront ou pourront être soumises les sociétés dont il s'agit.

***

L'article premier de la loi du 7 mars 1925, en définissant les sociétés à responsabilité limitée, celles *dans lesquelles aucun associé n'est tenu au delà de sa mise,* met en relief le

caractère essentiel qui s'y trouve attaché. Il les rapproche ainsi des sociétés anonymes, lesquelles du reste demeurent soumises à la législation qui les concernent.

Elles peuvent être constituées pour un objet quelconque, civil ou commercial; elles sont accessibles à toutes les entreprises à l'exception des societés d'assurances, de capitalisation et d'épargne. Nonobstant leur objet, les sociétés à responsabilité sont déclarées commerciales et soumises aux lois et usages du Commerce (art. 3), disposition analogue à celle de la loi du 1er avril 1893 au regard des sociétés anonymes. Elles peuvent donc être mises en faillite ou en liquidation judiciaire; les contestations entre associés sont de la compétence des tribunaux de Commerce; enfin la prescription quinquennale les régit (art 64, C. comm.).

L'article 4 exige que la constitution de la société résulte d'un écrit, qui peut n'être pas passé devant notaire, signé de tous les associés. Le nombre des associés n'est pas limité; il peut être de deux seulement (en matière de sociétés anonymes le nombre minimum est de sept).

Afin de ne pas favoriser la spéculation, le même article interdit à la société d'émettre des valeurs mobilières par souscription publique; cette crainte, sans doute exagérée, peut exposer la société à trouver moins aisément et à plus de frais des fonds d'emprunt; la disposition est d'autant plus sévère que rien n'empêche les sociétés en nom collectif, ou en commandite simple et même les particuliers, d'emprunter par voie de souscription publique. Elle est d'ailleurs sanctionnée par les articles 9, 10 et 40 de la loi.

La société est qualifiée par la désignation de l'objet de l'entreprise ou par une raison sociale comprenant les noms d'un ou de plusieurs associés.

Son capital ne peut, en aucun cas, être de moins de 25 000 francs; il se divise en parts sociales de 100 francs ou de multiples de 100 francs; les parts peuvent donc, sous cette réserve, n'être pas de quotités égales. La société n'est définitivement constituée qu'après la répartition *totale* des parts entre les associés, dans l'acte de société, et leur *libération intégrale*. Les fondateurs doivent déclarer expressément, dans l'acte de société, que ces conditions sont remplies (art. 8).

Le même article dispose que l'acte de société doit contenir l'évaluation des *apports en nature*. Les associés sont solidairement responsables vis-à-vis des tiers de la valeur ainsi attribuée à ces apports. Ces tiers ont dix ans pour exercer l'action en responsabilité, qui est indépendante des sanctions pénales édictées par l'art. 38 pour ceux qui ont fait par fraude attribuer une valeur excessive à un apport en nature. Cette précaution paraît autrement sérieuse, pour la protection des tiers, que les vérifications opérées lors de la constitution des sociétés anonymes par les commissaires aux apports, qui souvent n'ont procédé à aucune constatation réelle.

La loi a entendu que les tiers fussent exactement renseignés sur l'existence et les conditions de fonctionnement des sociétés à responsabilité limitée; elle a prescrit, dans ce but, des mesures de publicité minutieuses dont l'inaccomplissement est frappé de sanctions sévères (art. 12 et suiv. de la loi).

Les parts sociales ne peuvent être représentées par des *titres négociables*, nominatifs, au porteur ou à ordre (art. 21). Fondées sur la considération de la personne, les sociétés à responsabilité limitée n'eussent pas conservé ce caractère essentiel, si des tiers inconnus avaient pu, au moyen de l'acquisition de titres négociables, se substituer à certains associés sans le consentement des autres.

C'est, dans ce but, que le même article et les articles suivants soumettent la cession des parts à des conditions particulières, savoir :

a) toute cession à un tiers étranger à la société n'est valable qu'avec le consentement de la majorité des associés représentant au moins les trois quarts du capital social (art. 22);

b) les cessions doivent être constatées par un acte notarié ou sous seings privés;

c) elles ne sont opposables à la société et aux tiers qu'après avoir été signifiées à la société ou acceptées par elle dans un acte notarié, conformément à l'article 1690 du Code civil (art. 23).

Sans entrer dans le détail du fonctionnement des sociétés à responsabilité limitée, bornons-nous à rappeler qu'elles sont gérées par un ou plusieurs mandataires, associés ou non,

salariés ou non salariés; que les décisions des associés sont prises en assemblées, et que la réunion de ces assemblées est extrêmement simplifiée, au point que, s'il y a moins de vingt associés, on peut les remplacer par une consultation et un vote par écrit; qu'un conseil de surveillance permanent, formé de trois associés au moins, fonctionne auprès des gérants dans toutes les sociétés comprenant plus de vingt membres; que la société doit prélever obligatoirement un vingtième au moins de ses bénéfices, chaque année, pour la création d'un fonds de réserve jusqu'à concurrence d'un minimum représentant le dixième du capital social; que des intérêts intercalaires peuvent être stipulés pour la période de temps nécessaire à l'exécution de travaux préalables à l'exploitation et payés même en l'absence de bénéfices; enfin que l'article 41 de la loi autorise les sociétés en nom collectif ou en commandite et les sociétés anonymes constituées antérieurement ou postérieurement à la loi du 7 mars 1925 à se transformer en société à responsabilité limitée, sous réserve des droits des tiers.

***

De cet exposé il résulte que les sociétés à responsabilité limitée présentent beaucoup plus de souplesse et de facilités que les autres types de sociétés; elles peuvent trouver un assez large crédit sans grever les associés d'engagements excessifs; leur capital n'étant pas limité, elles peuvent s'adapter aussi bien aux grandes entreprises qu'aux moyennes ou petites entreprises, et avec un avantage sensible par rapport aux sociétés anonymes, dont la constitution et la gestion sont beaucoup plus onéreuses.

Cependant, si les formalités imposées pour la cession des parts protègent les associés contre l'intrusion des tiers, elles ont l'inconvénient de rendre difficile la vente par l'associé de sa part. Enfin la société, ne pouvant faire appel à l'épargne publique par voie de souscription, trouvera plus difficilement et à des conditions peut-être plus coûteuses, des ressources d'emprunt. Ce sont là évidemment quelques causes d'infériorité.

Mais le développement de ces sociétés contribuerait à

asseoir une sorte de crédit personnel fondé sur la notoriété, le bon renom de certaines affaires et de certaines personnes, et à entraîner une confiance générale à laquelle la situation de beaucoup de sociétés, et surtout de sociétés anonymes, ne nous a pas toujours disposés. L'absence de titres négociables permettrait d'ailleurs aux sociétés à responsabilité limitée d'échapper aux réflexes de la spéculation boursière, qui réagit gravement sur les meilleures entreprises, tandis qu'au contraire elle peut favoriser des affaires de mauvais aloi. Là les techniciens ne seront pas troublés par les spéculateurs.

Mais c'est surtout au point de vue fiscal que les intéressés auront avantage à rechercher la nouvelle forme de société.

Un exposé complet du régime fiscal des sociétés à responsabilité limitée dépasserait amplement le cadre d'un article de revue; il aurait, d'autre part, l'inconvénient d'anticiper sur l'interprétation que les Directions Générales de l'Enregistrement et des Contributions directes auront à faire en cette matière vraiment complexe.

La loi du 7 mars 1925 n'a pas, en effet, fixé elle-même ce régime fiscal. Elle s'est bornée, dans son article 42, à résoudre les deux points suivants; elle a décidé : 1° que les dividendes, intérêts, arrérages et autres produits revenant aux gérants ne seraient pas soumis à l'impôt sur le revenu des capitaux mobiliers édicté par l'article premier de la loi du 29 juin 1872, par l'article 31 de la loi du 29 mars 1914 et par l'article 50 de la loi du 25 juin 1920; 2° que les sociétés à responsabilité limitée seraient assujetties aux communications prescrites par les articles 16 et 28 de la loi du 5 juin 1850, 22 de la loi du 23 août 1871 et 7 de la loi du 21 juin 1875, c'est-à-dire au droit d'investigation des agents de l'Enregistrement auquel sont astreintes les sociétés anonymes ou les sociétés en commandite par actions.

Mais ces deux dispositions ne suffisent nullement à trancher les multiples difficultés qui ne manqueront pas de s'élever en ce qui concerne la taxation, sous ses divers aspects, des revenus, produits, ou manifestations quelconques de l'activité de ces sociétés. C'est dans les textes des lois fiscales en

vigueur que les services intéressés et les contribuables auront à rechercher les conditions de leur imposition; la tâche n'est pas aisée en raison du caractère assez hybride de la nouvelle société. Si elle constitue avant tout une société de personnes, c'est le régime fiscal de ce type de sociétés qu'on lui appliquera, chaque fois que le fait imposable ne tombera pas nettement sous le coup d'une disposition particulière. Si, à l'inverse, on décide qu'elle forme plutôt une société de capitaux, c'est le régime des sociétés par actions qui prévaudra, dans les cas où rien de contraire ne résultera des dispositions de la loi du 7 mars 1925. La pratique et la jurisprudence auront certainement à intervenir dans bien des cas.

Nous ne connaissons pas encore les directions que les Régies financières intéressées jugeront ou ont jugé à propos de donner à leurs agents. Essayons de dégager dès maintenant les avantages fiscaux qui paraissent s'attacher, sans trop de difficulté, aux sociétés à responsabilité limitée.

***

Tout d'abord c'est une économie importante dans les frais de constitution, que d'éviter le concours des notaires : L'intervention obligatoire de ces officiers publics pour la seule déclaration de souscription et de versement dans la société anonyme et le dépôt des délibérations constitutives entraînent la perception d'honoraires proportionnels fort élevés. D'autre part, si les délibérations constitutives constatent un apport mobilier à titre onéreux, c'est-à-dire payé autrement qu'en parts sociales ou actions, la rédaction d'un acte authentique motive la perception du droit proportionnel de vente de 6 p. 100 dans les cas mêmes où il pourrait être évité par application de la loi du 11 juin 1859 sur les actes de commerce sous signature privée. Donc, avantage de ce chef pour les sociétés à responsabilité limitée, créées par simple acte sous signature privée. (Mais en tout état de cause les actes de constitution de ces sociétés donneront lieu au droit d'apport de 3 p. 100, comme c'est la règle pour tous les actes portant

formation de société, et aux autres droits qui frappent ordinairement ces actes).

La transformation actuelle des sociétés existantes en sociétés du nouveau type, dans les termes de l'article 41, paraît ne devoir être soumise qu'au droit fixe, si l'Enregistrement persiste dans sa doctrine, d'ailleurs fort exacte, d'après laquelle la forme d'une société n'est qu'un *vêtement* dont le changement n'affecte pas l'existence ou la continuité de l'être moral. L'Administration a décidé que la conversion d'une société en nom collectif en société anonyme n'opère pas création d'un être moral nouveau, et, par conséquent, n'entraîne pas la perception des droits proportionnels, de constitution de société, de transcription, etc.; elle ne peut donc vraiment revenir aujourd'hui sur une doctrine maintes fois consacrée par elle. Mais il est à prévoir que lorsqu'il s'agira de conversions non visées par l'article 41 de la loi du 7 mars 1925 (conversion d'une société civile en une société à responsabilité limitée, ou d'une société de ce type en une société autre qu'une société anonyme) on exigera, selon le droit commun, les taxes qui atteignent les actes portant dissolution ou constitution de sociétés.

L'absence de titres négociables évite à la société à responsabilité limitée la perception : 1° du timbre proportionnel qui frappe les actions et obligations des sociétés et dont le tarif en cas d'abonnement est actuellement de 0,12 p. 100 par an de la valeur nominale; 2° du droit de transfert de 1,08 p. 100, de conversion du nominatif au porteur de 2,40 p. 100 et de la taxe annuelle de transmission portée à 0,84 p. 100. Les titres constatant les parts de chaque associé, s'il en est créé, donneront lieu, une fois pour toutes, au timbre de dimension fixe à 2 fr. 40, à 4 fr. 80, etc., suivant le format de l'écrit. Leur cession, par acte, donnera lieu à un droit d'enregistrement de 0,90 p. 100, obligatoirement dans les trois mois.

A l'égard des impôts sur les revenus, les sociétés à responsabilité limitée ou les associés semblent devoir être soumis au régime suivant.

A. *Impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux* (actuellement 9,60 p. 100). — Cet impôt sera dû sur la totalité du

bénéfice commercial net réalisé, y compris les réserves et notamment la réserve légale prévue par l'article 33 de la loi du 7 mars 1925, et les intérêts intercalaires autorisés par l'article 34, pourvu cependant qu'ils proviennent de bénéfices.

La taxe étant à la charge personnelle de la société, il ne semble pas que l'Administration consente bénévolement à appliquer aux gérants associés les dispositions de l'article 11 de la loi du 30 juin 1923, d'après lesquelles l'impôt sur les bénéfices commerciaux des sociétés en nom collectif ou en commandite simple doit être établie au nom de chacun des associés, et de chacun des commandités pour leurs parts de bénéfices, afin de leur permettre de profiter des réductions au titre des charges de famille; mais sur ce point, il y aura matière à discussion, étant donné que le législateur a considéré que les bénéfices attribués aux gérants constituent principalement la rémunération de leur travail personnel et doivent, à ce titre, échapper à l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières.

La rétribution du *gérant non associé* est un traitement ordinaire à déduire, comme charge de l'entreprise, du bénéfice imposable.

Mais pour les allocations versées aux *gérants associés*, il semble qu'on doive les assimiler à celles versées aux administrateurs délégués de sociétés anonymes, *toutes les fois qu'elles correspondent à la rémunération d'une tâche de gestion, de direction ou d'administration*. Dans ce cas, ces allocations, fixes ou proportionnelles, pourront être déduites également du bénéfice imposable. Mais là encore l'obscurité du texte fera naître entre l'Administration et les contribuables des divergences d'appréciation.

B. *Impôt sur les traitements et salaires* (actuellement 7,20 p. 100). — Cet impôt frapperait les rémunérations versées aux gérants associés ou non associés, qui ne seraient pas soumises par suite des déductions susvisées, à l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux.

C. *Impôt sur le revenu des valeurs mobilières* (actuellement 12 p. 100). — L'article 42 de la loi du 7 mars 1925 dispose que l'impôt sur le revenu établi par la loi du 29 juin 1872, l'article 31 de la loi du 29 mars 1914, et l'article 50 de la loi du

25 juin 1920, ne s'applique pas aux intérêts, dividendes, arrérages et autres produits revenant aux *gérants*.

Par suite, la loi du 29 juin 1872 sera applicable à tous les produits, y compris les intérêts intercalaires qui seront payés aux associés *non gérants*.

Une conséquence curieuse de ce régime compliqué sera que l'impôt sur le revenu (12 p. 100 actuellement) créé par cette loi ne sera dû pour aucune partie lorsque, tous les associés seront gérants, ce que la loi n'interdit nullement. Les sociétés à responsabilité limitée ont donc ainsi le moyen de ne soumettre leurs *distributions* de bénéfices qu'à l'impôt de 9,60 ou à celui de 7,20 p. 100 ci-dessus visés (A et B), ce qui est la source légitime d'une très sérieuse économie.

L'impôt qui incombe personnellement à l'associé non gérant est complètement distinct et reste exigible indépendamment de l'impôt sur les bénéfices commerciaux à la charge de la société.

Par ailleurs, la société sera soumise à l'intérêt de ses emprunts contractés autrement qu'en compte courant, par application de la loi de 1872 et non de la loi du 31 juillet 1917 sur les intérêts des créances.

D. *Taxe sur le chiffre d'affaires.* — Étant commerciale en vertu de l'article 3 de la loi, la société à responsabilité limitée sera passible de la taxe sur le chiffre d'affaires, quelle que soit la nature de ses opérations.

E. *Impôt général sur le revenu de l'associé.* — Le revenu ou dividende *touché* par l'associé doit figurer naturellement dans la déclaration pour l'impôt général, en vertu du principe que cet impôt frappe les produits effectivement encaissés. Cependant, *à l'égard des sociétés en nom collectif* ou en *commandite simple*, la jurisprudence du Conseil d'État, consacrant une pratique rigoureuse de l'Administration, a donné une portée singulière à ce principe en décidant (arrêt du 5 février 1925) que les bénéfices *mis en réserve* dans ces sociétés sont à considérer comme réalisés et acquis par l'associé, bien qu'il n'en ait pas eu la disposition; ce qui l'oblige à faire figurer sa part des réserves, pour chaque année où il en est constitué, dans sa déclaration d'impôt général.

Cette interprétation ne vaudra pas vraisemblablement en ce qui concerne les réserves de toute nature qui seront constituées par les sociétés à responsabilité limitée, assimilées sur ce point à des sociétés par actions : les réserves ne seront frappées de l'impôt général entre les mains de l'associé, qu'autant qu'elles auront fait l'objet d'une distribution effective. Cette solution s'inspire de la justice autant que du bon sens.

***

Concluons en disant que le nouveau type de société créé par la loi du 7 mars 1925, présente, en l'état actuel, des avantages juridiques et fiscaux vraiment importants et que beaucoup de sociétés existantes auront intérêt à s'en assurer le bénéfice.

JULIEN SCHAEFFER

PARMI LES LIVRES

M. Ch. Maurras avait naguère publié à très petit nombre, dans la collection des amis d'Édouard, quelques vers exquis. Leur substance immatérielle, leur dessin tendre et serré, leur grâce faisaient penser au Dante de la *Vita nova*. On retrouvera quelques vers de ce style dans la *Musique intérieure* :

> Approche tes beaux yeux, Amour! A ce regard,
> Je ne sais quoi de doux m'enveloppe et me presse,
> Une voix dit : *Bientôt* hélas! sera *trop tard*.

A vrai dire on ne multiplierait pas aisément ces citations; un air de ressemblance passe tout à coup sur un poème comme une expression sur un visage : il atteste la race et il s'évanouit. Parfois un détour d'hémistiche sur trois notes de Ronsard, ou de Malherbe, ou de Chénier. Plus souvent une sorte de son composite, un écho de voix anciennes qui étoffent le chant et qui revivent en lui, comme les harmoniques dans le timbre d'une cloche. Il y a, si je ne me trompe, quelque chose de ces sonorités réveillées dans le dernier vers de ce beau tercet :

> Je ne puis comparer qu'aux fières tubéreuses
> Le parfum qui frémit sous une hampe heureuse,
> Le teint presque trop beau qui m'assombrit le jour.

C'est un vers qui arrive de très loin, et qui a pris à travers les siècles ce moelleux et cette transparence. Mais d'où vient-il? Qui peut le dire? Tout simplement de l'âme du poète. Peu de livres sont aussi puissamment tourmentés de l'orage. Mais, comme le mistral aux cyprès, cet orage nouveau arrache à l'âme une très ancienne chanson. Il faut bien se dire que rien ne meurt. Le rythme une fois créé vibre à jamais, et vient

après des siècles former le même dessin avec les mots épars. Voici encore deux vers délicieux, qui ont été murmurés à M. Maurras par quelque voix divine d'autrefois, quelque voix longtemps muette et que Malherbe avait déjà entendue en Provence :

Toi qui brille enfoncée au plus tendre du cœur,
Beauté, fer éclatant, ne me sois que douceur...

Ce qui nous émeut dans de tels vers, c'est peut-être la somme de souffrance collective, qui s'y trouve sensible, cette part de l'âme universelle qui a collaboré à une peine harmonieuse. Cet écho s'éteint à son tour, et, dans d'autres vers, comme un instrument s'entend seul après le tumulte de l'orchestre, le poète n'a plus chanté que son propre souci. Il me semble que ce silence des aïeux autour de la douleur nouvelle et cet isolement de la voix qui se plaint sont nettement perceptibles dans cette sombre phrase musicale :

Je crois à la bonté des ombres éternelles.
Là les silencieux persuadent un jour,
Et, cendres du flambeau de tant d'heures fidèles,
Dans le lit du regret font couronner l'amour.

Comment ces rimes sont nées, M. Maurras nous le dit dans une admirable introduction, que je ne louerai point davantage parce qu'il n'est pas permis de vanter la Prose là où la Poésie tient sa cour, mais dont quelques pages feront éternellement trembler la voix qui les lira. Écoutez celle-ci qui fut écrite sur l'amitié après la mort d'un ami.

D'où venait, où allait, qu'était en elle-même cette chose tranchée que je sentais survivre, saigner et pleurer?... Tous partaient et fuyaient comme si quelque chose du meilleur de moi s'arrachait. J'avais le sentiment de mourir avec eux et ensuite de recevoir, à travers la brûlure du mal de cette mort, un reste de leur vie qui fut comme l'échange du lambeau de mon être enfui. L'expérience ne laissait aucun doute sur ce que j'oserai appeler l'indivision naturelle ou la mise en société des plus larges espaces de la vie de nos cœurs. Ce cœur, nommé le mien, dont je m'étais cru maître, d'autres tenaient à lui, autant que j'avais dû usurper pour ma part dans le cœur et dans la vie d'autrui. La mort ne séparait pas, elle écartelait. Si donc il existait des félicités consolantes, elles ne pouvaient tendre d'abord qu'à réunir, comme membres éternellement disjoints, ces âmes qui se fussent regrettées éternellement.

Quel autre, entre nos contemporains, parle un tel langage? Ainsi les quatre groupes de poèmes qui composent le livre s'accompagnent des quatre chants d'un poème en prose, qui explique l'autre et le redouble. Aux vers de jeunesse, que M. Maurras a par malheur sacrifiés presque tous, répond la charmante histoire de ces années de jeunesse. Puis vient, une vingtaine d'années plus tard, un recueil de vers d'amour, sans cris, mais d'un accent passionné et profond dans leur grâce et dans leur désespoir.

... L'ardent avril a fondu vos rigueurs
Et, déliant ces lèvres que j'implore,
A d'un sourire épanché la liqueur
Pour un aveu qui se refuse encore.

Grâce et Beauté qui me brûlez le sang,
Illuminez la peine que j'endure
D'une merci dans vos yeux florissant...

Le troisième chant, composé dans les premières lueurs de l'aube, en revenant du journal, n'est que la pensée même de tant d'articles, mais libérée, plus nombreuse et jaillissant en cri dans la belle forme des strophes de dix vers. Enfin les derniers vers sont des méditations sur la Destinée. Mais entre ces sujets quadruplement divers, il reste ce trait commun que tous ces vers, vers dorés, plaintes d'amour, chants de la cité, ressemblent tous à une âme longtemps refoulée et contrainte, qui se délivre enfin. Des sentiments profonds, trop violents pour s'exhaler aisément, sublimés et refondus au feu intérieur, se métamorphosent, par une sorte de chimie à chaud, en cette matière précieuse, translucide, aérienne, douée elle-même d'un pouvoir redoutable, et qui est la Poésie. Là ils s'ordonnent, ils cristallisent, ils se rythment. Ils croissent en éclat et en force. La Douleur, la Sagesse et l'Amour y rayonnent, brillants d'une beauté poignante. Et tout ce qu'un homme a souffert, a cru, a découvert et a aimé, y devient pour toute la race des hommes un éternel enchantement.

***

Une nouvelle collection, *l'Aubier*, publie, pour ses débuts, un roman de M. Raymond Schwab, *Mathias Crismant*.

Le livre est curieux, savoureux, écrit par un humaniste qui a des dons de poète. Assurément le lecteur s'aperçoit aussitôt qu'il s'agit d'un jeu. L'auteur a feint que Mathias Crismant, inconnu de son vivant, était devenu après sa mort fondateur de secte, comme Saint-Simon et le comte de Gobineau.

Il existe plusieurs Christmann's Vereine où l'on mène la vraie vie crismanienne (silence, chasteté, sauvegarde des animaux, etc.). A Paris une Société Mathias Crismant vient de se constituer sous la présidence d'un conseiller municipal. Le musée Crismant de Bar-le-Duc est reconnu d'utilité publique depuis les dernières élections. Au moment de mettre sous presse, on nous annonce, sans que nous puissions contrôler ce renseignement, de M. Albert Thibaudet une *Histoire des origines du crismanisme.*

Cet air de parodie amuse. Par malheur il nous faut sacrifier à cet amusement le plaisir que nous donnerait la bonne foi. C'est de ce prix qu'il faut toujours payer l'ironie. Tout ce qu'on nous dit de Mathias Crismant nous divertit : seulement nous ne croyons pas qu'il ait existé.

A cela près, nous admettons avec l'auteur qu'il était de très haute taille, mince, penché, maladif; qu'il avait de longs cheveux jaunes et plats, un regard extraordinairement pâle et qu'il boitait un peu. Il était né à Bar-le-Duc, le 25 juillet 1882, d'une fort ancienne famille, mais d'un sang très mêlé, où il y avait du sémite et du grec. Les événements de sa vie ne vont pas au delà de l'ordinaire. Son père était percepteur et habitait l'ancien collège que Gilles de Trèves construisit en 1573. Il eut une enfance pleine de rêveries, de fantômes et de merveilles. Sa sœur Élisabeth, plus âgée d'un an, composait avec lui des contes miraculeux, où certains mots étaient des talismans.

Que ce fût dans les chènevières ou sous les noisetiers, ils se répétaient avidement : nous sommes sur la lande. Sur la lande est une sonorité dont ils ne se lassaient pas. Carrosse, peut-être à cause de la citrouille de Cendrillon, leur représentait une chose tout en or depuis les basques des laquais jusqu'au panache des chevaux. Mathias eut coutume de dire qu'un homme ne rencontre jamais les palais qu'il rêva dans son enfance.

Cette sœur fut emportée à quatorze ans par une méningite. Mathias lui a dédié le dernier chapitre de son autobiographie : *Rien à vendre*; sa douleur y éclate en vers admirables :

O toi que j'ai le mieux et le plus mal aimée,
Qui, morte, n'as pas eu la bouche plus fermée,
Car le même silence et la même douceur
Firent trop vrais pour nous les noms de frère et sœur,
O ma sœur, toi qui seule, et trop, me fus pareille...

Allusion à cette prodigieuse incapacité d'exprimer ses sentiments, à ce don de silence qui est un des principes du génie de Crismant. Écarté de la chambre où sa sœur mourait, il rôdait devant la porte, « moins accablé d'angoisse que de fureur muette : déjà il était, suivant sa plaisante expression, de ces malheureux qui ne peuvent crier chez le dentiste; le mutisme aggravant en lui le sentiment de l'impuissance humaine, toute douleur le menait à la révolte ».

Un autre thème précoce, mais permanent de sa pensée, pourrait s'appeler le thème de la prison. « Comme la légende veut que Pascal ait vu un abîme à sa gauche, Mathias voyait des voûtes qui marchaient avec lui, l'empêchant d'étendre les bras et de relever le front. Il croyait naïvement que chaque homme, et les bêtes aussi, promenaient leurs murs comme lui. Ainsi expliquait-il, avec une logique puérile, que, sans raison, des gens s'arrêtent tout à coup au milieu d'une phrase ou, dans la rue, retournent sur leurs pas. » L'idée de la captivité revient souvent dans ses vers.

L'amour même, tout est prison, même la joie,

écrit-il dans un livre de souvenirs qu'il a intitulé, d'après un vers de Mallarmé, *Feuilles sous la glace.*

Écolier irrégulier, mais d'une érudition en marge des programmes et sachant l'hébreu à quinze ans, maladivement sensible à la musique, au son des mots, aux suggestions des images, aux contacts, curieux de l'amour, mais pur, il écrit à peine adolescent un roman, les *Sept Dormants,* que le père d'un camarade tira à dix exemplaires. Un seul subsiste, et a été racheté à la vente Montesquiou par la ville de Bar-le-Duc. Ce premier ouvrage, à peine imprimé, apparut à Mathias avec tous ses défauts. Il en conçut une honte affreuse. Il voulut apprendre le métier d'écrivain, comme on apprend celui d'ébéniste. Il s'exerça à décrire exactement ce qu'il voyait. Puis le monde extérieur ne suffisant pas à l'occuper,

sa plus forte passion fut de se critiquer lui-même. Cette investigation, faite avec une âpreté de bourreau, le dégoûta à la fois de l'analyse et de lui-même. « Sa propre voix le mettait à la torture; le son de sa parole extrêmement rapide et basse lui répugnait. » A ce point de détachement de soi, il doute de sa propre existence et des frontières de son être. « Un tel être se sent vaciller dans le monde, doute de ses liens avec lui, de son pouvoir sur les choses. Une neige d'images insaisissables, dit-il, tourbillonne devant ma mémoire, comme, dans certains états de fatigue, des mouches montent et descendent devant les yeux. »

Il n'y a d'autres faits dans sa vie, que la ruine de son père et sa pauvreté. Mais que lui eût servi d'être riche? Il était incapable de garder un sou. Sa biographie est purement celle d'une intelligence: les seuls événements sont les amitiés, les amours, les pensées et les livres. En revanche cette vie intérieure est d'une abondance et d'une diversité prodigieuse. Il dira à trente ans : « Je ne peux plus mourir jeune, j'ai vécu plusieurs vieillesses d'avance. »

En deux saisons, autour de sa vingtième année, il a accompli un labeur immense. Il a découvert la vie et il essaie de la comprendre tout entière. Il suit au Collège de France et à la Sorbonne les trois ou quatre enseignements où le sang circule. Il fait des heures chez un typographe.

Le concierge de son hôtel a un fils qui travaille chez un luthier : Mathias détourne au profit de la lutherie le temps qu'il donnait aux concerts; il achète le vieux traité d'harmonie de Reber, en vient à bout en une seule année pendant laquelle il s'est fait inscrire à la Schola cantorum. Il se remet au dessin, suit les cours nocturnes des petites académies du quartier Montparnasse, copie au Louvre *l'Enfant au toton* de Chardin... Mathias veut pouvoir lire chaque matin des journaux en plusieurs langues, pousser des antennes nombreuses dans l'univers. Il veut ne plus pouvoir regarder aucun objet sans savoir comment on l'a fait, et de sa chambre suivre le travail de chaque homme dans chaque atelier. Avec Anxionnat il effleure l'archéologie, avec Beurdeley il reprend ce qu'il a entrevu de l'algèbre et de la physique. Il lui faut toucher de près chaque élément du monde contemporain, connaître au moins les techniques des métiers et les méthodes des sciences. Ses héros deviennent Gœthe et Vinci, les esprits agiles dans tous les domaines.

Ce fervent de la vie est obsédé par la mort : il choisit,

comme thèse de licence, *Les gisants dans l'art français et italien.*

Son plus cher ami se tue et lui-même retourne à Bar-le-Duc, le 13 juillet 1901. L'y voilà pour cinq ans. C'est là qu'il compose l'étonnante *Confession de Sainte-Croix.* C'est le portrait d'un criminel (Sainte-Croix était l'ami de la marquise de Brinvilliers), et un criminel, pour Mathias, c'est essentiellement une âme libre d'images, et qui par conséquent est toute livrée à son impulsion présente. Courts de conscience comme on est court d'haleine, ces malheureux sont encore des captifs, les captifs de l'heure. Et pour eux aussi le moi, réduit à l'instant actuel, se trouve tellement discontinu, qu'ils sont comme bloqués, à l'extrême limite, au delà de laquelle le sentiment de l'identité de la personne à travers le temps, et avec lui toute raison de vivre, cesserait.

La *Confession* fut achevée en juin 1902 et imprimée en décembre. Il ne s'en est vendu que cinquante exemplaires en deux ans. C'est après cette déception qu'il écrit la mélancolique *Action de grâces.*

> Je fais, de tout un peuple à mon âpre parole,
> A peine se lever deux compagnons ou trois,
> Et quand dans mon tombeau je serai sourd et froid,
> Les enfants apprendront mes vers dans les écoles.

Seul ou n'ayant que deux ou trois amis lointains, frappé par son caractère de l'interdiction de communiquer, incapable de profiter d'une chance ou d'une bonne fortune, ayant peur même du papier sur lequel il écrit, emmuré en lui-même, il est aux confins de la folie. C'est durant ces cruelles années de Bar qu'il compose au jour le jour les courts poèmes des *Feuilles sous la glace.* En voici un, d'octobre 1904, qui entrelace en six vers trois thèmes proprement crismaniens, le theme de la prison, le thème du discontinu et le thème du renoncement.

> On vit entre des murs, le monde est monotone,
> Mais chaque aube en chaque être éveille un inconnu.
> Jamais la même voix n'a chanté deux automnes;
> Si ce que l'on attend ne peut être venu,
> Soyons doux aujourd'hui que la lumière est douce,
> Laissons aller notre âme où la saison la pousse...

Après la mort de sa mère en janvier 1906, il revient défini-

tivement à Paris. Il gagne sa vie en servant de secrétaire à un député de son pays. C'est alors qu'il connaît un modèle, Florence Godineau, dont il aura un enfant. Une autre aventure où il ne joue qu'un rôle de sauveteur dans une bande de demi-fous, s'intercale dans cette biographie à la manière d'un conte plein de vicacité et de couleur. Puis vient une histoire, qui n'a jamais été bien éclaircie, de manuscrit qui lui a été volé. Soudain, dans la nuit de 16 mars 1910, la folie éclate. Entre les bras de Florence, il pousse un cri affreux. « Il vient de découvrir qu'il n'y a que des *autres*, qu'il n'y a pas de *soi*; que, contre soi-même, il a toujours été un *autre*! Il crie, il se lève, il court à la glace; il s'appelle de toute sa voix; il ne se trouve plus : pour Mathias Crismant il n'y a plus de Mathias Crismant dans le monde! »

On l'interne à Bagneux, où il reste de mars à septembre 1910. Guéri, il commence une vie de chemineau, errant, le plus souvent à pied, de la Pologne à l'Italie, et il vient mourir à Beaune (il a été soigné à l'hospice) le 19 mars 1914. Dans ces années de migration, tandis que l'apparence de sa vie n'est que désordre, il se fait en lui un travail de mieux en mieux organisé. Son génie donne ses fruits parfaits dans ce vagabondage. Son grand poème, *Adam*, est écrit au hasard des routes sur des bouts de papier dont Mathias gonfle ses poches. Cette histoire de l'ancêtre, qui, se réveillant nu au sortir de l'Éden, constitue son nouveau domaine, le monde, en en prenant conscience, est en même temps une genèse de l'univers tel qu'il existe dans le cerveau humain. Enfin, durant les voyages en Italie, en tête à tête avec Michel-Ange, à Florence et à Rome, Mathias voit surgir dans son esprit un nouveau livre, *le Cri et le Sommeil*. Le peuple de la Sixtine en effet ne connaît que deux attitudes : « Les uns, la tête renversée, les cheveux au vent, ont la bouche ouverte sur un cri; les autres luttent mal contre la pesanteur et tombent dans le sommeil. » Et tous les personnages de Michel-Ange sont comme ceux-ci, ou écrasés par une force extérieure, ou distendus par une énergie intérieure. Et ce sont là les deux principes sur lesquels Crismant avait précisément fondé, au Ve livre de l'*Adam*, sa théorie du monde : un principe mâle de création, le cri, un principe femelle d'inertie, le sommeil. L'antinomie cri-sommeil est le rythme même de

la vie. Et maintenant Crismant a dit ce qu'il avait à dire : il peut mourir.

Une analyse raccourcie ne donne qu'une faible idée de la richesse de pensée qui est dans le volume. A chaque moment une idée ingénieuse arrête les yeux. Qualité et défaut tout ensemble, car cet amassement que donne le détail fait perdre un peu de vue le dessein général. Celui-ci paraît avoir été de nous donner l'exemple et la théorie même du génie. Ce n'est d'ailleurs là qu'une hypothèse, mais vraisemblable, et qui rend raison de tout l'ouvrage. Cette théorie du génie se trouve à la fin du livre. Elle peut se résumer ainsi : le pouvoir de communiquer, qui est refusé aux hommes, est réservé au seul génie. « Il y a dans les âmes géniales quelque chose qui ne peut rester emmuré....; elles sont les seules brèches de la clôture imposée aux fils du cueilleur de pommes. » Ces âmes, libres dans l'univers captif, ont pour mission d'avertir et de guider les âmes prisonnières. Et quel enseignement leur doivent-elles? Elles doivent leur enseigner à prendre de plus en plus fortement conscience et possession d'elles-mêmes, à lutter contre cette discontinuité qui annihile le sentiment de la personnalité. Comment y parviendront-elles? En s'étendant jusqu'aux limites de leur propre possible. Et comment atteindre ces limites? En exigeant de soi-même ce qui semblerait le plus contraire à ses propres dons.

Il y a de tout dans ce livre, des chapitres d'esthétique, des aventures, des poèmes, l'histoire du monde et les principes de la morale. Seul le lien entre ces brillants essais est un peu lâche. Malgré le détail de l'analyse, la figure de Crismant reste un peu confuse au lecteur. Et cette faiblesse au centre même de la composition, empêche seule ce livre charmant, mais dispersé, d'être le grand livre entrevu par l'auteur.

***

Je voudrais achever cet article en résumant un livre que son sujet soustrait un peu aux critiques littéraires, mais qui intéresse tous les bons citoyens, pour peu qu'ils aient le souci d'observer et de comprendre leur temps. Je veux parler du récent ouvrage du comte de Fels, *la Révolution en marche*.

Le lecteur a lu dans la *Revue* les articles qui le composent. Il a goûté ces vues nettes, cette vigueur à ordonner les faits, cette habileté à en saisir l'esprit commun, cette fermeté à indiquer les maux et les remèdes. Il reste à montrer le lien entre ces études.

L'idée fondamentale, c'est que la Révolution communiste est bel et bien commencée. La démonstration paraîtra frappante, si on se rapporte au programme de la *Ligue de la République*, fondée en 1921 pour restaurer le système combiste et qui représente assez exactement ce qu'on peut appeler l'École dirigeante. Or la Ligue de la République exhuma et reprit à son compte le vieux programme républicain élaboré en 1869 à Belleville par deux citoyens obscurs, mais rendu célèbre par l'adhésion de Gambetta. Ce programme contient d'une part des idées strictement libérales et d'autre part des idées soigneusement estompées sous une triple gaze de mots prudents, mais où M. de Fels n'a pas de peine, en les démaillotant, à faire apparaître le programme marxiste, communiste, si vous voulez, de 1849.

En fait, et c'est la thèse même de l'ouvrage, les radicaux du Cartel des gauches font, sans le dire, mais non pas sans le savoir, de la politique communiste. L'auteur a montré avec une logique singulièrement forte l'identité du programme radical et du programme collectiviste, et comment la réalisation du premier amenait inévitablement la réalisation de l'autre. Nous sommes, sans le reconnaître, en plein cours d'une révolution, qui se fait en deux étapes. « Au premier temps, écrit M. de Fels, se manifeste l'étatisme classique des radicaux qui, tous les jours un peu davantage, empiète sur l'initiative privée, absorbe la richesse publique et accroît le nombre des fonctionnaires. L'État bourgeois en procédant de la sorte est dans l'illusion assez naïve de croire qu'il augmente son prestige et affermit sa situation. Les apparences, de longues années durant, contribuent à entretenir cette illusion appelée à se prolonger jusqu'à ce que les employés de l'État se sentent assez forts et assez solidaires pour refuser le service électoral au parti en possession du pouvoir et renverser les rôles en subalternisant leurs anciens maîtres. Au second temps, le problème n'est plus que d'obtenir, soit par voie de capitu-

lation amiable, soit de force, par voie de grève générale violente, la démission du parlement et du ministère qui en émane. L'État, c'est-à-dire la puissance publique, achève de se résorber dans les syndicats fédérés. »

A ce moment le régime soviétique est fondé. Cette page trace vraiment le cadre de l'histoire que nous vivons. Et M. de Fels poursuit : « Nous touchons de très près au second temps. » Est-il cependant possible d'enrayer le mouvement? » Sans doute, mais à condition de ne pas se contenter d'une opposition négative. Et l'auteur cite un mot saisissant de Lacordaire : « Les Révolutions modernes étant doctrinales ne finiront pas comme celles de l'antiquité par un homme ou par un accident, mais par une doctrine. »

La faiblesse du Bloc national, en 1919, a été de n'avoir pas de doctrine définie. D'une manière générale, la faiblesse de l'opposition est de faire des concessions sur les principes. M. de Fels a montré très vigoureusement la nécessité au contraire d'opposer les idées aux idées, et le décalogue du Cartel de l'ordre au décalogue du Cartel des gauches. Expropriation de la propriété foncière, dit celui-ci; maintien de la propriété individuelle, dit celui-là. Impôt fortement progressif, proclame l'un; restauration de l'impôt réel et forfaitaire, répondra l'autre. — Abolition de l'héritage? Défense de la vieille constitution familiale. Monopolisation du crédit? Séparation de l'Épargne et de l'État. Remise à l'État des moyens de transport? Reprise à l'État du réseau qu'il exploite. Ainsi, pied à pied, programme contre programme, l'ordre social pourra être maintenu. Souhaitons que ce livre trop clairvoyant n'ait pas été écrit en vain. Il est malaisé, dès qu'on l'a lu, de ne pas entendre l'avertissement qu'il contient. Ce sont ces larges vues qui, étant la véritable histoire, montrent le chemin à la politique véritable.

HENRY BIDOU

LE PACTE DE SÉCURITÉ ET L'ALLEMAGNE

Toutes les conversations diplomatiques du mois de septembre ont abouti, ainsi qu'il était prévu, à un nouveau projet de conférence où se rencontreront les ministres des affaires étrangères alliés et le ministre allemand. Cette réunion doit avoir lieu dans les premiers jours d'octobre et se tiendra en Suisse, à Lucerne ou à Berne. Ce sera l'épilogue de la lente entreprise diplomatique commencée au mois de février par une proposition allemande, laquelle était d'inspiration anglaise. Le chemin était difficile et il l'est encore. Rien ne prouve que les hommes d'État qui s'assembleront dans quelques jours arriveront à une conclusion réelle. Mais, apres de nombreux mois consacrés à des travaux d'approche, il faut aller au fond du problème et examiner ce qui est possible. A ce titre la conférence germano-alliée sera un événement considérable.

Il s'agit toujours de liquider la guerre et de procéder au règlement de la paix. Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas un traité au bas duquel toutes les nations ont mis leur signature? Sans doute. Seulement ce traité a laissé un certain nombre de questions en suspens. Les hésitations et les désaccords des alliés depuis six ans ont beaucoup compliqué les affaires européennes. Toute l'activité gouvernementale a eu pour objet depuis la paix de la consolider et de l'achever. Nous avons eu d'abord le problème des réparations, qui a fini par être résolu tant bien que mal pour le plan Dawes. Nous avons encore le problème des dettes interalliées, que M. Caillaux

s'efforce d'éclaicir à Londres et à Washington. Nous avons enfin le problème de la sécurité, que les rédacteurs du traité pouvaient croire bien réglé par la signature du traité de garantie anglo-américano-français et par l'institution de la Société des Nations, mais qui est resté en l'air par suite de la retraite des États-Unis.

La Société des Nations avait courageusement essayé en 1924 de renouveler l'étude du problème de la sécurité par un projet de protocole général où les termes d'arbitrage, de désarmement et de sécurité étaient liés. Il y avait sans doute une grande difficulté à aboutir puisque les États-Unis ne font pas partie de la Société des Nations. Mais on pouvait espérer que si l'assemblée de Genève arrivait à établir un texte sur lequel toutes les Nations se missent d'accord, les États-Unis ne refuseraient pas de s'intéresser à une Europe si raisonnable et si pleine de bonne volonté. On pouvait imaginer ensuite que l'Allemagne entrerait à son tour dans la Société des Nations et qu'ainsi se trouverait fixé le statut de l'Europe nouvelle. De tels espoirs étaient prématurés. La Grande-Bretagne n'a pas voulu du protocole. Cette année, la Société des Nations était donc dans une situation délicate. Elle ne pouvait faire revivre le protocole, malgré l'attachement de beaucoup de nations à ce projet. Elle ne pouvait davantage s'aventurer dans une étude trop précise de la question du désarmement, qui n'est pas mûre. Elle s'est prudemment contentée de manifester par d'éloquents discours sa fidélité à ses hautes préoccupations et le souci qu'elle a de jouer un rôle bienfaisant. Elle se serait affaiblie en voulant cette année des résultats trop rapides, et elle a sagement fait en réservant l'avenir. Si la réunion de Genève n'a pas eu à intervenir officiellement dans les conversations qui se poursuivent entre chancelleries, elle a permis aux hommes d'État des divers pays de se rencontrer, de s'entretenir et de préparer ainsi les décisions futures.

L'Angleterre a rejeté le protocole, comme étant beaucoup trop général et beaucoup trop ambitieux. Elle n'a pas foi dans un projet qui prétend considérer l'univers, prévenir tous les conflits, et faire régner la paix sur terre. Ces vues généreuses lui paraissent chimériques. Fidèle à l'empirisme, et habituée

par tradition à s'occuper de pays très divers, la politique britannique se défie des solutions trop systématiques. Elle n'imagine pas un pacte qui puisse servir à la fois à l'Asie et à l'Europe. Elle ne croit pas aisé d'intéresser des peuples séparés par l'espace, par l'histoire, aux questions très spéciales qui les concernent tous. Toute la thèse de la Grande-Bretagne contre le protocole consiste à dire qu'il faut être plus modeste et plus pratique. Il est entendu que la guerre a secoué le monde entier. Mais elle a laissé des ruines, des défiances, sur un point très précis de l'Europe. Deux grands peuples se trouvent dans un voisinage dangereux. C'est là qu'il faut intervenir d'abord. Si on arrive à rédiger un pacte rhénan qui soit signé par la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, ce sera, disent les Anglais, un grand événement, propre à frapper l'esprit des foules et à faire progresser l'idée de la paix. Ce sera pour l'Occident une promesse de sécurité qui aura d'heureux effets partout dans l'Europe et hors d'Europe. Les partisans du protocole général voient grand : ils voudraient tout de suite grouper tous les peuples; ils rêvent de sauver le monde, et soucieux du prochain, ils ont une sorte de générosité universelle et chrétienne. Les partisans du pacte occidental plus positif, se défendent des nuées, ils croient nécessaire de procéder par étapes, et de toujours rester sur une terre ferme. Tous les applaudissements de Genève ont été pour les partisans du protocole. Les chancelleries, elles, ont finalement travaillé à l'étude du pacte réduit,

L'Angleterre a ses raisons, et elles ne sont pas difficiles à discerner. Il est peu agréable pour des hommes d'État britanniques de faire échouer le protocole. Étant conservateurs, ils risquent de fournir une arme à leurs adversaires radicaux et travaillistes. Non qu'il y ait en Angleterre une opinion favorable au protocole; mais il faut tenir compte des habitudes d'esprit d'un peuple qui aime à concilier l'intérêt britannique avec certaines conceptions juridiques ou puritaines. Il n'est pas un homme politique de Grande-Bretagne qui n'ait à cœur de travailler lui aussi à l'œuvre de paix universelle. Si le protocole ne convient pas à l'Angleterre, parce qu'il oblige à prendre trop d'engagements et qu'il lui semble plein de possibilités aventureuses, le gouvernement ne peut se passer

d'avoir un projet, et d'apparaître à son tour comme un apôtre, comme un ouvrier d'un monde meilleur. A l'idée du protocole, le gouvernement britannique a donc substitué l'idée du pacte, plus pratique, moins chargée d'inconnu, et proclamée plus féconde pour l'établissement de la paix. Mais ce n'est pas tout. Le pacte a le grand mérite de répondre aux préoccupations immédiates de l'Angleterre, qui sont d'assurer la tranquillité dans les nations proches d'elle, et de lui laisser le temps de consacrer son attention et ses forces aux grands problèmes qui la réclament ailleurs.

Les difficultés qui subsistent après le traité de Versailles, les difficultés, en particulier, qui subsistent entre la France et l'Allemagne, nous l'avons écrit bien souvent ici, ne frappent pas vivement l'Angleterre. Pour la Grande-Bretagne, l'Allemagne est hors de cause pour un certain temps; elle n'a plus de marine; elle n'a plus de colonies; elle est dans une situation économique et financière, qui, d'après le jugement porté à Londres, ne rend pas sa concurrence dangereuse ni présentement, ni pour plusieurs années. L'Angleterre regarde plus loin, sur cet immense Empire de quatre cents millions d'habitants, qui est sa force et son orgueil, et qui lui donne de graves sujets de réflexion. Des Indes en Égypte, les peuples ne sont plus dans les dispositions d'autrefois. La guerre mondiale a singulièrement changé leurs idées; la connaissance de la civilisation matérielle et la possession des armes modernes a changé leurs moyens. Le nationalisme turc a été pour l'Angleterre un premier avertissement. Et voici que l'antique rivale de la Grande-Bretagne, l'antique rivale qui semblait hors d'état pendant longtemps de jouer un rôle, la Russie, est rentrée en scène. Elle apporte un plan de révolution universelle, et n'ayant pas réussi à le faire adopter à l'Europe, elle essaie d'agiter tous les peuples d'Asie et d'Afrique et, par cette propagande, elle constitue une menace directe pour l'Empire britannique; à Gênes, l'Angleterre avait essayé de compléter sa politique de rapprochement avec la Russie en conviant les représentants des Soviets. Et soudain elle a appris que les Soviets avaient signé ce mystérieux traité de Rapallo avec l'Allemagne. Trois ans ont passé, il ne paraît plus que l'Allemagne se soucie beaucoup du traité de Rapallo.

Mais le péril bolcheviste a grandi. Lentement, après bien des erreurs, l'Angleterre a compris l'étendue de ce danger. Elle veut la paix en Occident; elle veut ramener l'Allemagne au sentiment de la solidarité européenne; elle veut assurer l'entente des grandes nations contre la révolution asiatique, et garder toute sa liberté en vue des événements qui peuvent surgir en Orient.

On ne s'étonnera donc pas si l'Angleterre, ne voulant pas du protocole de Genève, a essayé tout de suite d'un pacte occidental et si elle a inspiré à l'Allemagne l'initiative d'une proposition. C'est le 9 février que le gouvernement de Berlin a ouvert une négociation. Il a fallu un certain nombre de notes diplomatiques pour préciser l'objet de cette conversation. Après avoir reçu la proposition allemande du 9 février, le gouvernement français se concertait avec Londres et répondait le 16 juin. Berlin répliquait le 20 juillet par une nouvelle note, à laquelle le gouvernement français répondait à son tour le 24 août. Une réunion de juristes avait lieu à Londres. Enfin, le 16 septembre, le gouvernement français faisait connaître à Berlin que, d'accord avec ses alliés, il estimait qu'il conviendrait de hâter les négociations par une rencontre des ministres des affaires étrangères, qui aurait lieu à la fin de septembre ou au plus tard dans les premiers jours d'octobre. Ces huit mois de négociations n'étaient pas inutiles, si l'on juge des difficultés qui environnent tout projet de pacte. Dans l'esprit de l'Angleterre, il s'agit d'un pacte rhénan. Dans l'esprit de la France, il s'agit de consolider la paix occidentale, sans compromettre la paix du centre et de l'est de l'Europe, et il ne saurait être question d'affaiblir en quoi que ce fût les conventions qui touchent la Pologne et la Tchécoslovaquie. Mais, dans l'esprit de l'Allemagne, de quoi s'agissait-il? Il était malaisé de le savoir, et on n'avait que trop de raisons de supposer que l'Allemagne avait des arrière-pensées. Ne rêvait-elle pas, à la faveur d'un pacte rhénan, de recouvrer sa liberté en ce qui concerne son rapprochement avec l'Autriche, de modifier le statut de Dantzig, et peut-être même de reviser ses frontières de l'est? Il était impossible d'aller à une réunion diplomatique sans avoir établi un programme et sans avoir pris toutes les précautions qui s'imposaient. A la vérité, nous

ne savons pas exactement à quoi ont abouti ses entretiens préliminaires entre la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne, et nous ne jurerions pas que toutes les questions épineuses soient écartées de la Conférence d'octobre. Toujours est-il que les alliés ont jugé que les négociations avaient assez traîné en longueur et que le moment était venu de convoquer le ministre des affaires étrangères de l'Allemagne.

Il était impossible à M. Stresemann de se dérober. C'est lui qui a pris l'initiative de cette conversation diplomatique. S'il s'était récusé au dernier moment, il aurait fait un aveu d'impuissance, et il aurait proclamé lui-même son échec. Mais il éprouvait de grands embarras à suivre cette négociation, en raison de la situation intérieure de l'Allemagne. A peine la nouvelle était-elle répandue de la convocation adressée par les Alliés, que les nationalistes allemands partaient en guerre, et interdisaient au chancelier Luther comme à M. Stresemann de se rendre à la Conférence. Les procédés de la diplomatie allemande sont trop connus pour qu'on soit très surpris, à la veille d'une Conférence, de voir M. Stresemann aux prises avec les nationalistes qui ne veulent d'aucune concession. Cependant il est réel que le ministre des affaires étrangères est très attaqué. Plusieurs fois déjà, le bruit de sa démission a couru, et la majorité a été sur le point de se disloquer. Le Chancelier Luther est toujours arrivé à rétablir une réunion qui reste précaire. C'est que le parti nationaliste allemand se sent fort et n'a pas les satisfactions qu'il souhaite. Il est resté pendant plusieurs années dans une situation équivoque, et des équipées comme celle de Kapp et de Luttwitz avaient tourné contre lui. Mais, après la mort du président Ebert, l'élection du maréchal de Hindenburg lui a rendu de grandes espérances. Il l'a considérée non seulement comme une victoire éclatante de la droite sur la gauche, mais comme le triomphe des nationalistes sur le parti populaire et sur M. Stresemann lui-même. L'heure lui a semblé venue de conquérir le pouvoir d'où il avait toujours été écarté par le Chancelier Marx. Quand, au début de 1925, s'est constitué le Cabinet Luther-Stresemann-Schiele, il n'a plus douté de son apothéose. Le ministère en effet s'appuie sur les nationalistes, qui attendaient les événements. Mais les déceptions se sont multipliées. Hindenburg

a fait des déclarations jugées trop pacifistes, où les extrémistes ne retrouvaient plus le langage intransigeant de leur chef. La discussion sur le plan Dawes a fait paraître le désaccord entre la droite modérée, qui acceptait le plan, et la droite nationaliste qui n'en voulait pas. On est donc obligé, si l'on veut comprendre l'attitude du gouvernement de Berlin, de tenir compte d'une campagne nationaliste très vive, et qui menace l'existence même du Cabinet.

Les négociations sur le pacte ont fourni tout de suite un nouvel aliment à la polémique des nationalistes. L'initiative prise le 9 février par M. Stresemann a été très critiquée. Elle a même été considérée par les nationalistes comme ne pouvant pas engager le Reich. Les nationalistes jugent que le gouvernement allemand s'est beaucoup trop avancé dans cette affaire. Ils auraient été heureux de cette occasion de se débarrasser de M. Stresemann. Quelques-uns indiquaient même que le chancelier Luther pourrait changer le Ministre des Affaires étrangères sans qu'il y eût crise ministérielle. Les rivalités et les discussions entre M. Schiele et M. Stresemann ont achevé de rendre aiguë cette situation. Il a fallu la volonté du Chancelier Luther pour maintenir la coalition dont est faite la majorité et pour apaiser les orages. Mais au fond chacun restait sur ses positions. Quand ils ont appris que la réunion des ministres des affaires étrangères aurait lieu le 5 octobre, les nationalistes saxons, sous la conduite de M. Hergt, ont livré un assaut décisif. Ils ont déclaré qu'ils n'approuveraient jamais un traité par lequel l'Allemagne renoncerait aux territoires qui lui ont été enlevés. C'était condamner toute la politique de M. Stresemann et rendre la conférence impossible. Après coup, il semble que les nationalistes se soient aperçus qu'ils étaient allés trop vite et trop fort. M. Hergt a laissé entendre que cette motion ne traduisait pas toute sa pensée. Et M. Stresemann de son côté a fait dire par les journaux que, si les nationalistes s'opposaient à sa politique, il faudrait que le gouvernement s'appuyât sur une autre coalition. Il est probable que les nationalistes sont peu désireux d'être exclus de la majorité et qu'ils se tiendront tranquilles. Quant au gouvernement, il a l'air résolu à participer à la conférence des ministres des Affaires étrangères, et c'est naturel. On n'imagine pas le gou-

vernement allemand provoquant lui-même l'échec de la négociation qu'il a ouverte et qu'il a voulue.

Mais il y a pour nous quelque chose de grave à retenir de ces incidents : c'est ce qu'ils nous révèlent de l'état de l'opinion allemande. Pour les nationalistes et pour les conservateurs qui continuent d'exercer outre Rhin une grande influence, toute conversation diplomatique doit laisser l'Allemagne libre d'entretenir tous ses rêves et de réaliser toutes ses ambitions. Pour nous, et même pour les Anglais, un pacte a pour base essentielle le maintien des frontières existantes. Par l'article 10 du Covenant, les États ont l'obligation de respecter et de maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. Or le parti nationaliste ne veut renoncer à rien. Il n'accepte pas de confirmer volontairement le traité de Versailles. Il n'accepte pas de ne plus parler de l'Alsace et de la Lorraine et de les regarder comme françaises. Il n'accepte pas de restituer à la Belgique les cantons wallons d'Eupen, Malmédy Saint-Vith. A plutôt forte raison quelles ne sont pas ses revendications quand il s'agit de l'Autriche, de Dantzig, ou de la Silésie? Ici en vérité apparaissent toutes les difficultés du pacte et si nous avions été tentés de les oublier, la manifestation nationaliste nous les rappellerait. Le pacte suppose une Allemagne assagie, une Allemagne reconnaissant de bonne foi le traité de Versailles, qu'elle a déjà signé, une Allemagne prête à renoncer à des idées de revanche, une Allemagne décidée à se tenir à sa place, et à jouer parmi les nations, et au même titre qu'elles, son rôle européen. Cette Allemagne existe-t-elle? M. Stresemann répond que oui et veut négocier. Mais une partie de l'opinion allemande répond déjà que non et proclame toute négociation inutile.

Et les intentions de M. Stresemann, de M. Luther et des autres membres du gouvernement sont-elles si claires? D'après les discours récemment prononcés, le cabinet de Berlin porte tout son effort sur la région de Cologne qu'il voudrait voir évacuée, et sur la région rhénane occupée, dont il voudrait voir le régime modifié. Ce n'est pas peu, et ces désirs même mériteraient d'être plus clairement définis. En réalité, le gouvernement allemand paraît avoir gagné du temps depuis le

9 février et attendu les événements. Nos difficultés marocaines l'ont très vivement intéressé, et il doit s'apercevoir, aujourd'hui que nos troupes avancent et rétablissent l'ordre, qu'il n'a rien à attendre d'Abd-el-Krim. Il a fait preuve de très peu de bonne volonté en ce qui concerne les négociations commerciales et les tarifs douaniers. Il n'a pas trouvé non plus d'éléments favorables dans les conversations qui se poursuivent entre Alliés au sujet des dettes. Cependant nous avons impartialement examiné ses notes; nous y avons répondu, nous jugeons que le moment est venu d'en finir. A quel plan s'est arrêtée l'Allemagne? et en a-t-elle un? On discerne bien que l'Angleterre, elle, ne laissera pas échapper l'occasion d'examiner le pacte occidental. Mais on cherche en vain ce que l'Allemagne a l'intention de proposer et l'on est réduit aux hypothèses. Il n'est même pas certain que les Alliés, d'accord sur certains principes, aient pris des décisions bien fermes et le sort du problème de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, comme celui de la question plus générale du pacte lui-même, dépendra du tour que vont prendre les conversations.

Si on essaie de se rendre compte des intentions réelles de l'Allemagne, si on rapproche les textes de ce qui a été publié par la presse et de tout ce qu'on sait de la politique germanique, on s'aperçoit que nous sommes encore fort éloignés d'une solution satisfaisante. Au fond on devine assez clairement ce que cherche l'Allemagne. On peut résumer ainsi ses vœux : d'abord, elle veut la réunion d'une conférence en vue de régler, non seulement la question du pacte de sécurité, mais aussi celles du désarmement, de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, de la suppression de l'obligation pour le Reich, lorsqu'il fera partie de la Société des Nations, d'être lié à tous les engagements militaires que décidera cet organisme; ensuite, elle veut que, à l'occasion d'un pacte de sécurité, les conditions de l'occupation en Rhénanie soient améliorées; — en outre l'Allemagne se réserve le droit de régler par l'arbitrage, les questions pendantes avec ses voisins de l'Est; — enfin les alliés devront fixer numériquement le chiffre exact des effectifs des garnisons allemandes. Il suffit de l'énumération pour faire apparaître les difficultés futures de la négociation.

L'Allemagne donne l'impression de manœuvrer, et de vouloir se servir du pacte pour ses intérêts particuliers et pour ses ambitions futures, non de chercher une solution équitable et durable. Par là, elle s'accorde avec le programme national allemand et surmonte l'opposition de l'extrême-droite, mais elle ne facilite pas les négociations avec les Alliés. Ses dispositions sont surtout frappantes en ce qui concerne son entrée dans la Société des Nations et son hostilité à l'article 16. Cet article stipule que tous les membres de la Ligue s'engagent à rompre toute relation avec un État agresseur et qu'ils prendront les dispositions nécessaires « pour faciliter le passage à travers leur territoire des forces de tout membre de la Société qui participe à une action commune pour faire respecter les engagements de la Société ». Par conséquent, si la Pologne était attaquée par la Russie, l'Allemagne ne pourrait ravitailler la Russie, et la Pologne pourrait être secourue par le couloir de Danzig, et à travers le territoire allemand : c'est ce que l'Allemagne se refuse à admettre. D'autre part, la France a établi un lien entre le pacte rhénan et les traités d'arbitrage avec les voisins de l'Allemagne, ce qui obligerait l'Allemagne à renoncer à toutes modifications de ses frontières, à moins de donner à la France un rôle d'arbitre. Qu'imagine aussitôt l'Allemagne? Elle rêve de diminuer, dans les conflits possibles entre l'Allemagne et ses voisins, le rôle de la France, sous couleur d'augmenter celui de l'organisation internationale de Genève. Le plaidoyer qui sera apporté à Genève en son temps, déjà ébauché dans ses grandes lignes, consisterait à dire que, si l'on veut rétablir la paix dans le monde d'une façon définitive, le rôle de la Société des Nations doit être grandi et que c'est par sa seule intervention que les conflits résultant d'une cause quelconque doivent être arbitrés. Laisser à une puissance comme la France le droit d'intervenir militairement en cas de différend entre l'Allemagne et d'autres voisins serait dès lors contraire à l'esprit de la Société des Nations : il est plus logique de déférer à Genève ou à la Haye le règlement qui doit éviter la guerre. Il n'y a pas loin de là à conclure que l'autorité de ces deux instances internationales doit être absolue et à trouver une formule pour que même les différends d'origine territoriale leur soient

soumis. Ainsi il s'agit par tous les moyens d'empêcher le pacte de devenir une consolidation de toutes les frontières allemandes.

La réunion des ministres des affaires étrangères éveillera dans toute l'Europe un profond et légitime intérêt. Elle permettra de mesurer la distance qui sépare la thèse de la France de la thèse de l'Allemagne. Elle aboutira peut-être à un de ces compromis qui ne règlent rien et qui permettent d'attendre. Pour qu'elle eût une conclusion réelle, il faudrait que l'Allemagne eût soudain le sentiment de ses fautes et de ses responsabilités, il faudrait qu'elle eût un souci nouveau des intérêts européens; il faudrait qu'elle eût bien changé, et, même pour complaire à la Grande-Bretagne, il est douteux qu'elle réserve aux nations la surprise de cette transformation essentielle.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La collection *Christianisme*, où P.-L. Couchoud, qui la dirige, a fait paraître *le Mystère de Jésus*, et H. Houtin une *Courte Histoire du christianisme*, à la manière de l'*Orpheus* de Salomon Reinach, vient de s'augmenter de quelques « Cahiers » fort intéressants, et tout d'abord, d'une traduction nouvelle des **Actes des Apôtres**,

Actes des Apôtres
avec introduction et notes par **A. Loisy.**

M. Loisy montre que l'ouvrage ultérieurement canonisé sous le titre d'*Actes des Apôtres*, aurait été primitivement écrit par Luc, disciple de Paul, probablement à Rome vers l'an 80, pour un certain Théophile, peut-être un de ces demi-chrétiens bienveillants pour la foi nouvelle, et à qui il voulait « faire connaître le vrai » sur le passé chrétien. Ce livre était précédé d'une première partie, consacrée à la vie du Christ, et qui est devenue, après bien des remaniements, le troisième évangile. L'auteur n'avait pas assisté à la prédication de Jésus, mais il avait connu des apôtres, et il avait lui-même des souvenirs personnels très précis sur le commencement de la conversion des Gentils, puisqu'il avait assisté aux débuts de la communauté d'Antioche et avait plusieurs fois accompagné Paul dans ses voyages. Il était consciencieux, sincère et impartial, et si nous possédions de lui autre chose que des fragments, « quelques-uns au moins des plus graves problèmes soulevés par la critique à propos des premières origines du christianisme n'existeraient pas ». Malheureusement son œuvre a été profondément altérée, vers 120-140, dans la communauté romaine; le récit historique de Luc a été transformé en démonstration apologétique, les indications de fait seules ont subsisté, tout le reste a été supprimé ou transformé. Les persécutions commençaient, le judaïsme au contraire jouissait encore d'une tolérance officielle; il s'agissait de démontrer à l'autorité romaine que le christianisme n'était pas une secte nouvelle et illégale, mais la forme authentique de la religion juive, et qu'il devait donc bénéficier des avantages reconnus à cette dernière. De là l'emploi perpétuel du redoublement et de la transposition, l'utilisation des récits merveilleux de l'ancien Testament, de la tradition évangélique, des thèmes de polémique avec les Juifs. C'est par ces procédés qu'il grossit le rôle de Pierre jusqu'à en faire l'égal de Paul, et à fonder ainsi la primauté de l'Église de Rome. — La traduction des Actes est divisée en chapitres pour la commodité de la lecture. Elle se conforme au rythme du texte. Les fragments que l'on peut attri-

buer à Luc sont imprimés en italiques; les citations bibliques en petites capitales; la masse de l'œuvre rédactionnelle en caractères communs. Ainsi se marquent clairement, pour le lecteur non spécialiste, les résultats de la critique moderne, que des notes très précises viennent souligner.

Le quatrième évangile,
traduction nouvelle avec introduction, notes et communications,
par **Henri Delafosse.**

L'auteur considère comme établi par les travaux des trente dernières années que le quatrième Évangile n'est qu'une longue fiction; et il s'efforce de préciser les phases de sa composition, qui s'étendent selon lui, de 135 à 175. Une première rédaction aurait été écrite après le premier tiers du second siècle, par un disciple de Marcion, l'hérétique excommunié en 144 par le clergé romain; la doctrine marcionite y est exposée avec prudence et avec le souci de ménager les préjugés courants; aussi le premier texte put-il faire autorité dans quelques-unes des principales communautés d'Orient qui n'en virent que le côté édifiant. Vers 170 ou 175, il a été complété dans un esprit catholique. « C'est, si l'on veut, l'édition catholique d'un livre marcionite. » De là les contradictions nombreuses qui accroissent le caractère mystérieux de l'œuvre johannique. M. Delafosse a marqué cette double origine dans la nouvelle traduction de « l'Évangile de l'Esprit ». La première rédaction, la plus importante, est imprimée en caractères romains; la seconde, parsemée dans le texte de la première, est en italiques.

Orphée, rapports de l'orphisme et du chritianisme,
par **André Boulanger.**

Vers la seconde moitié du VIe siècle avant notre ère, naît en Grande-Grèce, patrie de Pythagore, une religion nouvelle, l'orphisme; elle gagne l'Attique sous les Pisistratides; de là elle rayonne sur le monde grec, sans cesser de s'enrichir et de se modifier; à l'époque hellénistique, elle n'est plus qu'un élément important des divers syncrétismes philosophico-religieux qui pulluleront jusqu'à la chute du paganisme. Or plus qu'aucun des autres cultes à mystères qui ont préparé le renouvellement religieux du monde antique, l'orphisme présente avec le christianisme des affinités frappantes : il « est une religion révélée qui a ses prophètes et ses livres saints. Son dieu souffre, meurt et ressuscite glorieux. Il garantit à ses fidèles le rachat d'une faute originelle, une résurrection mystique et après la mort une union parfaite avec la divinité, il menace les non-initiés de supplices éternels. Il prêche une règle de pureté et d'ascétisme et considère la vie comme une épreuve douloureuse que l'âme doit traverser

en se purifiant. » Comme il imprégnait le milieu hellénique où le christianisme a pris conscience de lui-même, il a paru utile de fixer, en l'état actuel des documents, ce que fut son influence sur la foi naissante. Si l'orphisme a probablement été inconnu dans la Palestine du Ier siècle, il était largement et systématiquement utilisé par la propagande religieuse des Juifs hellénisants. La comparaison minutieuse que fait M. Boulanger de l'orphisme et de la doctrine de Paul l'amène à conclure que les ressemblances dans le détail de la doctrine et dans les rites sont superficielles. Les apologistes chrétiens postérieurs ne connaissent pas l'orphisme en tant que religion, mais uniquement d'après des textes de seconde main ou des faux des juifs alexandrins. Si l'influence de l'orphisme est nulle sur le christianisme orthodoxe, elle se manifeste dans les textes gnostiques, comme le montre un chaton de bague portant gravée l'image d'un personnage crucifié nommé Orphée; on retrouve également l'image d'Orphée dans les catacombes. Les conclusions de l'auteur sont négatives : il n'y a pas eu d'action directe de l'orphisme sur le christianisme; c'est que, au contraire du mithraïsme, l'orphisme n'est plus une religion vivante. Toutefois ses idées essentielles, diffuses dans le syncrétisme du paganisme finissant, avaient déjà gagné le judaïsme de la diaspora; elle se retrouvent, comme par une affinité de nature, dans le christianisme hellénisé.

La Vierge Marie, par Louis Coulange.

L'Église, qui a appelé Marie à l'honneur suréminent d'être la mère d'un Dieu, lui a en même temps accordé diverses prérogatives sublimes qui font cortège à sa divine maternité. Ce sont ces prérogatives qui constituent l'objet de ce livre. Sur chacune on prendra pour point de départ la croyance actuelle de l'Église romaine. Puis on essaiera de démêler les origines de cette croyance et d'en décrire les étapes. » L'auteur expose avec clarté et précision ce sujet complexe, d'un si grand intérêt, puisqu'il montre la piété du peuple chrétien forçant la main à la théologie, l'obligeant à reconnaître successivement la grossesse virginale de Marie, puis son enfantement virginal, puis sa virginité perpétuelle; — sa sainteté après sa maternité, puis dans le sein même de sa mère; — et enfin, après une lutte de plus de mille ans, et malgré la longue résistance de l'ordre de saint Dominique, obtenant de Rome l'encyclique *Ineffabilis*, qui range l'*Immaculée Conception* parmi les vérités révélées.

On voit que cette remarquable collection reste fidèle à son programme, qui est de mettre à la portée du grand public les derniers résultats de la critique, en toute objectivité et en dehors de toute préoccupation confessionnelle. Que du reste, elle en expose souvent, de préférence, les résultats les plus négatifs; qu'elle choisisse les

sujets où le désaccord éclate le plus nettement entre la science moderne et les dogmes traditionnels, c'est assez peu contestable, cela n'a rien qui doive surprendre, et l'on s'attendrait à voir ses promoteurs étendre à toutes les religions une sévérité dont le catholicisme porte tout le poids. Or, on vient précisément de lui adjoindre une collection sœur : *Judaïsme*; même apparence extérieure, même format, mêmes caractères, le blanc de la couverture est devenu mauve, voilà tout. Mais combien l'esprit est différent! Le directeur de *Christianisme* nie, comme on sait, l'existence du Christ. Le directeur de *Judaïsme*, M. Edmond Fleg, est l'un des apôtres en France de cette résurrection juive, manifeste dans le monde entier, et qui est l'un des traits les plus curieux du XXe siècle commençant. Redonner aux Juifs d'Occident la fierté de leur origine ethnique, de leur passé religieux, de leur avenir national, tel est le but de ce mouvement; tel semble être le programme de cette collection : il apparaît dès le premier cahier :

Valeurs permanentes du Judaïsme,
par **Israël Abrahams.**
talmudiste de l'Université de Cambridge.

C'est le texte de quatre conférences prononcées à New-York, devant un public d'israélites américains. L'auteur, qui appartient à l'école libérale, s'exprime avec une grande largeur d'esprit, et se montre très averti des progrès de la sociologie et de la science biblique; il ne dédaigne pas de sourire, et de citer fréquemment les auteurs profanes, Tennyson, Kipling, et même Horace et Sapho; sans échapper toujours au vague et à l'imprécision. Il s'efforce de dégager l'enseignement que comportent pour des hommes de nos jours les primitives idées hébraïques, les apocalypses, qui nous ont donné « une philosophie sémitique de l'histoire », les œuvres de Philon, qui a su accorder son judaïsme avec l'ambiance grecque, garder son âme hébraïque en parlant une langue étrangère, et montrer ainsi aux Juifs dispersés de tous les temps que l'on peut et que l'on doit mener une vie juive dans un milieu non juif, et enfin le Talmud, qui a façonné l'esprit juif, et qui reste une valeur permanente, en ce qu'il est une école d'intellectualisme et de libéralisme.

JEAN POIRIER

***

Joie dans le Ciel, par **C.-F. Ramuz.**

M. Ramuz a composé sous le titre de *Joie dans le ciel* une sorte de récit rustique, de conte populaire, et il a eu le souci de nous le présenter sous la forme naïve et simple qu'il pourrait revêtir dans la bouche

d'un paysan disert, installé devant son feu, pour passer la veillée, dans une quelconque chaumière de Suisse ou d'ailleurs.

En dépit de son aspect archaïque, *Joie dans le ciel* est une histoire des temps à venir : elle nous met en présence des habitants d'un petit village, à l'instant précis où, les trompettes des archanges ayant retenti, ils sortent en chœur du sommeil de la mort.

Résurrection assez limitée, d'ailleurs — seuls les individus d'une ou deux générations en bénéficient — et ne comportant que des avantages restreints, puisque chacun se retrouve avec l'âge qu'il avait lorsque la mort l'enleva. Si l'on ajoute que cette vie nouvelle a pour théâtre un village rigoureusement semblable à celui où la vie terrestre des ressuscités s'écoula, on donnera à craindre que cette existence « céleste » manque un peu de charme. Il n'en est rien : les choses et les gens peuvent être semblables, une atmosphère différente les enveloppe et tout le monde est résolument, parfaitement et complètement heureux. Mais de ce bonheur trop grand, de cette absence de toute préoccupation les nouveaux habitants du ciel se lassent vite. Après quelques jours tout le village s'ennuie et s'ennuierait à jamais s'il n'avait, par accident, un aperçu de l'enfer. Et apprenant qu'il y en a d'autres qui souffrent, les ressuscités connaissent enfin la joie.

Ces « élus » ont, on le voit, un bien mauvais naturel et nous éprouverions de vives inquiétudes sur le salut du village où de tels récits ont cours si nous avions pu croire, un seul instant, qu'un laboureur ou un vigneron en eût jamais régalé sa famille et ses amis. Malheureusement le doute ne nous est guère permis. Bien que M. Ramuz déploie beaucoup de talent à grouper des images simples et naïves, nous sentons que l'homme qui les a choisies n'est ni simple, ni naïf. Au moment où nous allons nous laisser prendre, où nous commençons bonnement, séduits par la gracieuse maladresse de certaines expressions, à songer à des fabliaux du moyen âge et à ces charmantes légendes que nous pouvons « lire » sur de vieux vitraux, un mot nous éclaire et nous rappelle que nous écoutons un homme de plume et non un homme de charrue... Et comme les aventures qui nous sont débitées ne pourraient revêtir d'intérêt véritable que si nous étions prêts à nous attendrir sur la grande simplicité d'âme de ceux qui les ont inventées, nous sommes un peu déçus.

En peinture comme en littérature, la fabrication des faux-primitifs semble être décidément une entreprise hasardeuse. Nous ne goûtons pleinement la naïveté que par un certain effort d'imagination et d'adaptation que nous nous refusons à faire au profit d'un imitateur, aussi habile qu'il puisse être. Une maladresse, que nous pouvons trouver exquise tant que nous la croyons involontaire, nous semble dénuée d'attrait lorsque nous savons qu'elle est feinte...

Le Messie sans peuple, par **Salomon Poliakov**,
(Traduction J. Kessel).

Le prétendu Messie que M. Salomon Poliakov — un des romanciers connus de la Russie nouvelle — évoque dans ce roman a eu une existence réelle. Au XVIIe siècle un jeune israélite Smyrniote Sabbataï Zevi, exploitant les rêves séculaires de ses corréligionnaires, parvint à se faire passer pour le Messie. L'émotion qu'il provoqua dans le monde juif fut telle que, sur plusieurs places d'Allemagne, il y eut des « krachs » retentissants. — Voilà un motif de panique financière qu'aucun « baissier » n'a songé à exploiter depuis lors. — Le sultan Mahomet IV rétablit assez rapidement le calme en sommant Sabbataï de se convertir à l'islamisme ou de se préparer à être empalé. Sabbataï préféra proclamer sa foi en Mahomet...

Ce dénouement sans poésie n'a pas été adopté par M. Poliakov. Il a imaginé une entrevue, d'ailleurs assez dramatique, entre Mahomet IV et Sabbataï, entrevue où le sultan, qui craint d'avoir affaire à un envoyé du ciel authentique, n'est pas loin de traiter le pseudo-prophète comme une puissance. Conseillé par un juif renégat, le commandeur des croyants a raison de Sabbataï par la ruse. « Présente-toi aux tiens couvert d'un turban musulman, lui dit-il; si l'on continue de t'acclamer, je croirai en toi. » Sabbataï accepte l'épreuve, mais se discrédite à jamais auprès de ses partisans qui attribuent à ce changement de coiffure la valeur d'une apostasie.

Nous apprécions le stratagème, mais non sans nous demander ce qui a pu en inspirer l'idée à M. Poliakov. Ce sont là perplexités que tout le roman nous fait connaître. Intéressés par le curieux personnage dont l'histoire nous est retracée, nous cherchons sans cesse à démêler la part de l'invention et celle de la réalité...

Nous supposons que Sarah, l'héroïne du roman, est un personnage entièrement imaginé par M. Poliakov, qui a pu ainsi la parer librement d'indiscutables agréments. Cete Sarah est une petite juive polonaise dont le cerveau a été quelque peu dérangé dès l'enfance, à la suite de massacres où tous les siens ont péri et auxquels elle n'a échappé elle-même que par miracle. Cette circonstance et d'autres encore sur lesquelles nous ne pouvons insister ici expliquent l'état d'exaltation mystique auquel parvient Sarah adolescente. Elle est persuadée qu'elle finira par devenir l'épouse du Messie..., et, comme Sabbataï croit, de son côté, que le jour où il rencontrera une certaine femme, dont le signalement répond bien entendu à celui de Sarah, il pourra se considérer avec certitude comme le Messie, on devine que ces deux êtres, encore que, vivants dans des contrées bien éloignées l'une de l'autre, ne manquent pas de se rencontrer. Avant le jour de leur réunion nous prenons connaissance de leurs aventures par tranches successives et alternées : un chapitre sur Sarah, un sur Sabbataï, etc... S'il faut

en juger par l'effet produit, ce procédé de composition n'apparaît pas très recommandable.

M. Poliakov ne nous a pas représenté Sabbataï comme un vulgaire imposteur, mais comme un jeune homme très pieux, droit, intelligent et faible : lorsque ses camarades, séduits par le charme étrange qui se dégage de sa personne, s'imaginent reconnaître en lui le Messie, il se refuse tout d'abord à admettre cette flatteuse hypothèse. M. Poliakov feint même qu'il ait résisté longtemps : heureuse idée qui eût pu nous valoir une étude assez curieuse : comment, sous la pression de l'opinion publique, un homme peut-il en arriver à se considérer comme un envoyé du ciel? Pour expliquer cette auto-divinisation M. Poliakov invente des incidents très vraisemblables et assez pittoresques, mais sans nous révéler l'évolution profonde de son héros. On dirait que la qualité de personnage historique de ce dernier lui en a un peu imposé et qu'il n'a pas osé fouiller son esprit, crainte de protestations posthumes. En un mot Sabbataï manque de vie. Mais le lecteur peut à la rigueur ne pas s'en apercevoir, car il y a beaucoup de mouvement autour du pseudo-prophète et il figure dans quantité des scènes attachantes et heureusement dépeintes. M. Kessel nous a donné une excellente version française de ce curieux roman.

Samson, par **Pierre Veber.**

Cet ouvrage appartient à une collection nouvelle, dirigée par M. Louis Schneider, qui a nom *Acteurs et actrices d'autrefois*. Le premier volume de cette série, paru il y a quelques mois déjà, est de M. Truffier, il est consacré à Mélingue. Des études sur Rachel, Armande Béjart, etc. sont annoncées. On devine déjà les services qu'une pareille collection pourra rendre, elle sera précieuse pour l'histoire de la vie théâtrale en France et contiendra maintes romanesques biographies. On se représente aussi l'obstacle auquel elle se heurtera : perpétuellement tantalisée, elle ne pourra jamais toucher le fond du sujet : parler d'un acteur mort, c'est parler d'un peintre dont tous les tableaux ont disparu : aucun jugement original ne peut être porté sur son talent.

La vie de Samson, qui finit dans une apothéose de dignité et dans la splendeur austère du décanat de la Comédie-Française, n'a rien, à vrai dire — hors ses débuts peut-être —, de particulièrement pittoresque et la verve de M. Pierre Veber n'était pas inutile pour parer d'attraits cette biographie un peu ingrate. Il y a, par contre, bien des éléments pittoresques dans la vie du père de Samson, dont le personnage — cela est assez manifeste — a exercé une certaine séduction sur M. Pierre Veber. C'est que ce brave père Samson semble avoir été un amusant original, homme chimérique, tourmenté par le démon des grandes entreprises. Nous le voyons d'abord exercer la profession de cabaretier à Saint-Denis puis à Paris. Mais il se lasse bientôt de la

limonade et se lance dans les bureaux de prêts sur gages — il en tint deux successivement —, finalement, halluciné par la grande industrie il fonde une filature qui fait fiasco...

Ce cafetier aventureux avait, on l'imagine, l'esprit assez large pour ne point s'opposer aux velléités artistiques qui se manifestèrent de bonne heure chez son fils Joseph-Isidore, et, accompagné des vœux des siens, ce dernier put suivre en paix les cours du Conservatoire où il entra en 1809. Le séjour du jeune homme dans cette grande maison ne fut signalé par aucun succès particulier et l'avenir de Samson fils semblait encore bien incertain, lorsque, six ans plus tard, il partit pour Dijon avec une petite troupe d'acteurs.

Après quelques mois difficiles passés en Bourgogne, Samson se sépara de ses compagnons pour gagner Rouen, où le directeur du théâtre de la ville lui offrait un engagement.

Rouen devait faire la fortune de Samson. C'était une de ces villes de province où le public, ayant besoin de victimes et d'idoles, manifeste sans retenue son enthousiasme ou sa férocité. Ce fut l'enthousiasme que provoqua le nouvel acteur. Cette victoire apparut pleine de promesses et, de fait, quelques années plus tard, Samson, rentré à Paris, était admis dans la troupe de l'Odéon. En 1826 — ultime étape — il franchissait le seuil de la maison de Molière qu'il ne devait quitter qu'en 1863..., dix ans après sa représentation à bénéfice.

Les rôles tenus par Samson? Au début les valets, par la suite les « raisonneurs ». Après Figaro, le marquis de la Seiglière, le marquis d'Auberive... Mais ce n'était là qu'une faible part de son activité. Samson, dès ses années d'Odéon, était devenu auteur dramatique et, très vite, il avait décidé qu'il était *avant tout* un écrivain (ses pièces sont, par malheur, très médiocres); de plus il était professeur au Conservatoire, conférencier à l'occasion et poète didactique. Il a composé un *Art théâtral* en 8 chants et 6 000 vers. M. Pierre Veber qui a lu cette œuvre en parle poliment, mais sans enthousiasme. Enfin, — véritable titre de gloire — Samson a découvert et lancé Rachel qu'il semble bien avoir aimée et avec laquelle il se brouilla une vingtaine de fois au moins...

Un grand honnête homme, un comédien conscieux, un esprit de second ordre à tendances doctes et pontifiantes tel nous apparaît, au total, le doyen Samson dans le livre que lui a consacré M. Pierre Veber, livre bien spirituel et amusant où abonde cette fantaisie qui manqua quelque peu à son héros.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

août. — L'opération militaire dans la région de Taza a atteint ses objectifs. Nos troupes réoccupent le pays Tsoul.

. — Le maréchal Pétain confère à Algésiras avec le maréchal Primo de Rivera et repart pour Casablanca. — Le président Coolidge approuve l'accord belgo-américain des dettes qui devra être ratifié par le Sénat des États-Unis et le Parlement belge.

. — M. Caillaux part pour Londres où il va conférer avec le chancelier de l'Échiquier. — Le maréchal Pétain est arrivé à Rabat où il étudie la situation avec le maréchal Lyautey.

. — Inauguration à Charmes d'un monument commémoratif de la bataille de Lorraine et, à Sainte-Marie-aux-Mines, d'un monument aux morts. — Mort de M. Daniel Mérillon, président honoraire de la Cour de Cassation. — Le sénateur Borah prend position contre l'accord intervenu pour le règlement de la dette belge.

. — L'ambassadeur de France à Berlin remet à M. Stresemann le texte de la réponse française à la note allemande. — L'ex-chancelier Wirth se retire du Centre pour fonder un parti démocrate du Centre opposé à la politique de droite.

. — Les troupes françaises et belges évacuent Dusseldorf, Duisbourg et Ruhrort. — Le Conseil des ministres italiens décide la création d'un ministère de l'Aéronautique dont M. Mussolini assumera provisoirement la direction.

. — Un communiqué fait connaître le résultat actuel des conversations financières de M. Caillaux à Londres.

. — M. von Hœsch fait connaître au président du Conseil que le gouvernement du Reich accepte la réunion immédiate d'un comité de juristes suggérée par la réponse française.

. — Nos troupes, au Maroc, ont réoccupé tout le pays des Branes; quelques tribus font leur soumission. Le maréchal Lyautey s'embarque pour la France.

. — Le Conseil des ministres délibère sur l'ensemble de la question des dettes. On enverra à Washington une délégation assez nombreuse, dont M. Caillaux prendra la présidence.

. — Les délégués allemands organisent, à Vienne, une démonstration de propagande pour le rattachement de l'Autriche au Reich.

. — Le gouvernement américain renouvelle son invitation pressante aux petites nations débitrices de consolider leur dette.

. — La manifestation pangermaniste à Vienne a peu de succès. Le docteur Lœbe, président du Reichstag, y prend la parole.

. — Le président du Conseil a un long entretien avec le maréchal Lyautey. — D'importantes attaques espagnoles ont lieu avec succès sur le front de Melilla.

septembre. — Les juristes réunis à Londres pour élaborer un texte de pacte de sécurité à proposer aux gouvernements intéressés tient sa première séance. — Le ministre de la Guerre, Gessler, fait rendre un décret autorisant le port de l'uniforme dans les solennités militaires ou autres, aux anciens officiers, sous-officiers ou soldats de l'armée allemande.

. — Sous la présidence de M. de Monzie, ministre de l'Instruction publique, se tient, à la Sorbonne, le XXIVe congrès universel de la paix. Le vice-président du Reichstag qui devait y prendre la parole s'en abstient par courtoisie, M. Herriot, président de la Chambre française se trouvant empêché d'assister au Congrès.

3. — Le Conseil des ministres approuve la solution arrêtée par M. Painlevé quant à l'organisation du commandement au Maroc. — Le dirigeable américain *Shenandoa*, surpris par la tempête, est complètement détruit.

4. — A la Société des Nations, le comité des affaires d'Autriche admet le principe d'une abrogation progressive du contrôle sur ce pays.

5. — Une conférence des ministres alliés avec M. Stresemann aura lieu après l'Assemblée des Nations.

6. — A Meaux, commémoration de la bataille de la Marne. — On inaugure, au château de Miromesnil, un monument à Guy de Maupassant qui y est né.

7. — Mort de M. René Viviani. — Ouverture de la VIe session de l'Assemblée de la S. D. N. M. Painlevé la préside et prononce un discours où il expose les résultats heureux déjà acquis par l'institution de cet organisme international. La VIe assemblée élit ensuite, pour présider la session, M. Dandurand, premier délégué du Canada.

8. — Des troupes espagnoles ont débarqué dans la baie d'Alhucemas.

9. — M. Painlevé se rend en Alsace et est reçu à Mulhouse et à Colmar.

10. — M. Painlevé est reçu à Strasbourg où il passe la journée. — Une forte opération militaire pour la réoccupation de l'Ouergha est déclenchée sur le front marocain.

11. — Les employés de banque en grève décident de reprendre le travail. — A la suite des opérations militaires au Maroc, nos troupes ont réoccupé partout les lignes de nos avant-postes.

12. — Le projet de budget pour 1926 définitivement arrêté par M. Caillaux est distribué aux membres de la Commission des finances. — M. Mussolini a fait savoir que l'Italie participera à la Conférence relative au pacte de sécurité.

13. — Le président Coolidge nomme une commission chargée d'examiner si la puissance de l'aviation aux États-Unis est suffisante à assurer la défense du pays.

14. — L'agent général des payements, M. Gilbert Parker, dépose son rapport d'ensemble sur l'application du plan Dawes d'où il appert que l'Allemagne a entièrement versé sa première annuité.

15. — Les conversations reprennent à Paris pour l'élaboration d'un accord commercial franco-allemand. — La commission des finances de la Chambre élit pour président M. Malvy. — M. de Monzie, ministre de l'Instruction publique, rentrant du Danemark, s'arrête à Berlin.

16. — M. Caillaux et la mission qui l'accompagne aux États-Unis s'embarquent au Havre. — Les troupes françaises ont enlevé l'important massif de Bibane.

17. — Le président du Conseil reçoit M. Herriot, président de la Chambre, avec lequel il s'entretient longuement de la situation politique.

18. — Devant la commission juridique de l'Assemblée de la Société des Nations, Sir Cecil Hurst expose le point de vue britannique dans la question de l'arbitrage obligatoire.

19. — La ville de Tours commémore le centenaire de la mort de Paul-Louis Courier. — Le Conseil de la Société des Nations règle le différend pendant entre la Pologne et la ville libre de Dantzig. Par contre, l'intransigeance du délégué turc oblige le Conseil à ajourner l'affaire de Mossoul. — Un brillant succès de nos troupes du Maroc nous met en possession de la Zaouia des Oulad-Ghezzar.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	98 »	50 »	26 »

Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie : 115 » 60 » 32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.